Nº49 - avril 2026

Les Inrocktibles

Les Inrocktibles

Nº 49



KNEECAP
À Belfast avec le phénomène de l'année

MANGAS
La tendance homoérotique pour femmes

GUS VAN SANT
À Los Angeles chez le cinéaste culte

ENQUÊTE
Leur job : vous accompagner jusqu'au bout de la drogue !

+ James Blake
Matt Dillon
Deborah Levy
Robyn...

+ Son livre événement
les bonnes feuilles en avant-première

Entretien exclusif
PATTI SMITH
l'icône rock nous raconte tout

DOM/A 14,50€ - DOM/S 13,90€ - BEL/LUX 13,90€ - CH 21CHF - ESP/ITA/PORT.CONT 13,90€ - CAN 21,99$CA - D 14,50€

L 13183 - 49 H - F: 12,90 € - RD


cartier.fr





Cartier

Sa vérité par Carole Boinet



Adolescente, je suis tombée sur *Horses* de Patti Smith. Et j'ai été bouleversée. Je n'avais jamais entendu une telle connexion entre la poésie et le rock. Une connexion brute et tendre, habitée. La musique prenait une dimension plus grande. Celle des mots jetés comme une déflagration. On parle souvent d'albums qui changent l'histoire de la musique. *Horses* en fait partie. Il change la manière d'être au monde, à l'art. Il apprend qu'on peut être vulnérable et guerrière, punk et poète, et surtout, SURTOUT, résolument indocile.

Il faut écouter Patti Smith, mais il faut aussi la lire. Celle qui écrivit les textes frappants de *Horses ("Jesus died for somebody's sins, but not mine")* sait parfaitement convoquer les mots justes pour nous entraîner à sa suite, dans les méandres de sa mémoire. Après *L'Année du singe* (Gallimard, 2020), sorte de récit beat, facétieux, naviguant entre réel et imaginaire sur les routes américaines, voici que Patti Smith délaisse la poésie pour nous offrir sa vie. Tout simplement. Sous le titre *Le Pain des anges,* elle retrace celle qu'elle fut, celle qu'elle est devenue au travers des différents moments plus ou moins marquants de son existence : première visite dans une librairie, dialogue avec une tortue, premiers flirts, arrivée à New York, grand amour, mariage, enfants, décès, retour à la scène… Une vie comme une vie. Ici ponctuée de rencontres détonantes, de voyages vibratoires, de grandes révélations sur l'art. Car c'est cela que veut devenir Patti Smith dès petite : une artiste. Elle veut transmettre les images qui lui viennent en tête, comme son expérience du sensible, sa quête de spiritualité. Et c'est cela, adulte, qu'elle est admirablement parvenue à faire. En lisant la vie de Patti Smith, nous avons l'étrange impression de la connaître. C'est une icône qui nous parle à hauteur de femme. À hauteur de créatrice, en quête de beauté et de vérité. En quête de l'invisible, ce monde que la littérature peut faire advenir.

Au cours de notre entretien, elle me parlera de réinsuffler du positif dans ce monde en souffrance. On ne peut que lui donner raison, à elle qui ne se leurre pas sur la violence du gouvernement américain, mais qui croit profondément en la capacité de l'être humain à se rassembler et à changer le récit par ses actions. En écrivant, Patti Smith dit vouloir nous donner la vérité sur sa vie. Il s'agit surtout de *sa* vérité. D'un récit écrit qui permet, quelque part, de s'auto-dire, et donc de s'auto-définir. C'est là, aussi, la force de Patti Smith : d'avoir su être au monde telle qu'elle l'avait décidé. En envoyant valser les normes et les préjugés. Si *Le Pain des anges* sonne comme un ultime livre, un point final apporté à son existence, il semblerait qu'il n'en soit rien. Patti Smith n'a pas dit son dernier mot.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles



CHAMPAGNE GUY CHARBAUT
12 rue du Pont, Mareuil-sur-Aÿ - 51160 Aÿ-Champagne
Tél : +33 (0)3 26 52 60 59 - Mail : contact@champagne-guy-charbaut.com
www.champagne-guy-charbaut.com

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR L A SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Ouverture

p.4 Édito par Carole Boinet
p.8 Les contributions
p.10 En virée avec Gus Van Sant
p.14 Excitation : les événements à ne pas rater en avril
p.16 Les visages : Pedro Kadivar, Tony Leung, Gabriel Kröger
p.22 L'époque : le carton éditorial du Boy's Love
p.30 Trésor caché : Robert Lester Folsom
p.32 Où est le cool
p.38 Hors-Champs par Laure Adler
p.40 Pourquoi James Blake aime Nina Simone

Magazine

p.42 À la une : Patti Smith
p.42 Entretien avec l'icône rock
p.54 Les bonnes feuilles de son nouveau livre, *Le Pain des anges*
p.58 Story : les débuts de Patti Smith et son premier album, *Horses*
p.64 Portfolio : Patti Smith à New York par Godlis
p.70 Patti Smith vue par Yannick Haenel, Marie Darrieussecq, Arlo Parks, Agnès b. et Chantal Thomas

p.74 Reportage à Belfast avec Kneecap
p.80 Robyn enflamme le dancefloor avec *Sexistential*
p.84 À Londres avec Deborah Levy
p.88 Rencontre avec Matt Dillon
p.96 Enquête : les trip-sitters, des coachs pour voyages psychédéliques

Les critiques

p.104 Musiques
p.119 La playlist d'avril
p.120 Cinémas
p.132 Séries
p.136 Jeux vidéo
p.138 Livres
p.146 BD
p.148 Scènes
p.152 Arts
p.156 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 L'abécédaire de Salomé Lahoche

↓ La couverture

Patti Smith en 1977. Photo Lynn Goldsmith



“Au cinéma, tu es juste là à donner des ordres. La peinture, c'est beaucoup plus physique – tu montes sur des échelles, tu te mets à genoux sur le sol…” → p.10



“Il y a beaucoup de légendes. Ma vie réelle est encore plus intéressante que cette vie imaginaire.” → p.42



“J'adore la nature collaborative du cinéma, la multiplicité des rencontres. C'est comme si, à chaque film, on faisait un voyage ensemble.” → p.88



Chantal Anderson pour Les Inrockuptibles ; Suzan Carson/Michael Ochs Archive/Getty Images ; Josh Ollins/Trunk Archive

JACK DANIEL'S®



BROWN-FORMAN FRANCE SAS CAPITAL 5 047 000€ - 47 RUE DE MONCEAU 75008 PARIS - RCS 793 408 113

JACK, LA GOURMANDISE DE LA MÛRE EN PLUS.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

JACK DANIEL'S EST UNE MARQUE DÉPOSÉE. ©2026 JACK DANIEL'S. TOUS DROITS RÉSERVÉS.



Louise Desnos
Photographe
→ p. 18

Louise Desnos est une photographe française vivant et travaillant à Paris. Elle oscille entre commandes (portrait, mode, documentaire) et projets artistiques. Son regard se porte sur des détails, des corps, des identités et des territoires, à la recherche infinie de signes. Son travail se déploie autant en expositions qu'en publications. Pour nous, elle a photographié Tony Leung.



Elliott Morgan
Photographe
→ p. 74

Photographe britannique spécialisé dans le portrait et la mode, Elliott Morgan cherche à créer des images audacieuses, intimes et fortes émotionnellement. Son travail explore les questions d'identité, de présence et la couleur. Il a photographié de nombreuses figures de la pop culture, dont Björk lors des récents Brit Awards. Ce mois-ci, il a suivi les membres de Kneecap dans les rues de Belfast, en Irlande du Nord.



Lisa Delille
Journaliste
→ p. 96

Lisa Delille est journaliste indépendante à Paris *(Le Nouvel Obs, Madame Figaro, Elle…)*. Elle couvre actuellement des procès d'assises pour le média *Outrage*. Elle est également l'autrice d'une nouvelle, *"Forceuse"*, publiée dans la collection "Vrilles" de la revue *Zone Critique* en 2024. Son prochain ouvrage, *OK! Bômeuse – Journal d'une bobo au chômage*, paraîtra le 15 avril prochain aux éditions du Rocher. Elle a enquêté pour nous sur les trip-sitters, ces facilitateur·rices de voyages psychédéliques.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris**
Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 1er trimestre 2026
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille** Directrice des marques **Wassila Meddas** Directeur éditorial **Pierre Siankowski**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau, Louise Lucas** Stagiaire **Rafael Bauduret Ibanez** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Stagiaire **Carl Arnaud** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Mode **Manon Renault** Rédacteur en chef digital **François Moreau** Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrice **Anna Péan** Responsable vidéo **Leslye Granaud** Journaliste **Elisa Olivo** CM **Malo Ferry** Alternante **Inès O'Neill**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot**
SR **Cécile Desclaux, Laurent Malet, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron** Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo&Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographe **Stéphane Damant**
Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATRICES **Agnès Decourchelle, Caroline Tschumi**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Laure Adler, Chantal Anderson, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Rémi Boiteux, Alexandre Büyükodabas, Maxime Delcourt, Lisa Delille, Louise Desnos, Théo Dubreuil, Arnaud Ducome, Marilou Duponchel, Valentin Gény, Jacky Goldberg, Paulina Hildesheim, Antoine Jaussaud, Salomé Lahoche, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Gérard Lefort, Elliott Morgan, Philippe Noisette, Juliette Poulain, Jérôme Provençal, Amélie Quentel, Théo Ribeton, Xavier Ridel, Mathieu Rocher, Sophie Rosemont, Patrick Sourd, Sylvie Tanette, Maud Tenda, Patrick Thévenin, Alice Zoo**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud**, assistée de **Chloé Legris** Cheffe de produit junior **Valentine Sorgues** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31 Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Juliette Jacques** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es d'**Axel Massuyeau** Directrice grands comptes **Audrey Chastanet**, tél. 06 46 30 31 25, **Neil Mokaddem** (OPS & Brand Content), tél. 06 23 26 76 44 Codirectrices de production **Axelle Cohen** et **Léna Le Roux Bourdieu**, assistées d'**Aubeline Beck** et **Marianne Bidnic-Treyer** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62
Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier/Responsable des ressources humaines **Olivier Jouannic** Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable paie **Ouafa Benbachir** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** Services généraux **Hadja Tabi** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic** Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles – 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2026. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un encart abonnement jeté (kiosques), un encart *Playlist Musique* (abonné·es et kiosques) et un cahier complémentaire *Disquaire Day 2026* de 24 pages (abonné·es).

Charly Gosp · Eymeric Fouchère

PSG CAFÉ
PARIS

BIENVENUE AU PSG CAFÉ !

Le Café du Club made in Paris

Un lieu de vie inspiré par l'énergie et le style de la capitale, où cafés d'exception et créations signature accompagnent chaque moment de la journée.



92 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS

EN VIRÉE

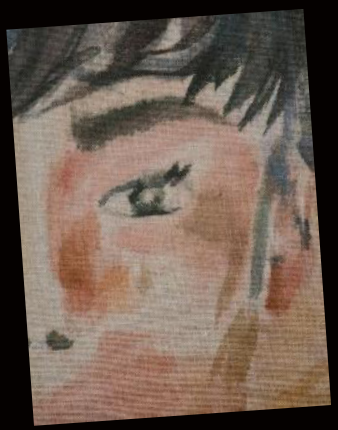


Après une longue éclipse au cinéma, l'Américain est de retour. À Los Angeles, dans son showroom, le sphinx nous parle de son nouveau film et de sa peinture très "physique".

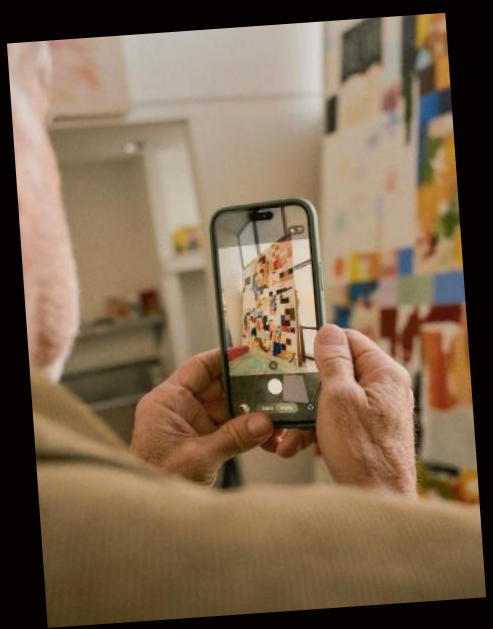
Texte Jacky Goldberg
Photo Chantal Anderson pour Les Inrockuptibles

avec Gus Van Sant

Le studio de Gus Van Sant, où il nous a donné rendez-vous en ce début du mois de mars, n'a rien d'une galerie d'art : pas de vitrine, pas d'enseigne, juste une adresse dans un quartier sans charme particulier de Los Angeles. *"C'est l'espace le moins cher que j'ai trouvé pour exposer mes toiles"*, dit-il simplement, avec cette douceur et ce sourire en biais qui accompagnent la plupart de ses réponses. L'espace est haut de plafond, baigné d'une lumière blanche et froide qui tombe de grandes fenêtres industrielles, silencieux à l'exception d'un vague bourdonnement de climatisation. Ce n'est pas là qu'il peint – ça, il le fait dans son jardin, sur les sublimes collines de Los Feliz, sous le soleil éternel de L.A. Ici, il se contente de stocker, d'accrocher, de montrer à d'éventuel·les visiteur·ses. Un showroom, en quelque sorte, dont de grandes toiles occupent les murs : des hommes nus aux proportions démesurées déambulant sur Hollywood Boulevard ;



← Détail d'une de ses toiles.





↑ À Los Angeles, en mars.

des *Joconde* pop, fragmentées et pixellisées, baignant dans un océan de couleurs ; des portraits angéliques surgis de l'imagination du cinéaste nous fixant avec une douceur inquiète. Gus Van Sant, veste kaki et sneakers bleues, se déplace entre elles avec la tranquillité de quelqu'un qui vit parmi ses fantômes depuis longtemps.

On s'installe sur deux chaises pliantes au centre de la pièce, autour d'une grande table, entourés par ces figures muettes. Huit ans séparent *Don't Worry, He Won't Get Far on Foot* (2018) de *La Corde au cou,* son nouveau film, lui fait-on d'abord remarquer. Huit ans pendant lesquels, en plus de s'adonner à la peinture, il a réalisé une minisérie pour le compte de Ryan Murphy *(Feud : Les Trahisons de Truman Capote),* signé des courts métrages promotionnels pour Gucci et travaillé sur des projets qui n'ont pas abouti. Son retour au cinéma s'est finalement fait par hasard, raconte-t-il. Un jour de 2024, au club privé Soho House de Los Angeles, alors qu'il visite les lieux avec le directeur qui lui offre une carte d'adhérent, il croise un vieux complice : Cassian Elwes, le producteur britannique qui avait trouvé le financement de *Gerry* (2002). Celui-ci lui parle d'un projet : l'histoire vraie de Tony Kiritsis, un homme du Midwest qui, en 1977, avait kidnappé l'employé d'une société de crédit immobilier dont il estimait qu'il l'avait arnaqué, et avait tenu le pays en haleine pendant 63 heures de direct télévisé. Le réalisateur (Werner Herzog) et l'acteur (Nicolas Cage) pressentis viennent de se désister. *"Le financement, en revanche, est toujours là, et le tournage est prévu deux mois plus tard dans ma ville natale, Louisville, Kentucky*, résume-t-il sans emphase. *La décision fut vite prise."*

Ce qui l'a attiré dans cette histoire ? Cette qualité particulière du personnage : un homme ordinaire, à bout, mais qui perd le contrôle de façon extraordinaire. *"Tony a perdu toute retenue et s'est dit 'Je vais causer des problèmes à cette compagnie qui m'en a tant causé'."* De fait, Tony Kiritsis n'est pas un héros, mais il n'est pas non plus un salopard. Il est quelque chose de plus inconfortable : un type qui a ses raisons. ...

“Tous les personnages que j’ai filmés, je ressens quelque chose pour eux.”







↙↘ Parmi ses toiles, dans son showroom.

→ *“Tous les personnages que j’ai filmés, je ressens quelque chose pour eux”,* confie-t-il. Et c’est bel et bien la constante du cinéma de Gus Van Sant : de River Phoenix dans *My Own Private Idaho* (1991) au jeune skateur de *Paranoid Park* (2007), en passant par Nicole Kidman dans *Prête à tout* (1995) ou les tueurs d’*Elephant* (2003), tous ses personnages ont quelque chose de profondément humain, *“même quand ils sont dans l’erreur”.*

Pour incarner ce type *“oblique”,* Van Sant pense tout de suite à Bill Skarsgård, qu’il connaît pour l’avoir rencontré enfant, à 6 ans, sur le tournage de *Will Hunting,* où son père, Stellan, jouait un professeur. *“Je l’avais vu jouer des monstres dans quelques films, comme* Ça *et* The Crow, *mais je savais qu’il pouvait aussi être tout à fait normal.”* L’ambiguïté de Skarsgård, cette façon qu’il a de mêler la folie au sang-froid, colle parfaitement à la nature de Kiritsis : *“En écoutant des enregistrements de ses coups de fil, impossible de dire s’il était cinglé ou pas. En revanche, il était erratique, étrange. Et très drôle, aussi ! Il plaisantait tout le temps, même en hurlant sur les gens.”*

Al Pacino, aussi au casting, n’a passé qu’une seule journée sur le plateau – suffisamment pour y déposer un zeste d’*Un après-midi de chien,* le grand film de braquage raté de Sidney Lumet qui a fait exploser l’acteur en 1975, et auquel on pense ici beaucoup. *“Al travaille comme un artiste, à l’instinct, et il était très facile à diriger”,* s’enthousiasme Gus Van Sant, pas mécontent d’avoir enfin, à 73 ans, épinglé cette légende à sa filmographie.

En parlant de figure de criminel ambigu, c’est pendant le tournage de *La Corde au cou,* en décembre 2024, que l’affaire Luigi Mangione éclate : un jeune homme est accusé d’avoir tué le PDG d’une assurance santé et devient instantanément une icône. *“On a réalisé que c’était similaire à l’histoire qu’on racontait, mais c’est une pure coïncidence”,* insiste Van Sant, qui jure n’avoir pas voulu raccrocher à tout prix son film au wagon de l’actualité. Se voit-il comme un cinéaste politique ? Il réfléchit. *“Je ne crois pas, non. Enfin, on peut dire que tout est politique, et je ne suis pas en désaccord avec ça, mais il n’y a que dans* Milk *que j’ai abordé directement des questions politiques.”* Pour autant, nous confie-t-il, il suit l’actualité de manière obsessionnelle, lisant la presse et écoutant des podcasts, angoissant pour son pays et pour le monde, comme tout·e citoyen·ne conscient·e. *“J’espère que les choses pourront s’arranger”,* lâche-t-il doucement, presque en s’excusant.

On revient au film : le personnage de DJ, génialement interprété par Colman Domingo, qui semble flotter au-dessus du récit tel un chœur tragique, était-il dans le scénario ou est-ce un ajout de sa part ? *“Non, non, il était là dès le départ,* répond-il du tac au tac. *Mais pour l’interpréter, je me suis inspiré d’un DJ que j’écoutais quand j’étais jeune sur la radio new-yorkaise WNEW. Il s’appelait Rosko et je me souviens qu’il jouait du Deodato en lisant de la poésie beat par-dessus – des textes obscurs sur le Vietnam, la violence, les gladiateurs.”*

En hommage, *La Corde au cou* s’ouvre sur *Also Sprach Zarathustra* dudit Deodato, reprise à la mode funk brésilienne (plus cool tu meurs) du classique un tantinet grandiloquent de Richard Strauss.

Une dizaine de morceaux des années 1970 composent la bande originale du film, dessinant une sublime cartographie sonore de l’Amérique de Nixon : Labi Siffre, Roberta Flack, Barry White, Donna Summer, Yes, Gil Scott Heron (avec *The Revolution Will Not Be Televised,* également entendu cette



← Avec le journaliste Jacky Goldberg.

année dans *Une bataille après l'autre*)… *"Mettre de la musique sur des images a toujours été magique pour moi, j'y accorde beaucoup d'importance et jamais je ne laisserai quiconque le faire à ma place"*, souligne le cinéaste mélomane. Un titre de 1969 semble s'être égaré dans cette impeccable playlist : *Witchi Tai To* de Harpers Bizarre, chef-d'œuvre de Sunshine pop californienne pour lequel Gus Van Sant nous avoue une vieille passion. Une passion que nous partageons, au point de sortir notre iPhone pour lui faire découvrir la version soul chantée par The Supremes. Il écoute quelques secondes, la tête légèrement inclinée. Son sourire s'élargit. Il hoche la tête, comme pour approuver quelque chose qu'il savait déjà. *"Il n'y a pas de mauvaise reprise de cette chanson"*, assure-t-il. Puis il se lève : il est temps de regarder les tableaux de plus près.

La peinture resurgit dans sa vie il y a une quinzaine d'années, à l'occasion d'une exposition de James Franco à la galerie Gagosian autour de *My Own Private Idaho,* se souvient-il. Ce dernier lui demande de bien vouloir y participer en accrochant quelque chose. *"J'ai accepté. Et quelque chose s'est remis en mouvement."* Gus Van Sant peint en réalité depuis l'enfance, d'abord à Darien, dans le Connecticut, où un professeur de collège constitue autour de lui un petit club de jeunes peintres de 12 et 13 ans. Plus tard, à la Rhode Island School of Design, il hésite longuement entre peinture et cinéma avant de trancher pour le second, remisant ses pinceaux… jusqu'à ce coup de fil de James Franco.

S'ensuit une exposition solo chez Vito Schnabel (le fils du peintre Julian) intitulée *Recent Paintings, Hollywood Boulevard.* Ses grandes toiles, qui représentent des hommes nus courant dans la circulation ou dérivant sur le boulevard sous un ciel blanc, puisent dans une fascination ancienne pour cette rue aussi mythique que décevante de la Cité des Anges. *"Des tas de gens prennent le bus depuis leur patelin parce qu'on leur a dit qu'ils étaient beaux et qu'ils avaient du talent, et c'est sur Hollywood Boulevard qu'ils débarquent, pas à Beverly Hills"*, observe le cinéaste, qui a connu le lieu dans les années 1970 et 1980, quand *"tous les théâtres étaient encore ouverts"*, avant de devenir des boutiques de souvenirs mal famées. *"Aujourd'hui, c'est comme Times Square, c'est un piège à touristes"*, s'amuse-t-il. Il reconnaît néanmoins que le lieu a gardé un certain charme, peuplé de silhouettes perdues comme autant d'étoiles filantes qui hantent ses toiles.

L'artiste pivote et nous entraîne vers le mur d'en face, celui des *Monna Lisa* géantes. La série est née d'une question que lui a posée Ed Ruscha, son voisin d'exposition chez Gagosian, en regardant ses tableaux de jeunes modèles masculins : *"Quel est le sujet ?" "Ça n'a l'air de rien, mais quand on est dans l'art, la question est très chargée de sens, un peu piégée."* Le mot continue à tourner dans sa tête quelque temps. *"Ça m'a donné envie de trouver un sujet tellement surexposé qu'il n'aurait plus aucun lien avec moi, mais avec tout le monde." La Joconde* s'est imposée. Sa version du chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, au pointillisme 2.0, gonfle les pixels jusqu'à l'abstraction. Le "sujet" ne se révèle qu'à distance. Van Sant sort son iPhone, recule de quelques pas, et nous tend l'écran : dans le petit rectangle, le visage de *La Joconde* apparaît. *"Vous voyez ? Ça redevient…"* Il laisse la phrase en suspens, comme souvent.

On lui demande enfin si sa peinture nourrit son cinéma, et inversement. Il fait la moue et susurre à nouveau une réponse de sphinx : *"Pas vraiment."* Et de poursuivre : *"Au cinéma, tu es juste là à donner des ordres. La peinture, c'est beaucoup plus physique – tu montes sur des échelles, tu te mets à genoux sur le sol…"* Certes. Et pourtant, entre le plateau et la toile, Gus Van Sant semble poursuivre la même chose depuis toujours : l'observation des âmes égarées de l'Amérique, pour leur offrir, le temps d'une image, la possibilité d'une grâce précaire.

La Corde au cou de Gus Van Sant, avec Bill Skarsgård, Dacre Montgomery, Colman Domingo, Al Pacino (États-Unis, 2025, 1 h 44). En salle le 15 avril.
Retrouvez la critique du film p.122.

Jusqu'au 19 juillet
Visages d'artistes, à Paris
ARTS

Admiratifs ou ironiques, les portraits et autoportraits d'artistes peuplent les collections permanentes du Petit Palais : *Visages d'artistes* consigne quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, de Rembrandt à Courbet. L'exposition s'attarde aussi et surtout sur des portraits d'artistes féminines et contemporaines, comme un contrepoint à la tradition classique. Nina Childress, Hélène Delprat, Nan Goldin, Camille Henrot, Nathanaëlle Herbelin, Annette Messager, Françoise Pétrovitch, Cindy Sherman, toutes questionnent l'héritage d'un genre universel et mouvant de l'histoire de l'art.

petitpalais.paris.fr





À partir du 26 mars
Réouverture du Centre culturel suisse, à Paris
ARTS

Trois expositions (Akosua Viktoria Adu-Sanyah, Mai-Thu Perret, Ingeborg Lüscher) ainsi que des spectacles (Anna Lemonaki, Philippe Saire, Fabrice Gorgerat…) rythmeront la réouverture du Centre culturel suisse dans le Marais à Paris, rénové après quatre ans de fermeture par les architectes d'ASBR (Paris) et Truwant+Rodet+ (Bâle). Une réjouissante résurrection d'un lieu ouvert à la création helvétique contemporaine, entre théâtre, art contemporain et musique.

ccsparis.com

À ne pas rater

Du 27 mars au 19 avril
Entre parenthèses, à Paris
SCÈNES

Librement adaptée de *La Petite Fille sur la banquise* d'Adélaïde Bon, récit sur les mécanismes psychotraumatiques et les rouages juridiques liés aux violences sexuelles, la pièce de Pauline Bureau explore, entre scènes de tribunal et visions oniriques, les mémoires traumatiques et les luttes collectives des femmes pour la reconnaissance de leurs blessures enfouies sous le givre des souvenirs.

colline.fr





Du 3 au 12 avril
Mythos, à Rennes
MUSIQUES

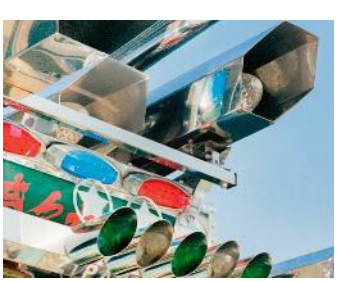
Direction la capitale bretonne pour le festival Mythos, qui célèbre pendant dix jours tous les arts de la parole, avec des représentations théâtrales et les concerts attendus de Sébastien Tellier, Flora Fishbach, Léonie Pernet, Peter Doherty, Marlon Magnée, Bertrand Belin, Jeanne Cherhal, Yoa, Lewis Ofman, Thylacine, Fatoumata Diawara, Gildaa, Mina Tindle…

festival-mythos.com

Du 4 au 12 avril
Variations, à Nantes
MUSIQUES

Le festival nantais, qui fait la part belle aux musiques expérimentales et d'avant-garde, célèbre ses 10 ans avec une très belle affiche. On y retrouvera notamment la légende américaine Kim Gordon, les bruitistes allemands d'Einstürzende Neubauten, les collages électroniques de Los Thuthanaka, le duo norvégien Smerz, la Française hyperpop Malibu et le tandem formé par Jim O'Rourke et Eiko Ishibashi.

lelieuunique.com



Du 8 au 19 avril
Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge, à Saint-Denis
SCÈNES

Explorant l'œuvre majeure de l'écrivain hongrois Imre Kertész (1929-2016), connu pour son roman *Être sans destin,* récit de son expérience concentrationnaire, Margaux Eskenazi a imaginé un spectacle nourri de sa lecture et de sa propre réflexion sur le racisme, l'antisémitisme et le totalitarisme. Aux confins de l'intime et du politique, de la poésie et de l'humour, son *Kaddish* s'attarde sur les blessures mémorielles dans un moment où de vieux fantômes ressurgissent.

tgp.theatregerardphilipe.com



Nina Childress/ADAGP · Ingeborg Luscher · Jean-Baptiste Mondino · Louise Mutrel · Loic Nys · Villa Kata · Katherina Squier · Julien Lienard/Contour by Getty Images · Rubén Olmo

en avril

Du 9 au 18 avril
Plan D – CND x Palais de Tokyo, à Paris
ARTS



Conçu par le Centre national de la danse (CND) et le Palais de Tokyo, la nouvelle édition du Plan D s'ajuste à la programmation du centre d'art consacrée à la question de la vulnérabilité et des normes sociales imposées aux corps. De Bryana Fritz, performeuse et poète, à Trajal Harrell, chorégraphe, de No Anger, artiste queer et antivalidiste, à Pol Pi, danseur trans, la danse et la performance se font l'écho de ces questions d'écoute et d'attention aux corps qui échappent à l'ordre normatif.

palaisdetokyo.com

Du 10 au 13 avril
Explore, à Paris
MUSIQUES

Première édition consacrée à la scène expérimentale à la Philharmonie de Paris et à la Cité de la musique, Explore propose quatre jours de concerts avec la pionnière de la musique électronique Laurie Anderson, l'Italienne Caterina Barbieri, la harpiste américaine Mary Lattimore associée à sa compatriote Julianna Barwick, le compositeur et plasticien suisse Christian Marclay, la musicienne britannique Mica Levi ou la Canado-Américaine Claire Rousay (en photo).

philharmoniedeparis.fr



Du 14 au 19 avril
Le Printemps de Bourges Crédit Mutuel
MUSIQUES

Pour sa 50e édition, le festival berrichon accueillera Patti Smith, Feu! Chatterton, Flora Fishbach, Camille, Charlotte Cardin, Josman, Oxmo Puccino (en photo), Ino Casablanca, P.R2B, Adrien Soleiman, sans oublier évidemment la création *Manque-moi moins* de Dominique A et Philippe Katerine dans un format inédit "conférence-concert-confession-admiration".

printemps-bourges.com



Du 17 au 26 avril
Visions du réel, à Nyon (Suisse)
CINÉMAS



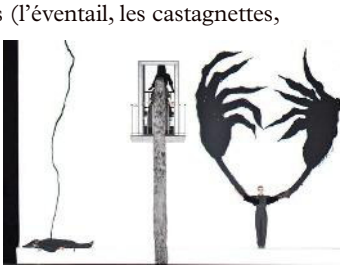
57e édition du festival international de cinéma de Nyon, qui reste un phare du documentaire contemporain : un lieu où les formes s'inventent, où le réel se déplie avec douceur ou vertige, et où chaque projection réinvente notre manière de regarder. L'invitée principale sera la cinéaste américaine Laura Poitras *(Citizenfour, Toute la beauté et le sang versé...).*

visionsdureel.ch

Du 27 mars au 2 avril
Afanador, à Paris
SCÈNES

Dirigé par Rubén Olmo, le Ballet Nacional de España vise à conserver la mémoire du répertoire de la danse folklorique espagnole – le flamenco, le boléro – tout en cherchant à renouveler constamment ses formes. S'attachant à tous ses fétiches (l'éventail, les castagnettes, le châle), le chorégraphe Marcos Morau joue avec les codes du genre dans son ballet *Afanador.* Un hommage à la grande tradition du flamenco autant qu'une relecture queer de son esthétique.

www.chatelet.com



Le 18 avril
Disquaire Day, partout en France
MUSIQUES

Chaque printemps depuis 2011, le vinyle est à l'honneur chez tous les disquaires indépendants pour le traditionnel Disquaire Day. Samedi 18 avril, les mélomanes pourront ainsi se précipiter sur plus de 330 références collectors, avec, en parallèle, des concerts et des DJ-sets organisés dans tout l'Hexagone.

disquaireday.fr



LES VISAGES



Pedro Kadivar, révolutions intimes

Dans un récit bouleversant, l'écrivain raconte sa dernière année en Iran, pays qu'il a quitté adolescent, quatre ans après la révolution islamique de 1979. Une plongée belle et terrible au cœur du passé pour mieux rester en vie.

Nous parlons à Pedro Kadivar deux jours après la mort de l'ayatollah Ali Khamenei, Guide suprême iranien depuis 1989. Ce dernier a été tué le 28 février lors d'une opération militaire américano-israélienne, et l'instabilité règne. Le metteur en scène, dramaturge et écrivain de 59 ans nous répond de Berlin, où il s'est installé en 1996, après avoir fait une partie de ses études en France. Il a quitté l'Iran en 1983, alors qu'il n'était qu'un adolescent. Un départ qu'il retrace dans le sublime *Dernière Année au pays natal*. *"C'est évidemment un hasard si le texte sort à ce moment-là,* explique Kadivar. *Personne ne pouvait prévoir qu'il y aurait maintenant cette terrible guerre, même si beaucoup la redoutaient."* Quand on lui demande quel regard il pose sur l'actualité de son pays d'origine, il marque une pause : *"Je pense à ces vidéos qui circulent ces derniers jours. On y voit des Iraniens qui dansent dans la rue pour fêter la mort de Khamenei tout en ayant peur de sortir de chez eux. On ne peut pas jeter des bombes sur les gens tout en leur disant 'Sortez, faites la révolution !'. Personne ne sait comment tout cela va finir. Je suis tiraillé entre l'espoir d'un changement de régime pour aller vers un Iran libre et démocratique et la crainte de la destruction du pays par une guerre brutale menant au chaos."*

Son récit s'ouvre sur une image du passé : celle d'une victime du conflit qui a opposé l'Iran à l'Irak dans les années 1980. Pedro Kadivar décrit la photographie d'un *"adolescent de seize ans tué au front, dans le sud-ouest de l'Iran"* accrochée à un mur dans le couloir de son lycée de Chiraz pour encourager les garçons à s'engager. Quelques décennies plus tard, le souvenir de cette image lui revient avec force. Il décide de raconter ses quatre dernières saisons en Iran. *"Ce livre n'est pas du tout un mémoire,* explique Pedro Kadivar. *C'est un livre d'enquête. J'essaie de comprendre ce qui s'est passé pendant cette année-là, de définir ce magma indistinct et violent."* Un retour en arrière qui, pendant des années, lui a paru impossible.

Après son exil, le metteur en scène vit en effet une période de *"refoulement"* pendant laquelle il essaie de ne plus penser à son pays natal. Il travaille sur *Avis de décès* de Heiner Müller, sa première mise en scène au Théâtre du Rond-Point, à Paris. Puis, à son arrivée à Berlin, le souvenir de l'Iran s'impose dans son travail : *"Je me suis ouvert à mon passé*, retrace Kadivar. *J'ai commencé à explorer la question de la migration et de l'exil de manière très personnelle."* Une question qui habite notamment sa *Tétralogie de la migration,* sa pièce *Pays* (qui a obtenu le prix SACD de la dramaturgie francophone en 2014) et son *Petit Livre des migrations* (Gallimard, 2015), rédigé pendant sa résidence au Théâtre de l'Odéon durant la saison 2011-2012. Si Pedro Kadivar maîtrise parfaitement l'allemand (il écrit et met en scène ses textes depuis plusieurs années en allemand et a notamment publié un roman en 2023 dans cette langue), *Dernière Année au pays natal,* comme beaucoup de ses textes, est écrit en français. Apprise à 16 ans après son départ d'Iran, cette langue occupe dans son imaginaire *"une place que ne peut occuper aucune autre"*.

Dans ce livre très personnel, Kadivar retrouve celui qu'il était au début des années 1980, un adolescent *"pas religieux"* et *"ayant milité pour un parti marxiste-léniniste"*. *"L'expérience de vivre une révolution à cet âge est très particulière,* explique-t-il. *C'est une période de la vie où l'on reçoit les choses très crûment. Je voulais dresser un parallèle entre la révolution corporelle, physique, mentale que représente l'adolescence et les bouleversements liés aux événements en Iran."* Le texte explore la naissance de multiples désirs, dont la répression n'empêche pas l'éclosion. Le jeune garçon dessine les contours de son propre corps, de sa créativité, de son regard, de sa soif d'art, de son rapport aux autres. L'auteur intègre à sa réflexion les lectures qui ont nourri sa jeunesse : Dostoïevski, Neruda, Shakespeare, Virginia Woolf. *"À cette époque, comme aujourd'hui, les librairies iraniennes étaient pleines de livres,* se souvient Kadivar. *Malgré la censure, la société était assoiffée de culture et de littérature. Ce rapport à l'art est un pilier de mon vécu."*

Son apprentissage de la peinture occupe une place centrale dans sa vie : *"Apprendre à créer une image a été un acte de liberté pour moi. Cela m'a donné un sentiment de puissance de vie qui est resté très présent dans mon travail, au théâtre comme en littérature. L'image nous aide à penser autrement."* Tout le récit est travaillé par ce tiraillement existentiel entre la réalité et la fiction, entre les images que l'on nous impose et celles que nous créons. *"Je ne peux m'ancrer dans la réalité,* souligne Kadivar, *qu'en créant un espace d'où je peux la regarder et la vivre. C'est ce que m'offre la littérature."* Malgré l'horreur qui hante le livre, *Dernière Année au pays natal* peut aussi se lire comme un récit initiatique lumineux. *"L'écriture m'a permis d'aimer cette période difficile, très dense, pleine de vitalité",* analyse l'auteur. Quand on referme le livre, l'horreur des exécutions et le souvenir des cadavres sont apaisés par la poésie des mots et par les métaphores convoquées par l'imaginaire de Kadivar. Celles de la nature, qui remplit nos yeux *"de ciel et de pluie"*, ou de la peinture, qui permet de faire *"respirer la pomme sur le papier inerte"*. Comme autant d'images pour survivre à l'époque. **Pauline Le Gall. Photo Paulina Hildesheim pour Les Inrockuptibles**

Dernière Année au pays natal de Pedro Kadivar (Gallimard/"Blanche"), 160 p., 19 €. En librairie le 9 avril.

Tony Leung, légende vivante

L'acteur fétiche de Wong Kar-wai impressionne dans son premier film européen, *Silent Friend* de la Hongroise Ildikó Enyedi.

C'est dans le salon désert d'un palace parisien que nous avons rendez-vous avec Tony Leung Chiu-wai, pour parler de son premier rôle dans un film européen : *Silent Friend* de la cinéaste hongroise Ildikó Enyedi, dans lequel il incarne – aux côtés de Léa Seydoux – un neuroscientifique opérant dans la ville universitaire de Marbourg, en Allemagne, en pleine pandémie de Covid. À l'échelle de ses plus de soixante-dix films depuis le début des années 1980, ce premier tournage en Europe n'est plus vraiment un tournant, mais sa proximité avec son premier tournage américain (le blockbuster Marvel *Shang-Chi et la légende des dix anneaux* de Destin Daniel Cretton, dans lequel il incarne le Mandarin, un super-vilain, en 2021) dit qu'à l'automne de sa carrière, cette légende vivante du cinéma de Hongkong a des envies d'ailleurs.

Lorsqu'on l'interroge sur ses motivations à s'exporter ainsi, Tony Leung nous répond : *"C'est mon destin, je n'ai jamais fait aucun plan de carrière. Si j'ai accepté de faire ce film, c'est d'abord parce que j'adore le cinéma d'Ildikó Enyedi, notamment* Corps et Âme *ou* L'Histoire de ma femme. *J'avais envie de travailler avec elle avant même qu'elle ne me contacte par l'intermédiaire de mon meilleur ami, William Chang* [directeur artistique, costumier et monteur des films de Wong Kar-wai], *pour me dire qu'elle avait écrit le script en pensant à moi."*

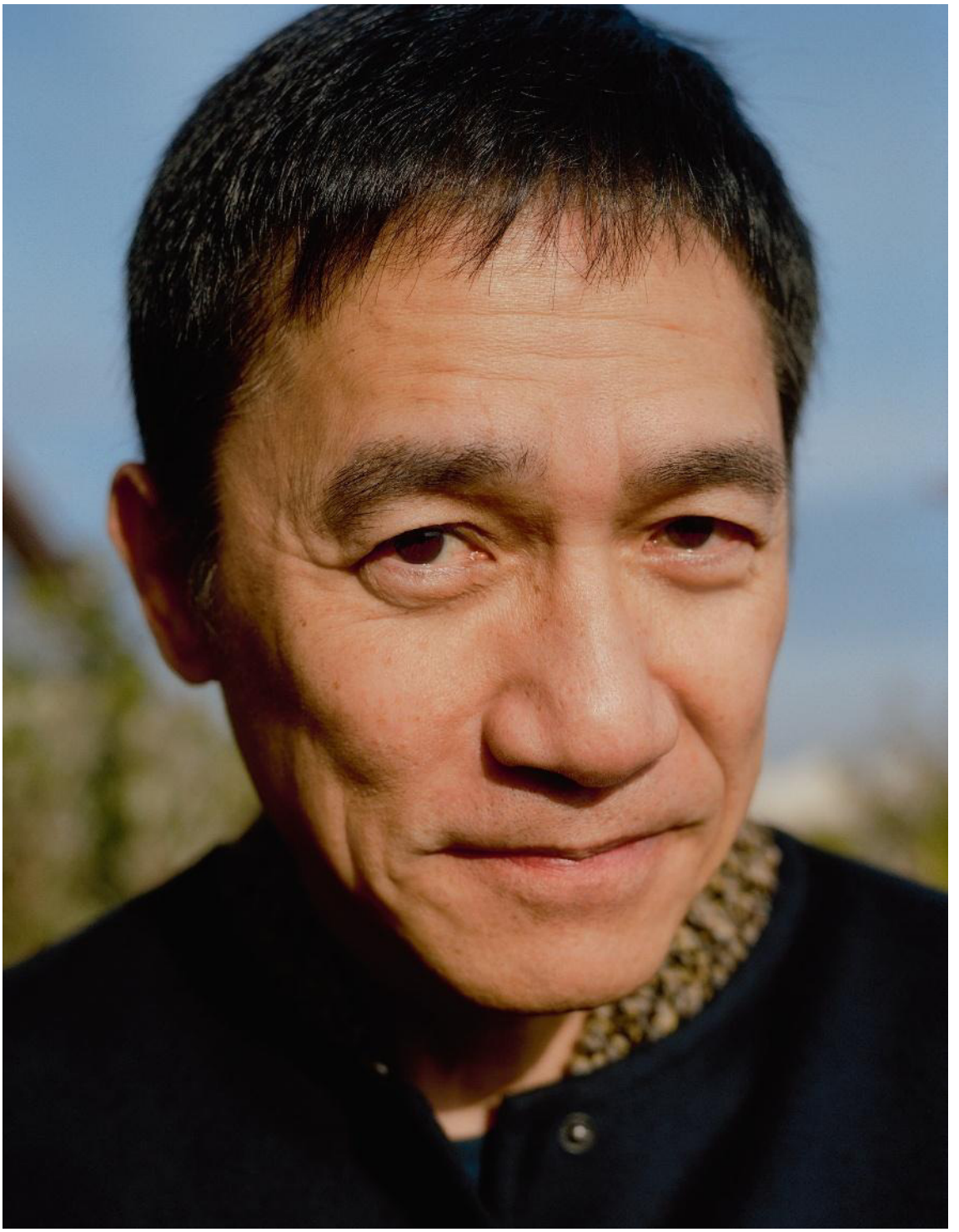
Est-ce aussi pour l'acteur de 63 ans une façon de s'évader du contexte hongkongais, où son statut de superstar a toujours été un fardeau ? *"C'est sûr qu'à Marbourg, je profitais d'un anonymat et d'une tranquillité qui sont impossibles dans mon pays. La célébrité, les récompenses et les soirées de gala sont un poids pour moi, tout cela me stresse plus qu'autre chose. D'ailleurs, les prix que j'ai gagnés durant ma carrière* [dont celui d'interprétation masculine à Cannes en 2000 pour *In the Mood for Love*] *sont rangés dans les armoires, je ne veux pas les voir",* nous confie ce grand introverti qui partage son temps entre Hongkong pour le travail et la campagne japonaise – il possède une maison isolée dans les montagnes, où il chérit une solitude faite de sorties à ski ou à vélo.

Cette proximité avec la nature est peut-être aussi une des choses qui lui ont plu dans le film d'Ildikó Enyedi, puisque *Silent Friend* explore la possibilité que les plantes puissent interagir avec leur environnement plus qu'on ne l'imagine : *"Le film a fait changer mon regard sur les plantes : elles nous regardent, elles sont intelligentes, elles communiquent entre elles, peut-être ont-elles même une âme. Je pense que nous avons encore beaucoup de choses à apprendre des plantes. Cette dimension entrait aussi en résonance avec mes croyances bouddhistes. Dans le script, il y avait une citation du neurologue Anil Seth : 'Nous hallucinons tout le temps, et lorsque nous nous mettons d'accord sur ces hallucinations, nous appelons ça la réalité'. C'est une pensée très proche du bouddhisme."*

Tony Leung appartient à une catégorie d'acteurs rare. Il est de ceux qui brillent par leur sensibilité, leur douceur, leur masculinité subtilement dissidente et leur attachement à une œuvre en particulier. En Europe, son équivalent serait par exemple Antonio Banderas, tandis qu'aux États-Unis, on pourrait citer Keanu Reeves. Cette singularité, il dit la cultiver depuis l'enfance : *"Je n'ai pas eu une enfance heureuse. Mes parents se sont séparés quand j'avais 6 ans. Lorsque mon père a disparu après leur rupture, j'ai presque arrêté de parler et je me suis mis à cacher mes émotions. Même si ma mère était fan d'Alain Delon, je n'ai jamais voulu être acteur. Ce n'est qu'à 19 ans que je me suis laissé entraîner à un concours par un ami, l'acteur Stephen Chow. J'avais abandonné les études, je faisais des petits boulots pour survivre. Avec le jeu d'acteur, j'ai trouvé une façon de surmonter ma timidité et d'exprimer ma sensibilité, une plénitude que je n'avais plus connue depuis l'enfance."*

Lorsqu'on l'interroge maintenant sur son rapport au passé, grand thème du cinéma de Wong Kar-wai, il nous répond : *"Je ne suis pas d'un tempérament nostalgique. Évidemment, quand je vois l'état du cinéma hongkongais aujourd'hui par rapport à l'âge d'or que j'ai connu, je mesure que le temps a passé, mais le sentiment qui prédomine est la chance d'avoir connu cette époque, d'avoir été parfaitement synchronisé avec le rayonnement du cinéma de la ville dans laquelle je suis né. Je suis en paix avec l'impermanence des choses. Si je ne revois pas les films de cette époque, il m'arrive d'écouter les bandes originales de ceux que j'ai faits avec Wong Kar-wai, elles me ramènent sur les tournages."*

S'il a perdu de vue sa partenaire mythique Maggie Cheung, il continue de croiser Wong Kar-wai de temps en temps et, bien qu'il ait aussi tourné dans un grand nombre des films d'action, les longs métrages



qu'il a faits avec le cinéaste chinois restent ceux dont il est le plus fier, avec *Lust, Caution* d'Ang Lee (2007). En parlant de *Happy Together* (1997) de Wong Kar-wai, de son importance en tant que film queer et du courage qu'il avait éventuellement fallu à Tony Leung (en couple depuis le début des années 1990 avec l'actrice Carina Lau) pour interpréter un personnage gay (l'homosexualité n'a été dépénalisée à Hongkong qu'en 1991), il nous confie une anecdote que nous ignorions : *"Wong Kar-wai m'avait donné un faux scénario dans lequel je devais jouer le fils d'un personnage secrètement gay et mort en Argentine. C'est pour retrouver sa trace et rencontrer son ancien amant que je me rendais en Argentine. Après six semaines de répétitions, il m'a dit : 'Je pense que ce serait plus intéressant si tu jouais le rôle du père'. J'étais surpris, mais pas mécontent. Le lendemain, nous tournions la première scène d'amour du film avec Leslie Cheung."* Avant de nous quitter, nous demandons à celui qui dit aller toujours beaucoup au cinéma – *"la journée, quand les salles sont vides"* – s'il y a un·e cinéaste avec qui il aimerait tourner aujourd'hui : *"Justine Triet ! J'ai été tellement impressionné par* Anatomie d'une chute. *Quoi qu'elle me propose, je dirai oui."* **Bruno Deruisseau. Photo Louise Desnos pour Les Inrockuptibles**

Silent Friend d'Ildikó Enyedi, avec Tony Leung Chiu-wai, Léa Seydoux, Luna Wedler, Enzo Brumm (All., Hon., Fr., 2025, 2 h 27). En salle le 1er avril.
Retrouvez la critique du film p.124.

↑
À Paris, en janvier.

Gabriel Kröger, l'antihéros de l'antifolk

Vainqueur des Inrocks Super Club 2026 et héritier de la scène antifolk anglophone, le musicien francilien s'arme d'une cagoule et d'une bonne dose de cynisme pour chanter l'absurdité de l'existence.

Si l'on en croit ses textes, Gabriel Kröger est cynique, vaniteux et résigné. Une cagoule aux mailles fatiguées sur le visage, il se présente devant la foule avec la gouaille de celles et ceux qui n'ont plus rien à perdre. Une sorte d'ultime tentative d'expression avant que le monde soit trop moche. Sur scène, il apostrophe, plaisante, égrène ses marottes : les gens tristes (dont il semble faire partie mais qu'il dit détester), l'arrivisme, l'absurdité de l'existence… Celles-là mêmes qui irriguent *Journal d'un jeune dégueulasse,* son EP sorti en 2020, et *Mémoires d'un jeune dégueulasse,* l'album qui lui a succédé quatre ans plus tard, clin d'œil direct à Charles Bukowski et son *Journal d'un vieux dégueulasse* (1967). *"Ces morceaux, je les ai créés pour me prouver que je pouvais les interpréter, les enregistrer, les mixer, les produire dans leur globalité,* explique le musicien, loin de l'assurance de son alter ego masqué. *C'est une sorte de bilan très à chaud de ce que tu trimballes quand tu sors de l'adolescence, tout ce qui te perturbe à ce moment-là."* En 2022, deux ans après la sortie de son premier EP, Gabriel Kröger trouve le courage de se frotter à l'exercice du live et rassemble une bande de copains : Christopher Gaudin à la basse (en solo sous l'alias Eadgar), Kevin Lefranc à la guitare électrique et Cyprien Loreau à la batterie.



Se conformer aux injonctions productivistes du capitalisme, céder à l'individualisme : autant de travers que Gabriel Kröger cingle à coups de paroles bien troussées, sardoniques à souhait. *"Comme une ortie parmi les ronces/Ils sont plus grands, plus forts mais moi, plus retors/Je gratte l'écorce comme un parasite/Je n'ai jamais aimé que moi",* chante-t-il dans *Ballade de l'érotomane*. Une plume qu'il doit à son pessimisme et à un certain talent pour rire de son amertume. *"C'est un truc qui est ancré en moi parce que j'ai grandi dans une banlieue un peu éloignée de Paris, où on n'avait pas forcément mille distractions,* explique le musicien. *Une de nos activités favorites, c'était de se poser à un arrêt de bus avec des bières et de faire des blagues sur le fait qu'on n'avait rien à faire et qu'on était tous un peu nuls à notre manière*. Il se marre : *Comme j'étais très fort à cet exercice, j'ai continué à faire ça dans mes textes!"*

S'il joue les losers, Gabriel Kröger a pourtant raflé la mise lors de la finale des Inrocks Super Club, après une épatante prestation sur la scène du Trabendo, décrochant l'ultime récompense du concours : se produire aux Inrocks Festival (c'était le 11 mars dernier), puis à We Love Green et Rock en Seine. Désormais lancé, Gabriel Kröger ne compte pas ralentir de sitôt. Le lendemain de son passage aux Inrocks Festival, le musicien cagoulé a sorti *1 an sans soleil,* un nouvel EP aux arrangements plus synthétiques que les précédents et éclairé du même optimisme : *"Je suis jeune et déjà vieux, un peu des deux/Mal au dos et mal au crâne, le travail et le rhum/Je partirai en retraite à l'âge létal/Et je passerai mes vacances en état fœtal."* Tous·tes dans le même bateau, vers un futur aussi radieux que l'époque.

Louise Lucas. Photo Antoine Jaussaud pour Les Inrockuptibles

1 an sans soleil (GK Prod). Sorti depuis le 12 mars.



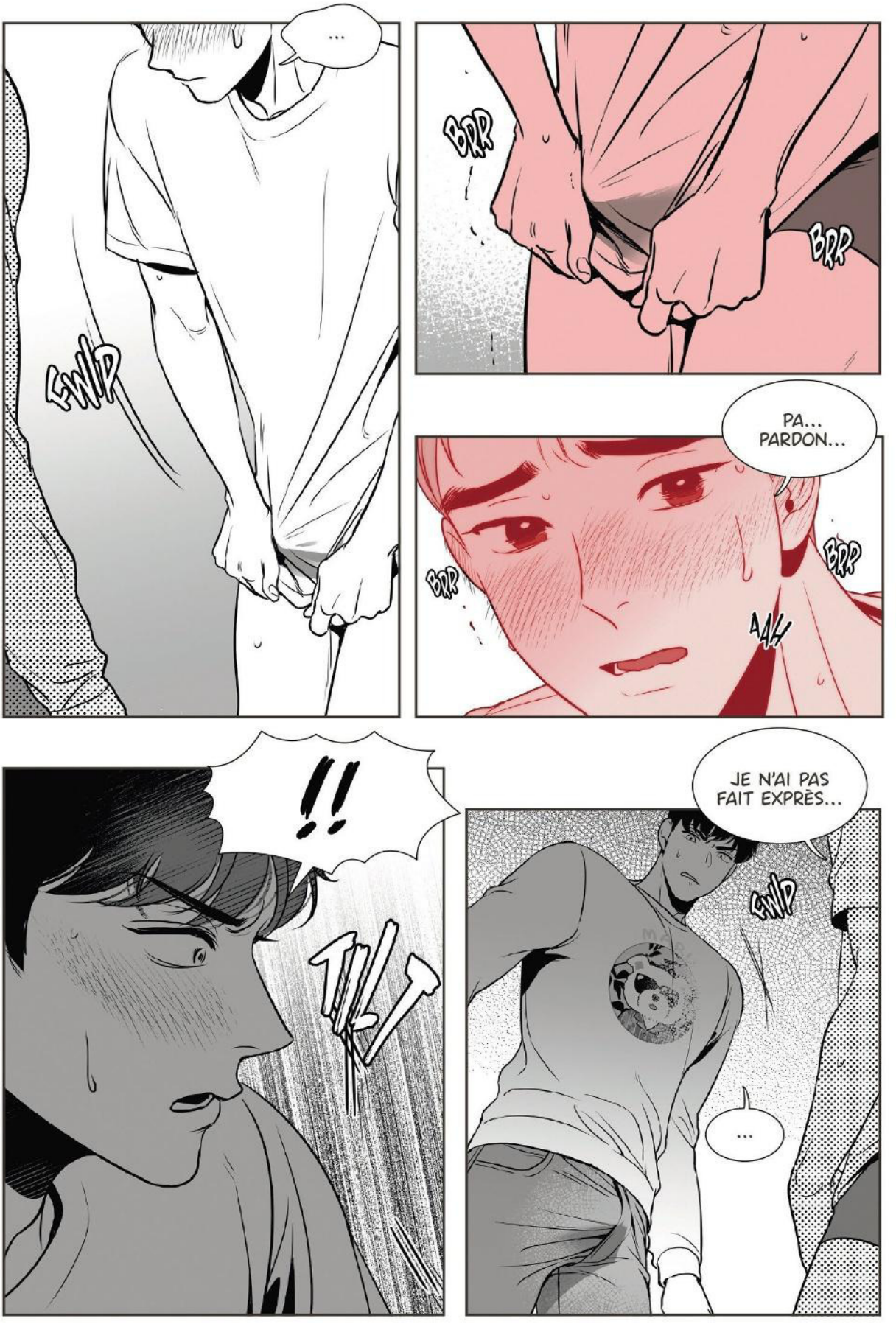
les nuits de fourvière

musique
danse
théâtre
cirque

28 mai 2026
25 juillet

MÉTROPOLE
GRAND LYON

L'ÉPOQUE



← *BJ Alex* de Mingwa, un BL sud-coréen qui cartonne en France.

Boy's Love Story

Issus du manga, les récits BL (ou Boy's Love) racontent des romances entre hommes, allant de la bluette romantique au classé X, écrites par des femmes pour des femmes. Retour sur un phénomène en pleine expansion, en France et ailleurs, dans l'édition et en webtoons, ces BD que l'on scrolle sur des applications dédiées.

Texte Mathieu Rocher

Des romances entre hommes imaginées par des femmes pour des femmes. C'est l'une des voies d'entrée pour saisir ce qu'est le Boy's Love. Un genre né au Japon dans les années 1970, qui s'est d'abord épanoui dans des boutiques spécialisées avant de toucher un marché plus large. À Tokyo, dans l'immense magasin de mangas Animate dévolu à la BD, l'anime et ses produits dérivés, un étage entier est désormais réservé aux BL. Dans ses rayons, des couvertures montrent des garçons qui se regardent, intéressés, et d'autres plus explicites, avec des fessiers tendus vers les sommets. Ici, beaucoup de consommatrices, dont Minato et Haruki, 16 ans, qui tentent de rester discrètes : *"On trouve des mangas BL romantiques et d'autres très osés. On dit à nos parents qu'on lit les premiers. Mais ce sont surtout les seconds qu'on achète."*

Un lectorat visé dès les origines par une génération d'autrices d'après-guerre. Dans *Boy's Love – Histoire d'un genre aux sensibilités diverses* (Ynnis Éditions), Meyra Sudal et Priscilla Reculard rappellent : *"Les premiers mangas d'homo-romance s'adressent à un lectorat féminin qui vit par procuration à travers ces personnages masculins un amour plus libre, un romantisme interdit et une émancipation face aux attentes de la société vis-à-vis des femmes."* Les pionnières Moto Hagio et Keiko Takemiya mettent en scène l'homosexualité masculine dès les années 1970 dans leurs *shōjos* (mangas surtout destinés aux jeunes filles). L'expression "Boy's Love" (BL) viendra avec la professionnalisation de ces récits dans les années 1990. L'un des objectifs : répondre à une iconographie romantique et érotique alors conçue pour les hommes, avec des archétypes féminins aux corps irréalistes. Pour émoustiller les lectrices cis et hétéros, les héros de BL sont pris dans d'intenses jeux sentimentaux et les corps d'hommes, sublimés, autant dans la bluette que dans les histoires plus corsées.

Si les publications japonaises sont arrivées en France via des éditeurs comme Delcourt-Tonkam, Akata, Hana ou Taifu, l'origine récente de cet engouement vient de Corée du Sud. Inspiré par les créations japonaises, le mouvement coréen a explosé avec le webtoon, le format BD qu'on scrolle sur écran grâce à des applis dédiées comme Webtoon, Lezhin ou Tappytoon. Accessibles en France, elles cohabitent avec des adaptations de ces mêmes contenus numériques au format papier, en couleurs, et qui se vendent deux fois plus cher •••



← Minato et Haruki, 16 ans, fans de mangas BL chez Animate, à Tokyo.

Mingwa · Mathieu Rocher

“Les premiers mangas d’homo-romance s’adressent à un lectorat féminin qui vit par procuration à travers ces personnages masculins un amour plus libre.”

Meyra Sudal et Priscilla Reculard, autrices

qu’un manga. En Corée du Sud, les applis de → webtoons établissent un classement hebdomadaire des meilleures séries et arrêtent celles qui fonctionnent le moins. Alors, clashs, révélations et même scènes explicites apparaissent souvent dès les premières pages. Et le BL ne fait pas exception.

QUE VIENNENT DONC CHERCHER LES LECTRICES ?

Pascal Lafine, éditeur chez Delcourt-Tonkam, à l’initiative de la collection “KBL’ en 2023 : *“Ce sont des séries à bingereader. La différence, c’est que les Coréens zappent vite alors que nous sommes un pays du livre où l’on aime la collection.”* Une fétichisation qui a surpris l’éditeur, connaissant plusieurs ruptures de stock lors des récentes éditions de la Y/CON. Depuis 2011, ce salon dédié aux homo-fictions est un bon baromètre de la place du BL en France. Élisa Ménard, sa directrice, décrypte : *“La Y/CON est née après une Japan Expo où des filles n’avaient pas trouvé leur place pour des contenus BL. Aujourd’hui, on reste une niche, mais on n’est plus des weirdos.”*

Depuis, la convention n’a cessé de grandir. En novembre dernier, elle affichait complet avec plus de 9 000 visiteur·ses, selon les organisatrices, ce qui les a poussées à proposer deux éditions en 2026, dont la prochaine se tiendra les 11 et 12 avril à Montreuil (Seine-Saint-Denis) et la suivante en novembre prochain. Observatrice, l’influenceuse et animatrice du podcast *BL Café* Caroline Segarra certifie : *“Le BL n’est plus une niche. C’est une villa.”* D’ailleurs, Émilie Coudrat, responsable du développement de l’appli Webtoon en France, annonce : *“Nous comptons 2 millions d’utilisateurs actifs par mois. On propose 1 100 titres dont 20 BL. Et 3 qui étaient classés dans les 23 premiers en février dernier.”*

Chez les éditeurs de livres, la tendance est aussi haussière. Le titre *Sasaki et Miyano* est, avec 30 000 ventes, le plus puissant des éditions Akata, quand les 12 séries de “KBL” cumulent 180 000 ventes – des scores solides garantissant un avenir au moins à court terme. Pascal Lafine, chez Delcourt-Tonkam, reste prudent : *“C’est un large public, mais pas extensible. J’ai l’impression qu’on a atteint un plafond. Mais le BL reste très viable économiquement.”* Mais que viennent donc chercher les lectrices ? Interprète et traductrice coréenne, Kette Amoruso explique : *“Ces histoires entre garçons offrent un double niveau de protection aux lectrices. Elles peuvent se projeter car elles n’ont pas à se comparer avec une héroïne au physique inatteignable et elles vivent une histoire d’amour alors que les relations entre les hommes et les femmes sont très compliquées en Corée du Sud.”* Une promesse qui semble séduire les consommatrices françaises de la même façon.

Car l’une des forces du BL, c’est de savoir répondre aux demandes particulières pour élargir son public avec une hyper-segmentation. Ainsi, *Dangerous Convenience Store* (“KBL”) a pour décor une supérette et *Un comptable à la cour* (Éditions Akata) voit un *salaryman* propulsé dans un royaume ancien… Au sujet des applis, Caroline Segarra décrit : *“Tu vas chercher les* tropes [motifs, thèmes], *les tags et tes dynamiques de personnages de prédilection : premier amour,* enemies to lovers, slow burn…” L’un des *tropes* régnant actuellement, c’est l’*omegaverse,* où les hommes sont classés selon leur type : alpha, bêta et oméga (soit dominant, neutre et soumis). La domination est d’ailleurs l’un des canevas communs à nombre de BL. Et à l’origine de polémiques…



← *BJ Alex* de Mingwa : étonnant mix de sexe et de relations toxiques.

DES POLÉMIQUES ET DES REVENDICATIONS

Publié en 2025 en France, le carton *BJ Alex* (“KBL”) est une série pour public averti où l’on suit Ahn Jiwon, un streamer qui se dénude sur internet, et Nam Dong-Gyun, un internaute qui fantasme sur son idole. Quand les deux se rencontrent, Jiwon offre un autre visage : violent et toxique. Dans ce type de littérature, les relations toxiques abondent, mais si le personnage problématique évolue, l’indulgence est de mise. Et l’arc de rédemption sera d’autant plus fort que l’abus sera grand. Libre à chacun·e de cautionner ou non. Un aspect pris en compte par Mélissa et Emna, fans de la série, mais qui n’altère en rien leur enthousiasme : *“Ce sont des* tropes *assez communs en BL. Nous, on lit surtout* BJ Alex *parce que l’autrice est très cash et sait nous tenir en haleine.”* Depuis son poste d’observation à la Y/CON, Élisa Ménard précise : *“C’est une question qui se pose dans les communautés* [de fans]. *Il faut plutôt l’évoquer et l’expliquer en rappelant qu’il s’agit d’une fiction. Les lectrices ne souhaitent évidemment pas que ce type d’abus arrive dans le réel.”* La traductrice Kette Amoruso désamorce également : *“Bien sûr, beaucoup d’histoires évoquent des choses inadmissibles. Mais 95 % du temps, il y a un happy end et les protagonistes finissent ensemble. C’est la magie du BL.”*

Docteur T. Pralinus vient de boucler une thèse, la première dans ce domaine, sur la façon dont les communautés de fans influencent la production des BL. En expert, il admet : *“On a tous lu un premier BL dégueulasse. avec un* seme *(‘attaquant’ en japonais, l’équivalent du ‘top’) qui contraint un* uke *(‘celui qui reçoit’, synonyme de ‘bottom’). C’est émoustillant et déresponsabilisant. La personne désirante montre la voie. Cependant, je ne voudrais pas qu’on pense que c’est parce que le BL devient visible en Europe qu’il crée ces interrogations. Il y avait déjà des débats sur le consentement au Japon et en Corée.”*

Parmi les évolutions récentes, on note également que le lectorat s’est diversifié et intègre notamment des hommes gays curieux. Et Bruno Pham, directeur des Éditions Akata, souligne la portée politique de ces œuvres : *“Les BL portent aussi des revendications. Certaines autrices soutiennent activement des associations pour les droits LGBTQI+.”* D’où, aussi, la vague d’arrestations d’autrices en Chine, les autorités ayant défini en 2021 le genre *danmei* comme une *“culture indésirable à boycotter absolument”*.

L’attention portée à la complexité du BL montre qu’il est pris au sérieux. Et à raison, tant il a grandi. Des productions sont ainsi postées depuis la Thaïlande, les États-Unis, les Philippines, la Chine… et la France. Ainsi *Remora,* la romance de bureau de Kwin Richard, s’est hissée dans le top 3 de l’appli Webtoon. Shoko Lâm *(The Krysset Curse, The Endless Fire)* est aussi l’une des dessinatrices francophones qui surfent sur la vague : *“Mon style graphique puise ses racines dans le manga. En revanche, le découpage des épisodes est directement influencé par les codes du webtoon coréen. La lecture étant très rapide, il est crucial de faire passer un message ou un sentiment de manière instantanée lors du défilement.”* Sur papier ou sur appli, en France ou en Asie du Sud-Est, au Japon ou en Corée du Sud, le BL a de beaux jours devant lui.



OÙ EST LE COOL



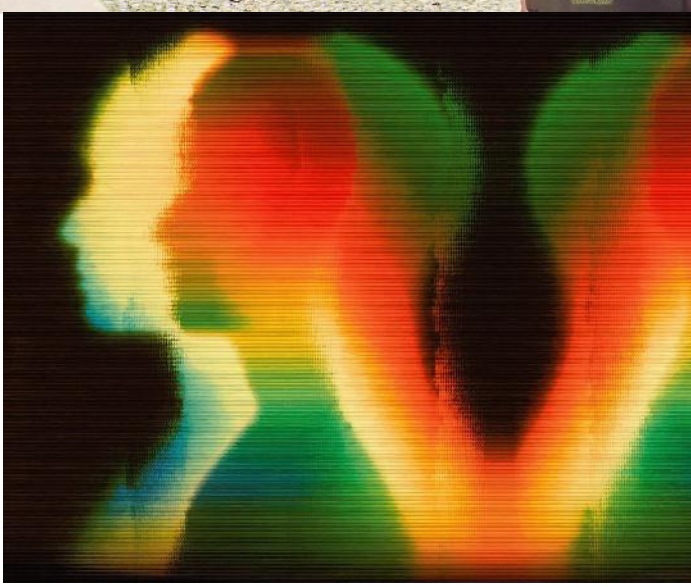
Votre prochaine destination : le nord-ouest de la Grande-Bretagne, et vous ne le savez pas encore ! À Liverpool et ses alentours, j'ai découvert des galeries avant-gardistes, des boutiques vintage qui n'ont rien à envier à Paris, mais aussi des décors dignes de films à grand spectacle. On y va ?

↑ BLUECOAT

S'arrêter au Bluecoat, c'est être témoin que notre époque discute avec l'Histoire : ce centre d'art hyper-polyvalent se trouve dans le plus vieux bâtiment de Liverpool (qui date du début du XVIII[e] siècle) et propose des expositions immersives, des classes d'art, un café… À l'étage, on trouve des studios d'artistes en résidence. Au rez-de-chaussée en ce moment, une exposition interactive dans laquelle on peut toucher les œuvres, réalisées par des artistes en situation de handicap. Ce qui m'a frappé ? Ici, toutes les disciplines communiquent. Ne manquez surtout pas la librairie, cachée dans un jardin secret : vous trouverez des premières éditions, des bandes dessinées vintage… On peut passer la journée au Bluecoat, tant l'endroit est pluriel (et gratuit !).

→ FACT LIVERPOOL

Au cœur de Ropewalks, l'un des quartiers centraux les plus dynamiques de la ville, FACT Liverpool (Foundation for Art and Creative Technology) est devenu le QG des esprits curieux. Le centre d'art dédié aux cultures numériques aligne des galeries immersives, un cinéma indépendant pointu (Picturehouse) et accueille des débats mais aussi des ateliers d'art destinés au public. Chez FACT, on découvre, on apprend et on se rencontre. À ne pas manquer !



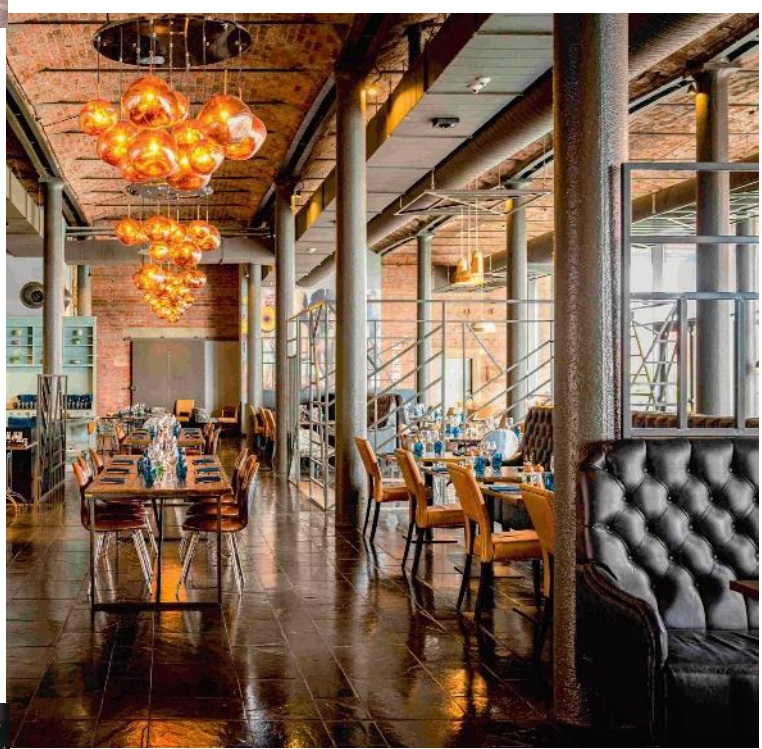
↑
Double Agents: Play and Performance in Digital Worlds, programme proposé par FACT et la Manchester Metropolitan University's School of Digital Arts (SODA).

À LIVERPOOL



← ROYAL ALBERT DOCK

Impossible de visiter la ville sans s'arrêter au Royal Albert Dock : les quais offrent une vue imprenable sur la Mersey. On peut se poser en terrasse du Pump House, ce bar tout en briques sombres, avant de s'aventurer dans les concept stores et les librairies indépendantes du quartier. Le Royal Albert Dock est une destination incontournable, qu'il faut aussi visiter le soir : l'ambiance change alors totalement, et on se laisse volontiers tenter par la carte méditerranéenne du restaurant Maray ou par les DJ-sets des bars qui s'illuminent.



→ TITANIC HOTEL

L'une des plus belles trouvailles de mon week-end : il faut s'éloigner un peu du centre-ville pour découvrir cet incroyable hôtel logé dans un ancien bâtiment de style victorien. Un peu d'Histoire : au pic de l'activité portuaire de la ville, au XIXe siècle, c'est là qu'on entreposait le rhum et le tabac. À l'intérieur, une décoration intimiste et des chambres (dont certaines ont bien sûr vue sur la Mersey) très spacieuses, avec une hauteur sous plafond dingue. On se sent vite chez soi dans ce décor *cosy* : ma chambre avait même un bar individuel, dans le plus pur style des grandes croisières. Le service est aux petits soins (même pour une grosse faim nocturne), et c'est l'hôtel préféré de l'équipe de foot de Liverpool avant un match. Un bon signe !



← ROPES & TWINES

Lors d'un week-end à Liverpool, mieux vaut parfois ne pas se fier à sa première impression : on pourrait croire que Hope Street, l'une des rues du centre les plus actives, est une destination pour les étudiant·es et qu'on n'a rien à y faire le soir, mais ce serait une grosse erreur ! Au milieu de toute cette énergie se cache l'un des seuls bars à vin (naturel) de la ville. On y trouve une sélection très éclectique et raffinée de cépages, et notre serveur nous a parfaitement conseillé. On s'est même laissé tenter par des *padrones,* ces piments doux grillés et salés, et on s'est régalé avec ce menu pour l'apéro assez recherché. Mon conseil : revenez après le dîner et descendez au sous-sol, où se cache leur bar à cocktails secret, le Slowpour. Ici, pas de cocktails classiques : les deux barmaids travaillent avec les couleurs et vous concocteront un verre sur mesure.

Bluecoat Liverpool · FACT et SODA · Visit Britain · Titanic Hotel Liverpool · Ropes & Twines

→ MOTHER ESPRESSO

Liverpool compte bien s'imposer sur la carte des cafés de spécialité si tendance. Pour en avoir essayé plusieurs, c'est Mother Espresso qui m'a tapé dans l'œil. On est d'abord frappé par le calme de l'endroit, dans une petite rue très discrète du centre-ville (à deux pas du FACT d'ailleurs, pratique) : quelques *coffee table books* à disposition, de grandes plantes et une lumière tamisée – on se sent très vite chez soi. Leur filtre est exceptionnel, et n'hésitez pas à craquer pour un feuilleté farci à la viande ou un roulé à la cannelle, vous ne le regretterez pas !





← BALTIC MARKET

En plein cœur du Baltic Triangle, un quartier connu pour sa communauté créative, on trouve le Baltic Market, un *must-do* selon moi. Le *food court* a été construit dans une ancienne brasserie en briques rouges et propose toute la street food dont vous rêvez (tacos, fish & chips, pâtes italiennes artisanales…). Juste à côté, on aperçoit un énorme hangar transformé en friperie géante : à l'intérieur, boutiques de créateurs, stands créatifs… On navigue parmi les dizaines de corners qui raviront les fans de mode, de mangas ou de jeux vidéo à l'ancienne. Autour du marché, on trouve des boutiques de fringues pointues, l'ambiance est plus urbaine, gentrifiée… Il faut s'y perdre un après-midi !



→ 69A INTANDANE

L'adresse la plus décalée de ma sélection. Un endroit hors du temps dans le très animé centre-ville. Mais où est-on ? Dans une boutique vintage ? Un antiquaire ? Une friperie sélecte ? 69A Intandane, c'est tout ça et même plus. On y entre comme sous l'effet d'une machine à remonter le temps… À l'intérieur, on ne sait plus où donner de la tête : le bazar est organisé par thématiques, la décoration est étonnante et invite à la flânerie. Si vous êtes fan de vintage, vous y passerez des heures. Bijoux des années 1930, programmes de matchs de Premier League des années 1950 ou encore service à thé en porcelaine intact… Il faut s'armer de patience, mais impossible de ne pas repartir avec un souvenir unique d'ici. J'ai été étonné par les prix, très raisonnables pour ce genre d'endroits. Une pépite à découvrir.

Mother Expresso · Baltic Market · 69A Intandane · Visit Britain · VisitBritain/Nadir Khan · VisitBritain/Pinzutu Films/Ula B



GREAT BRITAIN

Pour explorer la région

← DEVA FEST

Chaque été, le Deva Fest prend place dans le sublime parc boisé autour du château de Cholmondeley, à une petite heure de Liverpool. Pendant trois jours, le lieu se transforme en terrain de jeu géant : concerts bien sûr, mais aussi *comedy club*, parc d'attractions, *talks* inspirants…, il y en a pour tous les goûts. On peut même se reposer après avoir écouté un DJ-set grâce à une séance de yoga au coucher du soleil. Et les enfants sont les bienvenus !

→ PARC NATIONAL DE SNOWDONIA

Parce que la région peut se vanter d'avoir des paysages spectaculaires, je vous recommande de foncer à Snowdonia (Eryri en gallois), le plus grand parc national du pays de Galles. Ici, on visite en aventurier·ères : randonnées, VTT, rafting ou encore tyrolienne, avec l'impression de se balader dans un décor de la série *House of the Dragon*, mais entre mer et montagne. Mon conseil ? Prévoir plusieurs jours de visite dans le parc pour pouvoir s'arrêter dans les superbes villages de la vallée de Conwy.



↑ Vue sur la vallée d'Ogwen depuis le rocher de Cannon, au sommet du Tryfan, dans le parc national de Snowdonia (pays de Galles).



↙ Surf sur le lac Windermere, à Bowness-on-Windermere, dans le Lake District, dans le Cumbria (Angleterre).

→ LAKE DISTRICT

Le Lake District (Cumbria), classé au patrimoine mondial de l'Unesco, est peut-être l'endroit le plus époustouflant de ma sélection. Vous avez déjà sûrement admiré ces paysages incroyables dans certaines scènes de *Star Wars, épisode VII : Le Réveil de la Force* ou *Bridget Jones : Folle de lui*. Si les beautés de la région invitent à la contemplation, les amoureux·ses des activités en extérieur seront aussi ravi·es de pouvoir faire du kayak ou de grimper l'un de ses 214 sommets.



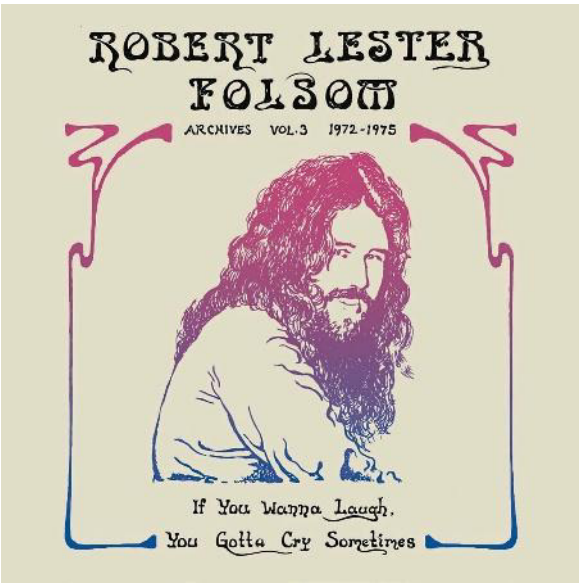
Vols directs de Paris CDG à Liverpool avec easyJet

Un vol quotidien en hiver, cinq vols par semaine en été à partir du 29 mars. C'est parfait pour ceux et celles qui aiment se décider au dernier moment et en profiter dès l'atterrissage.

TRÉSOR CACHÉ

IF YOU WANNA LAUGH, YOU GOTTA CRY SOMETIMES DE ROBERT LESTER FOLSOM

Quelques-unes des plus belles chansons de l'Americana se cachaient dans un garage de Floride depuis les années 1970. Elles parviennent enfin à nos oreilles.



Le 20 mars dernier a paru le troisième volume des *Archives 1972-1975* de Robert Lester Folsom, et c'est en soi assez curieux ; car en cinq décennies, voilà un garçon qui n'a enregistré que deux disques, *Music and Dreams* en 1976 et *Beautiful Nonsense* en 2017. Aucun des deux n'a jamais rencontré le moindre écho. Et pourtant, chaque demo enregistrée par ce type sur un 4-pistes dans la première moitié des années 1970 est aujourd'hui exhumée comme une relique sacrée par tout ce que la planète compte d'amateur·rices de folk-rock. La radio anglaise NTS lui consacre même des matinées entières depuis dix ans. C'est à n'y rien comprendre.

Le septuagénaire, originaire de l'État de Géorgie, avoue lui-même régulièrement être un peu dépassé par la tournure de ce qu'il est difficile d'appeler une "carrière". Les débuts du musicien nous ramènent à Auburn, petite ville universitaire d'Alabama, vers 1973. Robert Lester Folsom a alors un groupe affublé d'un nom latin, Abacus, soit l'antique table recouverte de sable sur laquelle on effectuait des calculs. Le leur est simple : ils répètent entre deux cours et jouent quand on veut bien d'eux dans les fêtes organisées à la fac. Robert est le seul à y croire, les autres bûchent leurs TD. Qui peut le leur reprocher ? Abacus n'a ni manager ni la moindre réputation. Le groupe jette l'éponge mais consent à accompagner Robert sur l'enregistrement de son album solo, comme on soutiendrait un ami à qui on ne veut pas dire la vérité. *Music and Dreams* (tiré à 1 000 copies faites main, avec sa pochette dessinée au stylo-bille) est un disque de soft rock ou de country galactique qui pourrait sonner comme du Supertramp, mais que le songwriting fragile de RLF porte davantage du côté des disques solo de Dennis Wilson des Beach Boys ou du magistral *If I Could Only Remember My Name* de David Crosby. C'est parfois joli à pleurer *(Show Me to the Window),* mais tout le monde s'en fout.

Robert essaye d'aider un autre Géorgien, Bruce Joyner, cassé en mille morceaux et passablement dingue, à stabiliser son talent : il lui présente un comparse d'école primaire, Don Fleming, et produit leur groupe : The Stroke Band. Flop encore. Joyner et Fleming deviendront des légendes du circuit indépendant, mais ailleurs, sous d'autres cieux, trois ans plus tard. Robert se marie, déménage à Jacksonville, en Floride, où il devient peintre en bâtiment. En 2008, il reçoit un mail d'un Californien, Douglas Mcgowan, qui lui dit avoir trouvé sur internet un bootleg japonais de *Music and Dreams* (pirate dont il n'avait jamais entendu parler) et se propose de rééditer l'album sur son label Yoga Records. La réédition fait un peu de bruit et les mecs d'Anthology Recordings lui demandent en 2014 s'il n'aurait pas des demos dans un coin. RLF sort l'équivalent de trois albums enregistrés chez lui entre 1972 et 1975, des bandes sourdes qui ont la grâce âpre et bouleversante des premiers Big Star (tout sonne comme du Chris Bell !).

Quand on entend des pièces d'orfèvrerie aussi splendides que *See You Later, I'm Gone, Sunshine Only Sometimes* ou *Lonely,* on réalise que la planète abritait depuis cinquante ans, dans le garage d'un peintre en bâtiment de Jacksonville, quelques-unes des plus belles chansons que l'Americana nous ait offertes. On en viendrait presque à regretter que RLF soit un type gentil, un candide : s'il avait été ne serait-ce que dangereux ou doté de deux pouces de charisme, il serait aujourd'hui presque aussi mythique que Gram Parsons. **Philippe Azoury**

If You Wanna Laugh, You Gotta Cry Sometimes: Archives Vol. 3, 1972-1975 de Robert Lester Folsom (Anthology Recordings).



Spectacle « Le lièvre blanc d'Inaba et des Nawajos », juin 2019 © SPAC-Shizuoka Performing Arts Center © photo : musée du quai Branly - Jacques Chirac. Fabrice Gaboriau © Graphisme : H5

Mécène d'honneur

Marc Ladreit de Lacharrière Fondation

Avec le soutien de

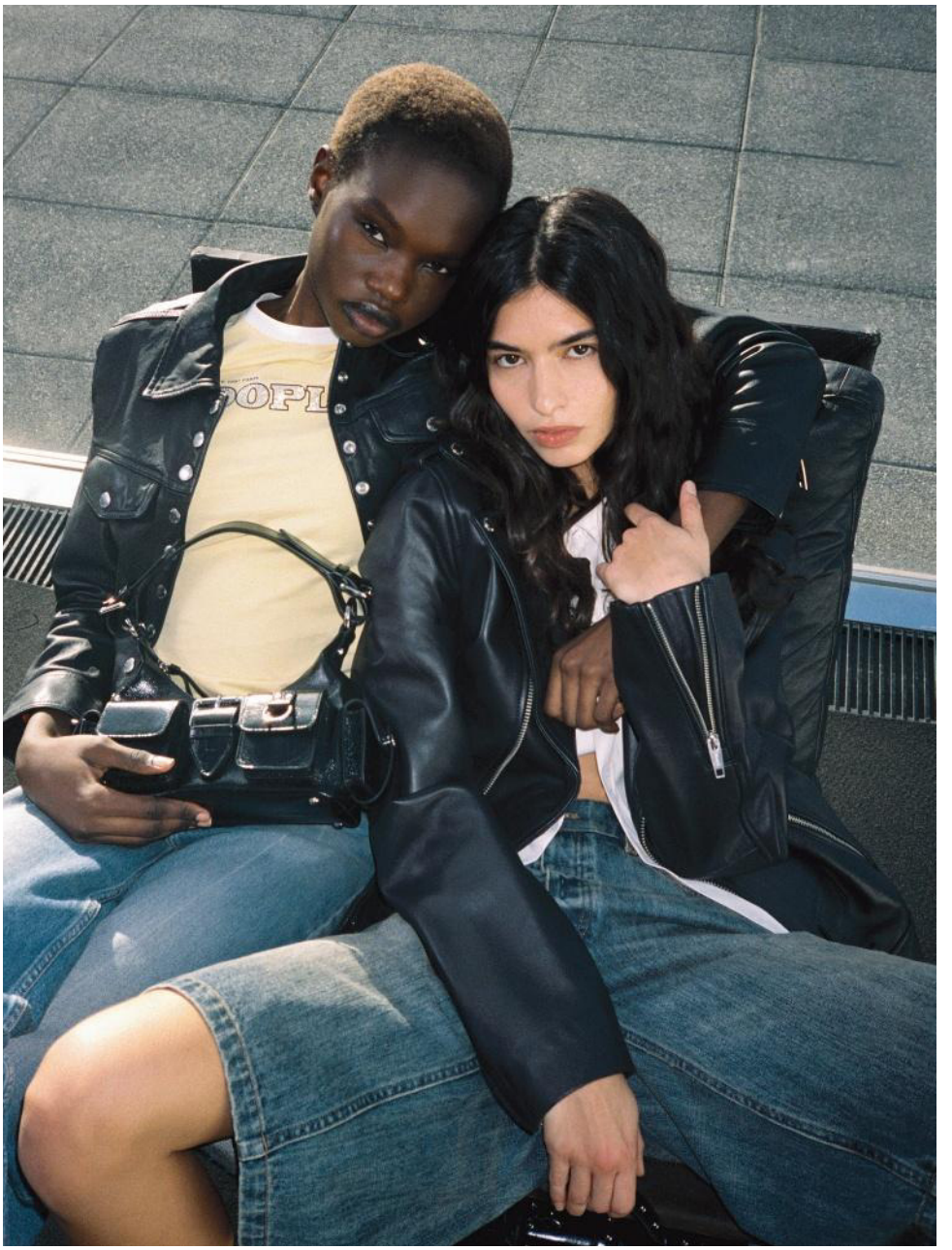
L'ORÉAL · ærige avocats · Fonds pour le Progrès humain · CRÉDIT AGRICOLE CORPORATE & INVESTMENT BANK · archetype group · ANALITIS · SUBARU · fondation handicap malakoff humanis

Télérama · Libération · radio nova · Les Inrockuptibles

OÙ EST LE COOL

Bigoudis en bataille, veste en cuir jetée sur les épaules… Pour le printemps, les icônes ménagères dépoussièrent les clichés.

Texte Manon Renault



→ Un été à Paris

The Kooples réinvente le blouson de cuir pour mieux nous faire revivre notre adolescence révoltée. En plus de l'iconique version biker masculine, la marque propose une nouvelle interprétation aux codes plus féminins : coupe courte ajustée, col classique, boutons argentés. De quoi se projeter dans l'été, agité par l'imaginaire subculturel que le cuir réanime.

thekooples.com



← En écoutant Max Richter

Au centre d'un orchestre d'enfants, Max Richter joue du clavecin. Nommé aux Oscars pour *Hamnet,* le compositeur participe cette fois à la campagne Maison Margiela été 2026 pour la première collection de prêt-à-porter de Glenn Martens. La mise en scène prolonge en film l'opéra du défilé d'octobre, et les jeux de contrastes saisissent : la délicatesse du clavecin au cœur du tumulte, la familiarité du compositeur au milieu de l'inattendu et l'idée que la mode peut être vectrice de culture, de tension et de poésie, plutôt que simple surenchère de buzz.

maisonmargiela.com

Margiela · Justine Menard · Sharna Osborne

→ À table

Devenir adulte, c'est aussi commencer à choisir sa vaisselle : d'abord des kits pratiques, puis, peu à peu, des pièces plus sophistiquées, pour organiser de grands dîners – même seul·e, pourquoi se priver ? Vases, verres à vin, objets de contemplation : les œuvres en verre soufflé de la designer française Justine Ménard sont hypnotiques, comme des bijoux de table. Chaque pièce est une œuvre d'art avant d'être un objet fonctionnel, célébrant les imperfections du fait-main et son unicité, symbole de grâce et d'authenticité.

justinemenard.com





← Geste beauté

Un étui argenté aux multiples facettes qui tient dans la poche. Un simple geste sur les lèvres. Presque invisible, le Rouge Celine s'applique à l'envi pour intensifier la couleur selon ses désirs. Mat, unique, confortable, il épouse la sensation naturelle. Tout l'enjeu est dans le contraste : un objet qui brille, et des lèvres qui semblent rester nues.

celine.com



↙ Dans les pages d'un livre

Il fut un temps où lire un magazine de mode était une activité supposément féminine, l'après-midi au foyer, entre deux tâches domestiques. À l'heure où les figures conservatrices prolifèrent en ligne, rejouer cette image tient du geste critique. C'est le parti pris du duo Benjamin Barron & Bror August Vestbø derrière August Barron, anciennement All-In. Dans la continuité de leur défilé d'octobre dernier, ils publient *Real Housewife,* un livre qui prolonge leur collection à travers des photographies au grain rétro signées Sharna Osborne ou encore Laia Bonastre. En couverture, un fac-similé d'un Polaroid évoque l'album de famille, entre ironie domestique et mise en scène contemporaine.

augustbarron.com

Occasion, des assiettes d'esthètes

L'adresse du mois, spottée pour nous par Le Fooding : le Goncourt du presque plus beau gastro !

À une foulée de designer de l'avenue Parmentier, les cheffes Candice Brée (ex-Pages et Gaya) et Margaux Baju (ex-Pouliche et Le Perchoir) ont échafaudé une œuvre totale, curatée du sol au plafond avec l'appui de l'archi Justin Meuleman. Comme une galerie du bon goût parisien, où banquettes Mid-Century, chaises Breuer, couverts Strateg et beurriers coquillage vintage font la lèche à une cuisine esthétique, sans être précieuse. Dûment fourchettés ce samedi-là, dans le menu en cinq temps (59 € ; quatre temps à 49 € en semaine) : de délicates saint-jacques crues flanquées de marmelade de mandarine et beurre fumé au foin ; un duo de ravioles garnies d'une farce de ricotta, laitue de mer et dulse pour l'une, d'artichaut et tonka pour l'autre, peinardes dans un bouillon à base de feuilles d'artichaut, bergamote et re-laitue de mer ; un généreux filet de merlu cuit basse temp' puis chalumé, flirtant avec une soyeuse émulsion de beurre noisette ; avant une



pomme pochée au cidre enganachée de sarrasin. Coquille sur le gâteau ? Cette madeleine dorée au poivre du Sichuan, plus caramel beurre salé au corail séché… Le tout lubrifié par une carte de vins français castés par Margaux, type mauzac P'tit Roques du Domaine Puech Roques (7 € le verre) ou mourvèdre roussillonnais Brume électrique de Bonyvresse (46 € la bouteille), à moins d'opter pour le kombucha maison au marc de café ou à la carotte (6 € le verre). Et avec ça, le prix du public pour la mosaïque pompéiste à reluquer lors de votre passage au petit coin.

Occasion, du mardi au samedi de 19 h à 22 h, 13, rue Jacques-Louvel-Tessier, Paris X^e^.

Découvrez toujours plus de hot spots à travers toute la France sur l'app iOS du Fooding ou surlefooding.com !

Les défilés débriefés

Six références culturelles pour comprendre la Fashion Week de Paris, où les maisons de couture présentaient leurs collections automne-hiver 2026-2027.

Texte Manon Renault
et Carole Boinet



↑ Tableau pop chez Loewe

Pour leur deuxième saison à la tête de Loewe, Jack McCollough et Lazaro Hernandez injectent un esprit ludique dans un vestiaire fonctionnel. Trompe-l'œil et volumes gonflés font flotter manteaux et écharpes comme des ballons d'hélium ; nuisettes enfantines en latex, manteaux bouclés en cuir laqué et pulls et robes en maille tartan font osciller les silhouettes entre artisanat et surréalisme. Un défilé joyeux, presque estival, où les couleurs font un retour assumé.



↑ Contestation chez Matières Fécales

Pour leur troisième défilé, Hannah Rose Dalton et Steven Raj Bhaskaran présentent *The One Percent,* un vestiaire politique et critique. Alors que l'affaire Epstein occupe l'actualité et que les réseaux sociaux établissent des connexions entre *Eyes Wide Shut* et les révélations sordides, le duo prolonge la remise en question de l'élite mondialisée qu'il transpose à la mode. Tailleurs aux épaules droites, robes hypertrophiées et jupons volumineux évoquent Dior ou les mises en scène théâtrales de McQueen ; gants rouges et tulle exagéré transforment la couture en un instrument critique. La chorégraphie circulaire dessine un rituel fictif où la mode devient satire et réflexion sociale.

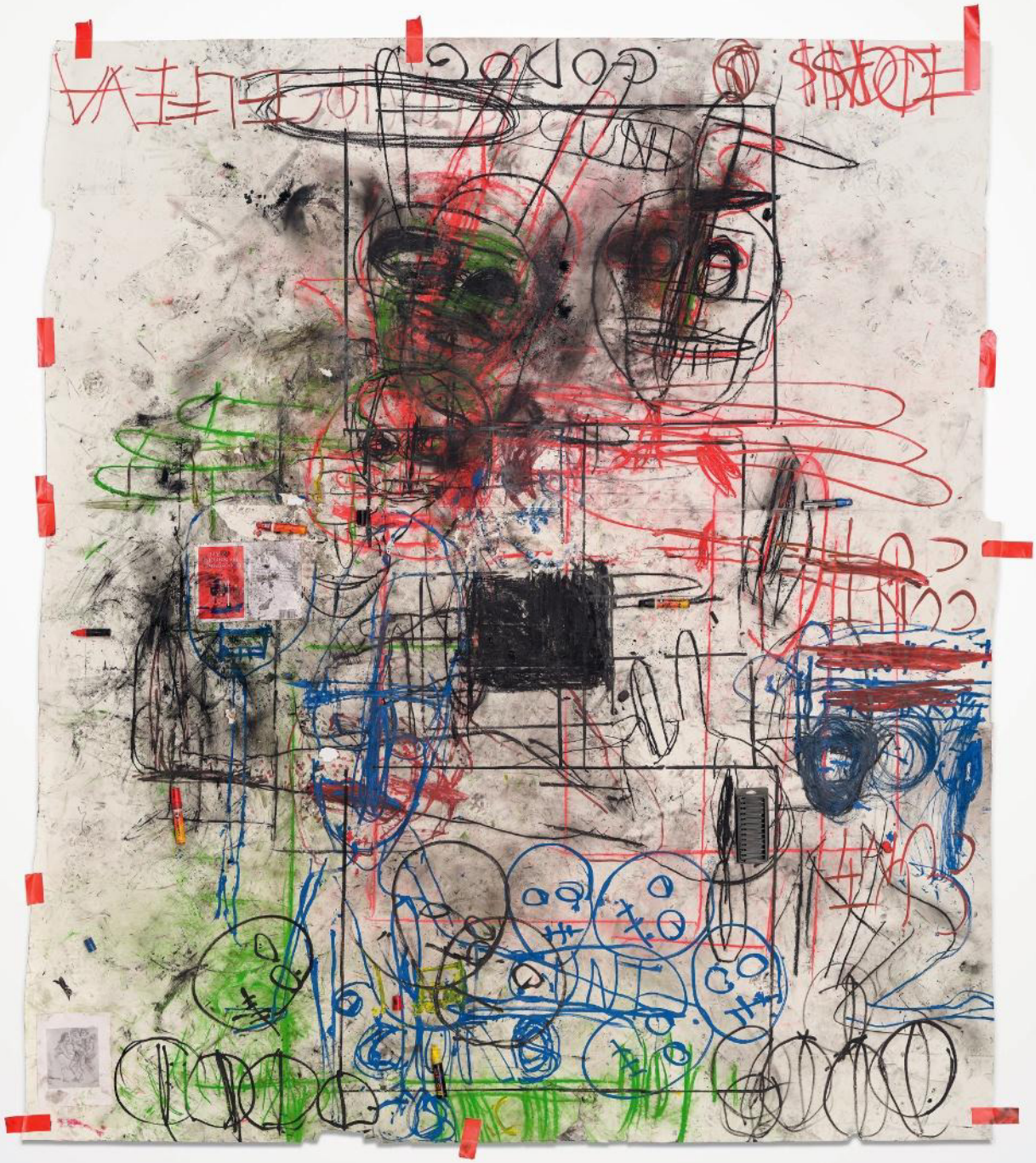


↑ *Just Dance* en boucle chez Chanel

Au-delà de la B.O. de son défilé signée Michel Gaubert et Le Motel, Matthieu Blazy propose pour Chanel une garde-robe fidèle à l'ambition de la maison : faire rêver sans cesser d'habiller. Il fait ainsi sienne la formule de Coco Chanel : *"Soyez chenille le jour et papillon le soir."* L'équation est délicate – rendre le jour désirable et la nuit portable. La réponse tient en 78 silhouettes : maille souple le jour, tailleurs irisés le soir. Blazy modernise par des déplacements : gilet plus long que la veste, chaînes s'échappant de l'ourlet d'une jupe. Puis les silhouettes inspirées des années 1920 : taille basse exagérée, hanches ceinturées, déplaçant le regard. Actualiser Chanel ? Un pari risqué – mais pas pour Blazy. •••

Loewe · Salomé Perroton · Chanel

HAUSER & WIRTH



PAUL McCARTHY

SS EE SAINT SANTA EVA ELF DRAWING SESSIONS 2025 WITH LILITH STANGENBERG

21 MARS – 30 MAI

PARIS

Paul McCarthy, SS EE, Kandinsky, D4 #1, 2025, charcoal, pastel, paint marker, collage and tape on paper, 322.6 × 279.4 cm / 127 × 110 in © Paul McCarthy. Photo: Fredrik Nilsen



↑ Nature et culture chez Miu Miu

Dans un environnement forestier, des silhouettes ressuscitent la fin des années 1990 et le début des années 2000, que l'on pourrait estampiller Y2K : pantalons taille basse, serre-têtes zigzag, ceintures strass, minirobes babydoll... Mais la balade en forêt se fait plus complexe : des chapkas, des blazers, des vestes en cuir… autant de silhouettes jouant la sobriété et le décalage, la rigueur et le fun. Bien sûr, on retient l'allure post-écolière en goguette de Chloë Sevigny et la classe aussi épurée que magistrale de Gillian Anderson (en photo) qui clôturait le show dans une robe presque comme une seconde peau, sertie de broderies scintillantes. Lorsque la nature rejoint la culture…



↑ Le sens du partage chez Celine

Avec Michael Rider, le vestiaire s'ouvre. Manteaux enveloppants, écharpes caressant le visage, pulls jetés sur les manteaux, vestes léopard graphiques : les pièces sont faites pour être portées. Pantalons près du corps, chaussures plates : la silhouette s'échappe. Rue Racine, dans le showroom présentant la collection, les journalistes et la faune mode déambulent, photographient, imaginent déjà les looks. On sert un café, on attrape un sucre sur le plateau : tout invite à essayer, combiner, participer. Chez Celine par Rider, la mode ne s'impose pas : elle se partage.



↑ Cinéma chez Saint Laurent

Pour ses 10 ans chez Saint Laurent, Anthony Vaccarello poursuit son exploration des archives du couturier. Inspiré par Romy Schneider dans *Max et les ferrailleurs* (1971) de Claude Sautet, il revisite le smoking pour son soixantième anniversaire. Aux versions nocturnes s'ajoutent des tailleurs de jour aux lignes allongées et aux décolletés profonds. Croisés ou simples, en crêpe de soie ou de laine, les costumes sont contrebalancés par des robes à basque et des dentelles siliconées aux reflets carmin, turquoise ou bronze. Chignons *sleek*, *smokey eyes* et bijoux dorés *oversize* complètent cette élégance sensuelle, et racontent le retour d'une féminité des grands soirs.

Miu Miu · Celine · Saint Laurent

Iwaso Films et Fresdeval Films
présentent

AMINTHE AUDIARD

MÉLANIE THIERRY

SAMUEL KIRCHER

MORLAIX

un film de JAIME ROSALES



LE 15 AVRIL AU CINÉMA

Les Inrockuptibles

CONDOR

france culture

Affiche © EMILIA DA SILVA ROSARIO

VIVRE LA NUIT

Le jour, elle apprend des choses qu'elle sait inutiles mais nécessaires pour réussir ce concours grâce auquel elle pourra dire adieu à son adolescence. La nuit, elle se rend dans une boîte, une boîte de femmes, une boîte où elle se sent bien, tranquille, apaisée. Elle ne drague pas, non, elle lit. Elle a trouvé au fond de l'arrière-salle un siège avec une petite lumière qui lui permet de travailler en rêvassant. Cela ne l'empêche pas d'observer les couples qui se forment ni de vibrer au son des musiques qui se succèdent. Alors quelquefois elle se lève, se fond dans la foule, bouge, traversée par l'oubli de toutes ces entraves qu'elle se construit pour ne pas vraiment exister, se donner le droit d'exister. C'est quoi un corps qui danse ? C'est un corps qui n'est qu'un corps porté par l'intensité du présent, c'est un corps qui s'ouvre à l'inconnu, c'est un corps désirant, une machine célibataire qui, tout à coup, s'approprie avec délice les plaisirs les plus immédiats. C'est un arrachement à la lourdeur d'être soi pour devenir l'un des fragments d'un corps collectif où tout n'est que vibrations, perceptions, sensorialité.



Le cœur accélère, ça lâche, ça inonde de plaisir et ça vous sort de vos limites. Anne F. Garréta dans son livre *DJ – Portrait de l'artiste en animale nocturne* évoque avec maestria ce que fait la nuit, la boîte de nuit, la boîte de nuit lesbienne à une jeune fille qui débarque à Paris et ne sait pas très bien quoi faire de sa vie. Au Katmandou, elle découvre un antre magique, une grotte philosophique qui l'autorise à ne plus mentir sur ce qu'elle est : une fille éprise de solitude et pensant tout le temps. Une sacrée amoureuse aussi, une fille drôle et qui, sous ses airs d'intello coincée, dévore le monde érotiquement. Parcours subtil et émouvant d'une écouteuse de sons qui par passion va devenir DJ à Paris, Berlin, New York. Le texte livre aussi une géographie intime et poétique de ces années 1980 où *sex, peace and love* étaient intrinsèquement enlacés, croyait-on pour l'éternité.

La nuit, c'est fait pour danser. Choisissez Lady in Satin *de Billie Holiday et* Lullaby *de The Cure. Et montez le son.*

Elle aussi ne vit que la nuit. Par passion de la puissance de la nuit, mais aussi par obligation. On peut l'appeler belle de nuit, ça lui irait très bien. C'est ce qu'elle est depuis le début de son adolescence, lorsqu'il a pu devenir ce qu'elle voulait : une jeune fille. Ne l'appelez pas trans, ça la met en colère et ne correspond pas à sa manière de vivre le monde. "Travestie", oui. Elle se joue du corset social et genré des apparences. Celle qui se présente comme une ancienne prostituée, aujourd'hui actrice, chanteuse, metteuse en scène et désormais écrivaine fait exploser les codes et entend pratiquer son nouveau métier d'autrice sincèrement, c'est-à-dire dangereusement. Mettre une bombe en littérature. Faire comprendre d'où elle vient, ce qu'elle a traversé, ce que ses camarades vivent en Argentine – son pays – mais également partout ailleurs. Camila Sosa Villada nous avait ébloui·es lorsque nous l'avions découverte en 2021 avec *Les Vilaines,* où elle racontait son quotidien de prostituée protégée par la solidarité et l'amour de ses *compañeras,* puis il y eut *Histoire d'une domestication,* récit flamboyant d'un couple qui réussit, après bien des difficultés, à adopter un enfant. Vient de sortir le troisième opus, intitulé *Je suis idiote de t'aimer.* Sexe et violence. Sexe et solitude. Sexe et fric. Sexe et masculinisme. Comment jouer, en souriant, la pute de luxe avec des hétéros violeurs alors qu'on se retrouve enfermée dans une maison isolée ? Comment ne pas montrer sa peur alors qu'on est embarquée dans une voiture avec des mecs surexcités qui bloquent les portières ? Autant de registres, autant de nouvelles, autant de formes d'écriture : Camila Sosa Villada réinvente le récit épique, la science-fiction qu'elle "amérindianise", l'autofiction qu'elle rend rageuse et bouleversante. La première nouvelle de Camila évoque un couple de travestis qui, le soir, se rend dans une boîte de nuit, à Harlem, écouter une vieille chanteuse malade, en proie aux addictions et qui les fait pleurer : Billie Holiday. À la fin de son livre, Anne F. Garréta raconte qu'elle s'est trouvée coincée dans un train très longtemps. Heureusement, elle avait son Walkman. Suivez les conseils de Sosa Villada et de Garréta : la nuit, c'est fait pour danser. Choisissez *Lady in Satin* de Billie Holiday et *Lullaby* de The Cure. Et montez le son.

DJ – Portrait de l'artiste en animale nocturne d'Anne F. Garréta (Mercure de France/"Traits et portraits"), 256 p., 23,50 €. En librairie.
Je suis idiote de t'aimer de Camila Sosa Villada (Métailié), traduit de l'espagnol (Argentine) par Laura Alcoba, 200 p., 21 €. En librairie.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles

plan D
CN D x Palais de Tokyo
9 > 18.04.2026

spectacles
projections
ateliers amateurs
conférence



CN D
Centre national de la danse
cnd.fr
magazine.cnd.fr

Une programmation collaborative au Palais de Tokyo

Pol Pi, *la grotte* © Camille Graule

POURQUOI JAMES BLAKE AIME…

NINA SIMONE

Avec un magnifique nouvel album, *Trying Times*, pour rythmer le printemps, le musicien revient à l'essentiel : l'écoute sur vinyle. Il nous raconte sa redécouverte de *Little Girl Blue*, pierre fondatrice de la légende de l'Américaine.



"Ces derniers temps, j'ai beaucoup écouté le premier album de Nina Simone, paru en 1959 sous le titre *Jazz as Played in an Exclusive Side Street Club*. Plus tard, il a été baptisé *Little Girl Blue*. Il a été enregistré quelques mois plus tôt à New York en trio jazz, et marque le véritable début de sa carrière. On y trouve déjà certaines de ses interprétations les plus célèbres, comme *My Baby Just Cares for Me* ou *Mood Indigo*. À l'époque, Nina Simone en a cédé les droits pour une somme dérisoire… Sans imaginer que ce disque deviendrait un classique de son œuvre, et qu'il lui échapperait financièrement pour le reste de son existence.

Parmi les superbes morceaux bénéficiant de la créativité de Count Basie, Duke Ellington et autres Richard Rodgers, les fameux *I Love You, Porgy, Love Me or Leave Me* ou encore *Little Girl Blue*. Ça pourrait presque ressembler à un best of, mais non : certaines versions diffèrent de celles que l'on connaît et l'ordre des titres paraît incroyablement naturel. Ce qui ajoute encore au plaisir, c'est que récemment, je me suis offert une vraie platine vinyle et du matériel audiophile. Sortir le disque de sa pochette, le poser sur la platine, placer soigneusement le diamant et entendre à quel point la voix de Nina Simone sort des enceintes… c'est comme si elle était là. Elle a été enregistrée sur bande, puis sur laque, et enfin sur vinyle. Et cela résonne à travers le diamant, le bras de lecture, dans cet ampli à lampes, les enceintes… Je ne veux pas passer pour un de ces obsédés de l'analogique, parce que je n'en suis pas un – j'utilise sans cesse le numérique ! Mais ça faisait longtemps que je n'avais pas ressenti une telle émotion.

Et j'ai réalisé que de magnifiques pièces musicales n'étaient pas enregistrées à leur juste valeur. Bien sûr, tout le monde ne peut pas s'offrir un nouveau système d'écoute, mais c'est un investissement qui en vaut la peine. Ce qui rend *Jazz as Played in an Exclusive Side Street Club* si spécial à mes yeux, ce n'est pas seulement qu'il s'agisse de Nina Simone, l'une des plus grandes artistes de tous les temps, ni même que ces chansons soient parmi les meilleures jamais écrites. C'est également la manière dont je l'écoute : c'est devenu un rituel. Chaque soir à la même heure, j'allume une bougie, je me fais une tasse de thé, je mets le disque, je m'assois et j'écoute. Grâce au vinyle, je renoue avec la musique en tant qu'auditeur. Et c'est aussi pour cela que ce format est si important pour ce que je veux défendre à propos de mon nouvel album, *Trying Times*. Car c'est dans les mêmes conditions que j'aimerais que les gens l'écoutent."

Propos recueillis par Sophie Rosemont

Trying Times (Good Boy Records/Virgin Records/Universal). Sorti depuis le 13 mars.
Retrouvez la critique de l'album p.106.



← Nina Simone sur la scène du Newport Jazz Festival, à Rhode Island, États-Unis, le 4 juillet 1968.

Harrison Adair · David Redfern/Redferns/Getty Images

14 > 19 AVRIL · 50e ÉDITION

LE PRINTEMPS DE BOURGES CRÉDIT MUTUEL 2026

PATTI SMITH QUARTET • FEU! CHATTERTON
PHILIPPE KATERINE & DOMINIQUE A
VANESSA PARADIS • CHARLOTTE CARDIN
– CAMILLE – SYMPHONIQUE • IMANY
INO CASABLANCA • NECTAR WOODE
AUPINARD • JUSTE SHANI • BODY HORROR
P.R2B • SLIFT • DELAURENTIS • GILDAA
OXMO PUCCINO • ASFAR SHAMSI
FLORA FISHBACH • DRESSED LIKE BOYS
THE HAUNTED YOUTH • MAN/WOMAN/CHAINSAW
CAMILLE YEMBE • SAM SAUVAGE • DANYL
MOSIMANN • MAUREEN • ADÉS THE PLANET
FOLIE'S • HORTENSE DE BEAUHARNAIS
ASNA • URUMI • SHENG • SAM QUEALY
BRIAN NASTY • ADRIEN SOLEIMAN
DONOVAN • PRINTEMPS MON AMOUR !...

BILLETTERIE > PRINTEMPS-BOURGES.COM & POINTS DE VENTE HABITUELS



“Être artiste, c’est un fardeau et une bénédiction”



Suzan Carson/Michael Ochs Archive/Getty Images

À peine la tournée anniversaire de *Horses* achevée que Patti Smith est de retour avec un nouveau livre. Plus exactement, le livre de sa vie : *Le Pain des anges* (Gallimard). De passage à Paris, elle a accepté de nous rencontrer pour évoquer l'écriture, la mémoire, le deuil, Donald Trump et Rosalía. Rencontre exceptionnelle avec une artiste qui ne l'est pas moins.

Texte Carole Boinet

Patti Smith a 79 ans. Patti Smith est gentille, avenante, généreuse. Elle répond à nos questions par de très longues réponses. S'excuse parfois de se laisser emporter par le tourbillon de ses propres phrases. Nous la retrouvons à Paris, aux Studios Saint Germain, cinq mois après l'avoir vue transcender la scène de l'Olympia avec son premier album *Horses,* devenu pierre angulaire dans l'histoire du rock et de la musique, dont elle célébrait les 50 ans.
Aux Studios Saint Germain, elle enregistre de la musique avec Soundwalk Collective, un collectif sonore expérimental fondé en 2001 par Stephan Crasneanscki, avec lequel elle a conçu en 2022 *Evidence,* installation sonore et visuelle présentée au Centre Pompidou qui partait sur les traces d'Antonin Artaud, Arthur Rimbaud et René Daumal, trois de ses totems.
Cette fois-ci, il et elle travaillent en vue d'une exposition et d'une performance au LUMA Arles pour l'ouverture des Rencontres de la photographie, cet été.
Patti Smith semble infatigable. Mais nous ne prenons pas les choses dans le bon sens. C'est certainement cet enthousiasme, ces rencontres, ces recherches littéraires, musicales, photographiques, bref artistiques, qui la rendent précisément infatigable. Elle est venue nous présenter son nouveau livre, *Le Pain des anges,* référence à la nourriture spirituelle autant qu'à l'Eucharistie – et première parution d'une nouvelle collection chez Gallimard dédiée à la *narrative nonfiction*. Elle y conte toute son existence, depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui. Nous voici donc face à la vie d'une icône, mais, surtout, face à la vie d'une femme. D'une poétesse qui, en débarquant pour la première fois à New York avec *"sa valise en tissu écossais",* avait pour *"plus grand désir"* de *"se consacrer corps et âme à l'art"*.

Si elle évoque de nouveau ses fameuses années new-yorkaises (longuement retracées dans *Just Kids,* paru en 2010), elle dévoile pour la première fois ses années de vie maritale avec Fred "Sonic" Smith de MC5, sa disparition, le deuil et le retour à la scène. *Le Pain des anges* est un livre hanté par des figures-clés dans la vie de Patti Smith, personne aussi solitaire qu'irrémédiablement éprise de la ferveur du collectif : Robert Mapplethorpe, Sam Shepard, Tom Verlaine, Allen Ginsberg, William S. Burroughs, Fred "Sonic" Smith, Susan Sontag, Annie Leibovitz, mais aussi Bob Dylan.
C'est lui qui vient la voir jouer un soir au Bitter End, un club du Village. C'est lui qui l'écarte de la tournée *Rolling Thunder ("Cela m'était égal. Je savais que je n'étais pas raccord avec eux. J'étais trop à vif, trop irrévérencieuse").* C'est lui qui, plus tard, l'aide à se remettre sur pied en l'invitant à faire la première partie de son *Paradise Lost Tour* en 1995.
Le Pain des anges est également un livre hanté par les œuvres qui l'ont marquée tout au long de sa vie : *Alice au pays des merveilles*, les toiles de Picasso et de Modigliani qu'elle découvre estomaquée lors d'une visite au Philadelphia Museum of Art avec son père lorsqu'elle est enfant *("Ce fut une révélation. J'ai découvert l'art. Non pas une idée de l'art, ou une photo dans un magazine, mais l'art 'en personne'. Nous n'avions jamais mis les pieds dans un musée ni une galerie, nous n'avions jamais été ensemble au cinéma ni au restaurant"),* les disques du Velvet Underground qu'elle écoute religieusement la nuit au Chelsea Hotel où elle vit un temps, les textes de Rimbaud, Genet, mais aussi *Le Christ voilé, "chef-d'œuvre de Giuseppe Sanmartino"*, devant lequel elle ressent des *"vibrations"* à Naples.
"En lisant Lettre au monde *d'Emily Dickinson, je songe à son isolement, son impression d'être coupée du monde, une boîte à lettres vide.*[...] *Je ressens le besoin impérieux de rédiger moi* •••

↑
À Los Angeles, en novembre 1974.
→
À Paris, en 2018.

Jean-François Robert/modds pour Les Inrockuptibles





↑
Avec Bob Dylan à New York, en 1975.

→ *aussi une lettre. Mais adressée à qui ? Peut-être à un autre temps, une époque où nous aurons tous disparu. Ma génération, c'est-à-dire les loufoques de mon espèce",* écrit-elle brillamment dans la dernière partie du *Pain des anges*. *"Je mourrai en me souvenant de vous alors que nous sommes sur le point de perdre tant de choses précieuses, que nous entrons dans une ère où un hologramme resplendissant remplacera bientôt une forêt, où les fruits ne poussent que sur des arbres radioactifs. Où les images retouchées des dictateurs du moment s'affichent sur des passerelles et des aqueducs longs de plus d'un kilomètre.* [...] *Je plonge ma plume dans l'encrier en verre et griffonne ces mots : 'Je suis la mémoire.'"*

Pourquoi avoir choisi d'écrire et de publier *Le Pain des anges* ?

Patti Smith — En vérité, je ne l'ai pas choisi. Il m'a en quelque sorte choisie. J'ai fait un rêve, qui paraissait très réel, dans lequel un messager frappait à ma porte et me remettait un paquet. Je l'ouvrais et il contenait un livre blanc fermé d'un ruban blanc. Dans le livre, quatre photos de robes : une robe de communion, une robe que Robert m'a donnée – ma robe d'art, de liberté –, ma robe de mariage et une robe blanche, celle que je porte sur la photo en couverture du livre, que mon frère m'a offerte. Quatre robes que je possède. C'était l'histoire de ma vie à travers ces quatre photos de robes. C'était un livre si beau. Quand je me suis réveillée, j'avais le sentiment de l'avoir encore dans mes mains. Je travaillais à l'époque sur un livre différent, mais je ne cessais de repenser à ce livre blanc, à la signification de ce rêve. Est-ce quelque chose que je devais réaliser ? Je ne pouvais plus penser à autre chose et, pour finir, j'ai décidé d'écrire le livre dont j'ai rêvé et d'utiliser ces quatre robes comme une ligne directrice, car elles représentent quatre périodes distinctes de ma vie. En l'écrivant, j'ai découvert que je pouvais, au travers de ce livre, témoigner de ma reconnaissance envers les nombreuses personnes qui m'ont aidée dans ma vie, comme mes parents, ou celles et ceux qui étaient là lorsque je traversais des épreuves. J'ai découvert que je pouvais aussi parler de mon mari, qui est mort jeune, de mon frère, qui est mort jeune. En écrivant le livre sur Robert [Just Kids, *dans lequel elle retrace sa relation fusionnelle avec le photographe Robert Mapplethorpe dans les années 1960-1970*], j'avais ramené un aspect de Robert à la vie et, donc, peut-être que je pouvais faire de même avec mon frère et mon mari. J'ai commencé à écrire très lentement car je travaillais aussi sur un autre livre ; et je ne cessais de commencer celui-ci, et de m'arrêter... C'était difficile à écrire, mais c'est ainsi. Voici la graine du livre : un rêve.

"Il faut réinsuffler de l'énergie positive dans ce monde qui souffre."

Chuck Pulin · Steven Sebring

Vos souvenirs sont extrêmement précis tout au long du livre, de votre enfance jusqu'à aujourd'hui. Vous travaillez avec des journaux, des notes, des photos ?

J'ai une très bonne mémoire, en particulier concernant mon enfance. Avec mon frère et ma sœur, nous étions très proches et passions notre temps à nous remémorer cette période. Ils aimaient que je raconte des histoires, que je leur narre nos aventures. C'était une grande part du fait de grandir ensemble. Ensuite, nous avons pris des chemins différents, mais lorsque nous nous retrouvions, je devais toujours raconter des histoires. Ils me disaient : *"Raconte-nous l'histoire de Stéphanie, ou de Jackie Riley."* Et puis, j'ai mon carnet de bébé, que ma mère avait conservé, qui contient beaucoup de dates importantes, comme celles de nos déménagements, ou de quand je tombais malade. Pour la suite du livre, j'ai consulté mes journaux. Parfois, quand j'avais besoin de faits – comme je n'ai interviewé personne –, j'ai demandé de l'aide. À mon assistante, avec qui je travaille depuis cinquante ans, qui a gardé beaucoup de journaux pratiques car elle était sur la route avec nous – donc, si je lui dis *"Quand avons-nous enregistré* Dancing Barefoot *?"*, elle regarde et me le dit. Et à Lenny Kaye *[son guitariste historique depuis* Horses*]*, qui a lui aussi des journaux. Mais la plupart du livre vient de ma mémoire. Si je ne peux pas me souvenir visuellement de quelque chose, comme un petit film, je ne peux pas l'écrire. Je ne suis pas vraiment une écrivaine de la description, j'écris assez simplement. Parfois, je suis imprégnée de poésie, mais je suis essentiellement une écrivaine de la simplicité. Donc je dois vraiment visualiser les choses pour les retranscrire aux lecteurs.

Pourquoi vous attachez-vous autant à retranscrire votre passé ?

Eh bien… je ne sais pas ! *[rires]* Je n'aurais jamais écrit *Just Kids* si ce n'était pour Robert. Nous pensions nous fréquenter pour le restant de nos jours. Je n'avais pas prévu d'écrire un livre sur lui. Mais quelques heures avant de mourir, à l'âge de 42 ans, il me l'a demandé, donc je devais le faire. Je n'avais jamais écrit un livre pareil. Cela m'a pris dix ans car je ne savais tout simplement pas comment écrire de la non-fiction. J'écrivais de la poésie, des contes. Ça a été un apprentissage très long. Pour *Le Pain des anges,* je pense qu'il y a deux aspects. Je voulais ramener à la vie des personnes qui elles aussi sont mortes jeunes et méritent de ne pas être oubliées. Cela m'a donné l'occasion d'exprimer ma gratitude. Je voulais aussi faire découvrir au public mon mari, mon frère, mes parents. Il y a beaucoup de livres non autorisés écrits sur moi. Je n'ai jamais autorisé une biographie ou un documentaire, excepté *Dream of Life* de Steven Sebring *[2008]*. Le reste, je n'en voulais pas et je n'ai jamais donné ma permission. Les gens racontent de vieilles histoires, pour la plupart fausses. Il y a beaucoup de légendes. Ma vie réelle est encore plus intéressante que cette vie imaginaire. Comme dans *Please Kill Me [livre de Gillian McCain et Legs McNeil sur l'histoire du punk-rock américain]*… Je lis ces histoires et je me demande d'où ça sort. Par exemple, sur mon accident *[le 23 janvier 1977, lors d'un concert en Floride, Patti Smith tombe de scène et fait une chute de sept mètres, se brisant plusieurs cervicales et se fracturant le crâne, le dos et le coccyx]*, plein de gens ont écrit que j'étais défoncée et que j'ai dansé jusqu'à tomber de la scène. Ce qui est on ne peut plus éloigné de la réalité. Au bout d'un moment, à force d'imprimer ces histoires, elles circulent •••



↑ Chez elle, après le décès de son mari, en 1995 (photo extraite du livre *Le Pain des anges,* publié chez Gallimard).



↑
En concert à Tampa, Floride, le 23 janvier 1977, le jour de sa chute de scène.

→ de livre en livre et les journalistes m'interrogent à leur propos, pensant qu'elles sont vraies, puisqu'elles sont dans un livre. J'ai trouvé qu'il était temps de clarifier certaines choses. Je n'ai rien à cacher. La pire chose que j'aie faite, c'est peut-être d'avoir été parfois négligente envers les sentiments d'autrui. Je n'ai peut-être pas été assez attentionnée vis-à-vis de ma mère. J'étais parfois indélicate, ou autocentrée. En tant qu'artiste, je suis parfois plus intéressée par mon travail... À part ça, je n'ai jamais eu de gros scandales, jamais eu de problème de drogue. Je n'ai pas de vice, excepté le café ! Et encore, je n'en bois plus autant qu'avant. Ce que je veux vous dire, c'est que la vraie version de ma vie est suffisamment intéressante sans que l'on en imagine d'autres. J'espère que si des gens sont vraiment intéressés par ma vie, par mon processus de création, ils se tourneront vers mon livre où tout est vrai.

Vous dévoilez beaucoup de votre intimité dans ce livre. Vous êtes-vous mis des barrières à ne pas franchir ?

Ma principale limite, c'est de ne pas violer la vie privée d'autrui. Je connais certaines personnes très secrètes. Mon fils, par exemple. Mon mari l'était aussi. Mais tant de choses ont été écrites sur lui... notamment des choses fausses. Je voulais donc en dire le plus possible sans détruire les choses réellement privées. Je ne souhaitais heurter personne, ni intentionnellement ni non intentionnellement. Certaines choses me regardent moi et moi seule. Elles m'appartiennent. Parfois parce qu'elles sont trop tristes. J'ai traversé des épreuves difficiles. Mais il faut trouver une façon équilibrée de les présenter aux gens. J'ai aussi partagé certaines choses car j'avais le sentiment de pouvoir aider les autres. Si j'ai fait une erreur, que j'ai appris quelque chose ou que quelque chose auquel je ne m'attendais pas s'est produit et que je l'ai affronté, cela peut aider d'autres gens à l'affronter à leur tour.

Lynn Goldsmith/Corbis/VCG via Getty Images

Ce livre est très apaisant. Vous ne semblez jamais vraiment en colère ou abattue par la tristesse. Comment êtes-vous parvenue à tenir debout, à ne pas tomber en dépression ?

Je ne suis pas quelqu'un de dépressif. On peut parfois se sentir déprimée, triste, seule ou déconnectée. Mais certaines personnes sont dépressives de façon clinique, donc je n'emploie pas ce terme en ce qui me concerne. J'ai expérimenté le chagrin intense, le deuil sur une longue période. Je crois que je ne souffre pas de dépression car j'aime vraiment la vie. J'aime travailler. Je travaille tous les jours, sauf lorsque j'ai dû m'occuper de ma famille. J'aime être productive chaque jour. Même si je ne peux pas écrire ou faire quelque chose de créatif, je nettoie ma chambre, je fais ma lessive… À la fin de la journée, j'ai le sentiment du devoir accompli. Je crois que travailler, et rester enthousiaste et curieuse, est essentiel pour traverser la vie. J'ai travaillé à ma façon, de manière discrète, sur la situation en Palestine, pour les droits des Palestiniens. Et ces dernières années, j'ai frôlé la dépression. Je me réveillais la nuit et ne pouvais pas me rendormir. Je me sentais inutile. Aujourd'hui, avec ce qu'il se passe dans le monde, avec ce gouvernement américain épouvantable, c'est très difficile.

"C'était excitant de voyager, d'être une star du rock'n'roll."

Quand j'étais plus jeune, nous nous battions contre la guerre au Vietnam, pour les droits civiques. J'avais conscience des injustices dans notre pays mais je conservais le sentiment que nous avions d'autres aspects qui nous rendaient dignes. Aujourd'hui, nous vivons dans une semi-dictature qui manque complètement d'empathie envers l'expérience humaine, la souffrance humaine. C'est horrible de vivre avec cette culpabilité, cette honte d'être américain. Je dis la même chose à mes enfants qu'aux gens qui m'arrêtent dans la rue pour me demander quoi faire. Notre gouvernement est si puissant, il nous reste peu de pouvoir... Nous devons nous unir. Non pas à l'échelle de centaines ou de milliers de personnes, mais de millions. Comme à l'époque de Gandhi. Je conseille aussi aux gens de prendre soin d'eux, de leur santé. Car lorsqu'on se sent démuni, déprimé ou en dépression, on peut commencer à se ronger soi-même. Il faut prendre soin de soi physiquement. Manger simplement et sainement, boire de l'eau, marcher. Ce que vous voulez. Et se concentrer sur son travail. J'écris tous les jours, j'essaie de développer des idées et d'apporter ma contribution au monde. Je suis mère, donc je me préoccupe de mes enfants. Il faut veiller les uns sur les autres, qu'il s'agisse d'un voisin ou d'une vieille dame dans la rue. Réinsuffler de l'énergie positive dans ce monde qui souffre. Je n'ai pas la réponse à la question *"Comment peut-on changer le monde ?"*. Je pense que les nouvelles générations devront la trouver. Mais je crois que nous sommes toutes et tous des semi-activistes. Pas comme Greta Thunberg, qui est une activiste à plein temps. Mais nous pouvons toutes et tous agir.

Je ne vais pas laisser mon gouvernement et ce qui se passe dans le monde me paralyser. Cela pourrait arriver, bien sûr. Mais j'ai survécu aux pertes de Robert, de mon mari, de mon frère... Parfois, quand j'y pense, je ne peux pas croire que tout ceci se soit produit et qu'ils ne soient plus là. Mais j'ai dû me montrer responsable. J'avais deux enfants de 6 et 12 ans lorsque leur père est mort. En naviguant dans le deuil, on découvre aussi la gratitude, qui aide à consoler. Perdre mon frère a été si douloureux. *[elle ferme les yeux]* Mais au bout d'un moment, j'ai pu penser à lui sans pleurer, plutôt en me remémorant quelle formidable personne il était. En me souvenant de son aide, du fait qu'il croyait en moi. Et j'ai commencé à aller mieux. J'ai eu beaucoup de chance de l'avoir en tant que frère. Tout comme mon mari, qui était un homme très spécial. Il ne s'agit pas d'oublier qui que ce soit ou de remplacer. Il s'agit de penser aux gens que l'on a perdus avec une forme de joie. Et cela fonctionne. Parfois, bien sûr, on repart à zéro. Je me réveille et, pour une raison inconnue, je ne peux pas accepter sa disparition. Le 1er mars, c'était l'anniversaire de notre mariage. La lune était pleine. C'était une nuit merveilleuse et j'ai ressenti la douleur. Elle vient et elle repart. Comme une vague. Jusqu'à devenir une sorte de vieille amie. Oh, le chagrin, le voici de retour ! OK ! Cela va me préoccuper une nuit et ça passera.

Vous vous en sortez peut-être aussi grâce à votre *"bosse rebelle"*, une expression qui rythme tout votre livre. De quoi s'agit-il ?

Je ne savais pas bien de quoi il s'agissait en l'écrivant. C'est pour cela que je l'ai écrit. *"Qu'est-ce que cela veut dire ? Demande au stylo, je ne sais pas !"* Tout le livre consiste à comprendre de quoi il est question exactement. Je ne suis pas très analytique, mais je pense qu'il s'agit simplement de mon imagination. C'est ma façon de parler de mon travail.

Ce travail qui me tient loin des gens, de mes propres enfants, qui me donne envie de me retirer, pour le meilleur et pour le pire. C'est un fardeau et une bénédiction, et c'est le mien. Je n'étais pas une très bonne élève, je ne suis pas particulièrement intelligente et certainement pas scolaire. Mais j'ai une très bonne imagination qui ne m'a jamais déçue. Peut-être l'espace de deux à cinq jours. Mais c'est ce que j'ai. Sinon, je suis bourrée de défauts, comme je le décris dans le livre, à commencer par le fait d'avoir volé une amie mourante lorsque j'étais enfant ! Je n'ai jamais été une enfant parfaite, ni une enfant sage, ni une enfant mauvaise... Mais j'avais de l'imagination et beaucoup de curiosité. •••

→ Vous vous souvenez très précisément de votre première visite dans une librairie avec votre mère. Que cherchiez-vous déjà à l'époque dans les livres ?

Nous sommes allées à la grande ville en bus, à Philadelphie, car nous vivions dans un endroit rural. Ma mère savait que j'aimais les livres et elle m'a emmenée dans cette vieille librairie. Je n'en avais jamais vu avant. J'avais fréquenté des bibliothèques à l'école, mais il n'y avait pas de librairie là où je vivais. Cette librairie, c'était le pays enchanté, le château magique. On m'a laissée seule au deuxième étage, où se trouvaient les livres pour enfants. *Les Aventures d'oncle Wiggily, The Bobbsey Twins, Alice au pays des merveilles,* et même *Le Magicien d'Oz*. On m'a donné un sac que j'ai pu remplir de tous les livres que je voulais car c'était mon anniversaire. J'ai 79 ans aujourd'hui. C'était donc il y a 72 ans, et je visualise encore ce moment. C'est ce que je veux dire par *"revivre un moment cinématographiquement"*. Je me vois accroupie sur le sol dans ma petite robe, regardant tous ces livres. C'est aussi le jour où j'ai découvert que certains livres étaient spéciaux, avec du tissu sur la couverture, des tranches marbrées, des reliures. Ce fut une révélation.

Après un dernier concert à Florence le 17 septembre 1979, *"dans un stade de foot devant 80 000 personnes"*, précisez-vous, vous décidez de vous retirer. Vous quittez la musique et vous installez à Detroit avec votre nouveau compagnon, Fred "Sonic" Smith. Pourquoi cette décision radicale ?

Il y avait plusieurs raisons. Premièrement, je souhaitais être une écrivaine, une poétesse. Je n'ai jamais voulu être chanteuse. Je n'ai jamais pensé que j'étais assez bonne pour être une chanteuse ou une performeuse. Je n'y ai jamais vraiment songé. C'est simplement arrivé, de façon organique, presque par accident. Par une série d'événements, je me suis retrouvée à la tête d'un groupe de rock'n'roll, ce qui était génial. Mais après quatre ans de tournée, je n'écrivais plus. Je ne faisais que promouvoir des disques. J'avais le sentiment de ne faire que ça : jouer sur scène, faire de la promo, jouer sur scène, enregistrer, faire de la promo… Je devais faire cinq radios par jour, parfois. Je voyageais constamment, ce qui a toujours été difficile pour moi. Je suis allergique à la fumée de cigarette et les salles à l'époque étaient très enfumées. Je tombais malade. Bien sûr, c'était excitant de voyager, d'être une star du rock'n'roll. Mais ça me coûtait beaucoup. Deuxièmement, j'ai rencontré Fred, la personne que j'ai aimée. Je l'aimais tellement que je détestais nos séparations. Cela ne me semblait plus valoir le coup. Avec le groupe, nous étions sur la bonne voie, nous n'avions pas encore gagné beaucoup d'argent mais nous étions certainement sur la bonne voie… Et pourtant, cela n'était pas comparable avec le fait d'être avec lui. Enfin, la tournée constante me rendait très nerveuse. J'étais cassante, de plus en plus exigeante : *"Je veux une voiture, maintenant, tout de suite."* Des choses de ce type…

Je n'ai pas été élevée comme ça. Je n'évoluais pas en tant qu'être humain, disons. Je n'écrivais plus. Je n'apprenais plus rien. Je n'étais plus très gentille. Sans être une méchante personne pour autant… Je n'ai jamais été très sociable. C'est un travail très autocentré, jusqu'au moment où on monte sur scène. Ensuite, tout est pour le public. Mais, moi, j'avais besoin de grandir. Je me suis donc retirée par amour pour lui comme pour l'art. Mais aussi pour moi-même, car je savais que je pouvais m'améliorer. Je suis très heureuse d'avoir vécu toute cette époque. J'ai eu la chance de faire ces albums, de voyager, de jouer sur toutes ces scènes pour tous ces gens. Mais j'avais besoin de voir ce pour quoi j'étais faite. Je n'ai pas peur de ce type de changement. J'ai décliné de nombreux contrats, des propositions que plein de gens auraient acceptées avec entrain. Si cela ne me paraissait pas bien pour moi, ou que je ne croyais pas au projet, c'était très facile pour moi de dire "non". Reste que la transition a été difficile. Mais en définitive, j'ai grandi. Je suis devenue une meilleure écrivaine. J'ai eu deux enfants que j'aime. Et si mon mari n'a pas vécu longtemps, j'ai quand même pu passer plus de temps avec lui.

À sa mort, des ami·es vous ont aidée à remonter sur scène : William Burroughs, Allen Ginsberg, Bob Dylan. Ce livre est une déclaration d'amour à l'amitié…

C'est un livre sur la reconnaissance. Mais j'ai été prudente. Quand j'écris sur quelqu'un comme Bob Dylan, l'une des personnes les plus aimées et reconnues dans la culture, je ne veux pas passer pour opportuniste. J'ai véritablement passé un certain temps avec lui et il m'a aidée à remonter la pente. C'était une façon de lui dire merci, d'une façon que j'espère délicate et parfois pleine d'humour. Michael Stipe est entré dans ma vie à cette période et est devenu l'un de mes meilleurs amis. Il m'a en quelque sorte sauvée. Je n'avais pas d'argent, deux enfants. J'avais une santé fragile. J'étais en deuil. J'avais vraiment besoin d'aide, et je n'aime pas en demander. J'ai toujours été indépendante. Je travaille depuis que j'ai 14 ans. J'ai travaillé à l'usine, à la cueillette des myrtilles, comme garde d'enfants, dans des librairies… J'ai toujours travaillé. Ce livre me donne donc l'occasion de remercier certaines personnes.

Qu'est-ce que vos ami·es ont en commun, d'après vous ?

Je pense que tous les gens que je garde en amis sont gentils, attentionnés vis-à-vis de mes enfants et ont un grand sens de l'humour ! Et ce sont tous des travailleurs. Aujourd'hui, la plupart de mes amis sont morts, en vérité. Sam Shepard, Tom Verlaine… Sam a été très difficile à perdre, et puis Tom…

"Je suis américaine. Je paie des impôts. À chaque fois qu'une bombe explose ou tue un enfant, je pense à mon argent qu'ils utilisent."



↑
En 1980.

Mais j'ai de nouveaux amis, plus jeunes que moi, puisque ceux de mon âge ne s'en sont pas sortis. À part Lenny Kaye, que je connais depuis cinquante ans ! Et Andy, mon assistante, et mes enfants, ma sœur, de nouveaux collaborateurs comme Soundwalk Collective avec Stephan. Alain, mon tourneur français, m'a aidée à me remettre sur pied en me trouvant des dates, des tournées en France. J'ai toujours aimé la France. Les gens ont toujours été très bons avec moi, très encourageants. Mes livres et mes disques se vendent très bien en France ! Si je regarde mes royalties, qui écoute ma musique ? La France ! Je n'ai pas marqué *"Merci la France !"* dans mon livre, mais je le pense. Cette semaine, à Paris, je suis allée à l'opéra, puis à l'expo *Gerhard Richter [présentée à la Fondation Louis Vuitton]*, puis j'ai enregistré de la musique et maintenant je vous parle. Tout cela en cinq jours.

Qu'avez-vous pensé de l'expo *Gerhard Richter* ?
Je l'ai adorée. Je l'aime tellement.

Il y a une citation de lui dans votre livre : *"L'art est la plus grande forme d'espoir."* Mais la création n'implique-t-elle pas également de la souffrance ?
Pas nécessairement. Elle implique des sacrifices. Lorsque vous êtes artiste, que cela soit musicien, écrivain, peu importe, si vous avez une vraie vocation, que vous êtes un vrai artiste, vous ne pouvez pas ne pas travailler. Ce qui veut dire que votre temps est dévolu à votre travail. Les relations en souffrent, vous ne vous préoccupez pas assez de vos enfants, de ceux que vous aimez. Vous vous imaginez ailleurs, en train d'écouter quelqu'un ou de voir un spectacle, mais vous êtes en train d'écrire votre propre poème. Je suis de nature impatiente. Je n'ai pas une grande écoute de l'autre. Car j'écoute ma *"bosse rebelle"* qui me parle. Je parlerais donc de sacrifice et non de souffrance. Nous souffrons, mais quel luxe de souffrir ainsi ! On souffre car l'inspiration nous a quittés pendant quelques jours, car nous n'avons pas assez d'argent pour acheter les meilleurs pigments, car nous nous sentons incompris, ou parce que personne n'achète notre livre ou ne veut voir nos peintures, mais cette souffrance est presque un luxe. Ce n'est pas la souffrance réelle. Celle des gens au Soudan par exemple, qui meurent de faim. La souffrance de l'artiste est presque une souffrance bénie. •••

Serge Cohen/Opale Photo



↑
Avec William S. Burroughs en 1977.

→ **Dans le livre, vous dites découvrir que votre père n'est pas votre père biologique, et que votre sœur est en réalité votre demi-sœur. Qu'est-ce que cela a changé dans votre vie ?**

C'est étrange. Quand vous perdez un parent – que ce soit un mari, un frère ou une sœur –, votre univers change. Quand il s'agit d'une mère ou d'un père, même si vous avez eu des problèmes avec eux, c'est presque comme perdre l'équilibre pendant un moment, le temps de comprendre où vous vous situez dans le monde. En découvrant cela, mon univers a dû se réarranger. J'ai cessé d'écrire ce livre pendant deux ans. Il devait sortir beaucoup plus tôt. Mais j'ai dû digérer cette information, et me demander ce que j'allais en faire. Je ne me suis pas sentie en colère, ni flouée. Je n'ai rien senti. J'ai le sentiment que c'est quelque chose qui est arrivé dans la vie de ma mère. Elle a dû faire ce qu'elle avait à faire pour survivre après la guerre. Si elle a eu une aventure, qu'elle est tombée amoureuse ou qu'elle s'est juste éclatée avec ce jeune membre de l'Air Force… Il venait d'une famille juive très stricte qui ne lui aurait jamais permis de fréquenter ma mère. Il aurait été renié. Je n'en ai jamais parlé avec ma mère. Je l'aime, mais nous nous disputions beaucoup, nous ne voyions pas les choses de la même façon. Sur ce point particulier, j'aurais simplement aimé qu'elle me le dise ou qu'elle me laisse des bribes d'histoire. J'aurais ainsi pu mieux me la représenter… J'adorais mon père et c'était donc un peu douloureux de ne plus partager son sang, même si je ne sais pas ce que cela veut dire… J'ai une fois de plus transformé ce chagrin en gratitude. Envers ce mec que je n'ai probablement jamais rencontré, mais qui m'a donné la vie. Envers mon père qui m'a élevée et modelée, puisque si je peux me montrer si calme et compréhensive, c'est notamment parce que mon père avait ce caractère. Il était très ouvert d'esprit. Il n'avait pas de préjugés, pour autant que vous étiez une bonne personne. Si vous étiez un connard, vous étiez simplement mis dehors. Mais si vous étiez bon, il s'en foutait de connaître votre religion, votre pays d'origine… Il a combattu au Japon et aux Philippines et a connu de terribles épreuves de guerre, mais il n'en a gardé aucun préjugé envers qui que ce soit. Désormais, au lieu d'avoir deux parents dans mes prières, j'en ai trois. Ma prière est plus longue ! Cela me rend assez heureuse, aussi, de comprendre d'où venaient certains aspects de mon physique et de ma personnalité. Comme un certain orgueil. Apparemment, il était très beau et fanfaronnait un peu. Il était courageux. Il était artilleur pendant la Seconde Guerre mondiale. Je me suis posé la question d'en parler ou non dans mon livre. Mais j'ai décidé d'écrire sur les gens qui m'ont aidée dans ma vie. Et cet homme m'a conçue. Donc c'était l'occasion parfaite de parler de lui.

Lynn Goldsmith/Dalle

Vous parliez plus tôt du gouvernement américain et de Donald Trump. Si vous pouviez lui adresser un message, que lui diriez-vous ?

On a un jour posé la même question à Greta Thunberg : si vous pouviez lui parler, que lui diriez-vous ? Et elle a répondu : *"Je ne lui parlerais pas puisqu'il n'écouterait pas."* Bien sûr que je suis en colère et que je pourrais lui dire d'aller se faire foutre, mais ça ne changerait rien. Il manque d'empathie. Je pense sincèrement qu'il y a quelque chose de mauvais chez lui. Il lui manque certaines choses. Et l'une d'elles est l'empathie humaine. Je n'ai jamais vu cet homme manifester de la chaleur humaine ou aimer un animal, un enfant, un autre être humain. Il ne comprend pas la condition humaine et s'en fout. Je ne pourrais rien faire pour l'inviter à devenir une meilleure personne. On pourrait simplement lui demander de partir. Mais il faudrait aussi se débarrasser de son monde tout entier. Comme Greta, je préfère parler à des gens qui peuvent agir. C'est un sujet qui est très douloureux pour moi. J'ai même du mal à en parler. Ce n'est pas que de la colère, de la frustration… C'est une douleur réelle. Je me sens quelque part responsable. Je suis américaine. Je paie des impôts. Et à chaque fois qu'une bombe explose ou tue un enfant, je pense à mon argent qu'ils utilisent, comme celui des citoyens américains. Et c'est douloureux. Mais je ne veux pas clore cet entretien sur une mauvaise note.

Avez-vous confiance en la nouvelle génération ? Peut-être trouvera-t-elle la même énergie punk que vous ?

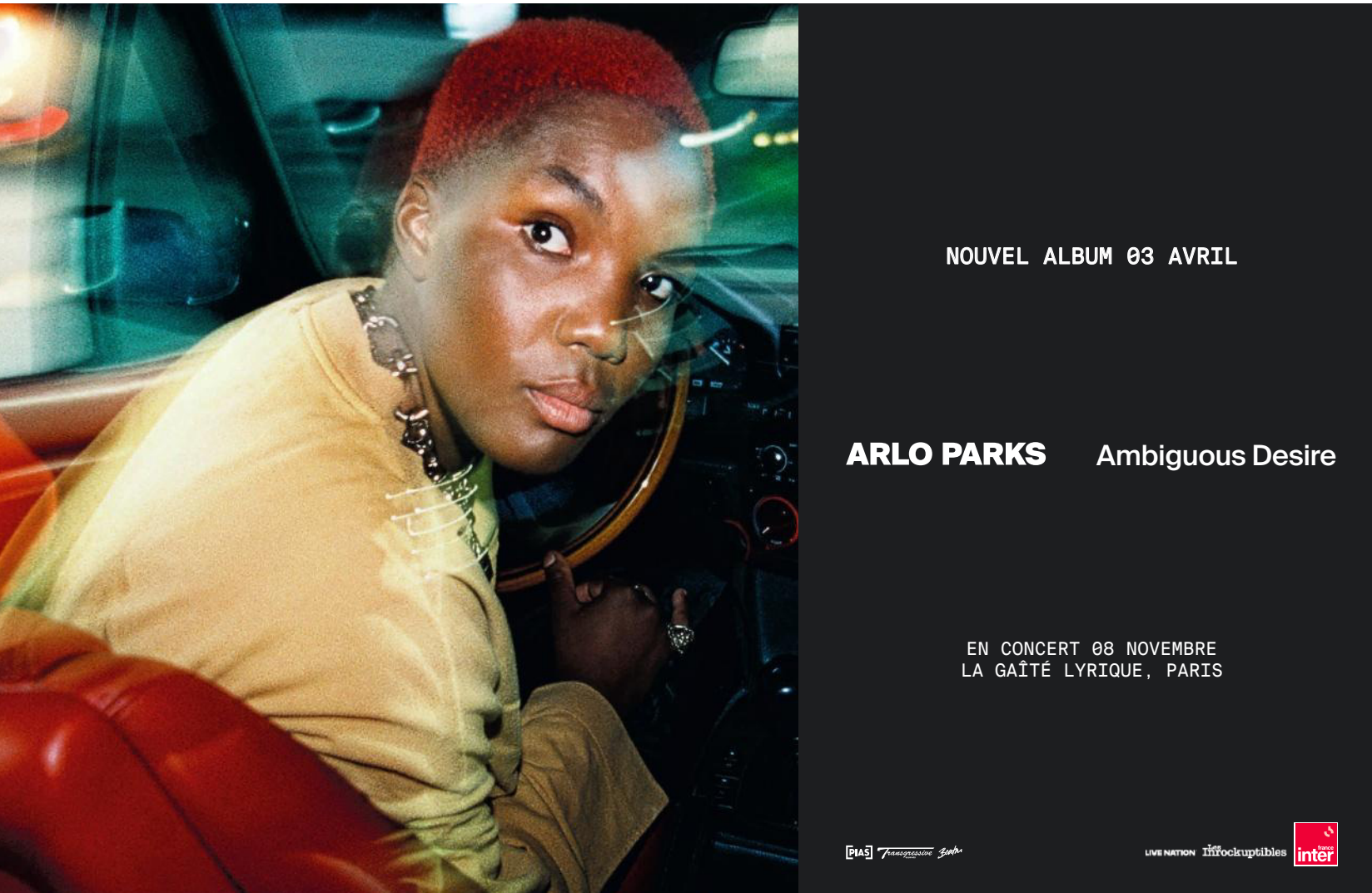
Elle trouvera bien mieux ! Et elle l'appellera différemment. Quelque chose de nouveau. Peu importe, je suis avec elle.

Sur *La Yugular,* Rosalía a samplé une interview que vous aviez donnée le 3 octobre 1976 à Stockholm, où vous disiez : *"Le septième ciel ? Je veux voir le huitième ciel, le neuvième ciel, le dixième ciel, des milliers de ciels..."* Que pensez-vous de Rosalía ?

Rosalía est géniale ! Elle est venue me voir jouer en Espagne. Nous nous sommes rencontrées. Je l'ai aimée instantanément. J'avais un grand ruban noir que j'ai porté tout au long de la tournée *Horses*. Je le lui ai offert, afin qu'elle puisse nouer ses longs cheveux noirs. Elle l'a mis autour de son cou et est repartie. Puis elle est revenue et m'a donné sa pince à cheveux. Une grosse pince à cheveux noire en plastique ! C'est une grande travailleuse. J'aime sa façon de penser. J'ai foi en Rosalía. Comme j'ai foi en mon fils, en ma fille, en la jeunesse. J'aurai 80 ans à la fin de l'année. Je place ma foi dans les nouvelles générations. C'est l'espoir du monde.

Le Pain des anges de Patti Smith (Gallimard/ "Hors-Fiction"), 304 p., 23 €. En librairie le 9 avril. En concert avec le Patti Smith Quartet au Printemps de Bourges le 14 avril.

La playlist "Patti Smith et la scène new-yorkaise" en 30 titres à écouter sur Deezer, Spotify et Qobuz :



***Les Inrockuptibles* publient en exclusivité un extrait du *Pain des anges* de Patti Smith, où elle revient sur sa rencontre avec celui qui deviendra son mari, Fred "Sonic" Smith.**

"Dancing Barefoot"

« Faites toujours ce qui vous coûtera le plus cher. »
Simone Weil

1976. Année du bicentenaire, célébration de la Révolution. Nous faisions la tournée de *Horses* en galopant vers le futur. C'était une période d'insouciance : je traînais avec William Burroughs dans son bunker de Bowery, j'allais voir Television au CBGB, je préparais un avenir chaotique avec mon frère Todd et je sillonnais l'Amérique avec un groupe de rock. Notre pays avait de graves défauts – la honte du Vietnam, l'injustice raciale, la discrimination sexuelle – mais nous savourions ce qu'il avait apporté à la culture : le rock, le jazz, l'action militante, l'expressionnisme abstrait, les beatniks. Je sentais mon pouvoir et je croyais en notre mission.

Dans notre tournée sur la côte Ouest, nous étions accompagnés par Paul Getty et l'actrice Maria Schneider, dont les performances dans *Profession : reporter* et *Le dernier tango à Paris* avaient été très remarquées. Avec son regard de braise et sa masse de cheveux sombres indisciplinés, elle était une sorte de miroir en chemise blanche et cravate noire. Paul, le petit-fils d'un des plus riches magnats du pétrole de la planète, avait été victime en Italie d'un enlèvement très médiatisé qui avait mal tourné. Il m'avait été présenté par William Burroughs ; un acolyte pâle, le plus jeune de ses saints à franchir le portail. J'avais de l'affection pour lui, sa tignasse auburn, ses taches de rousseur et son léger strabisme, comme moi. William m'avait demandé de le surveiller, ce qui était pratiquement impossible car Paul était brillant, instinctif et casse-cou. À San Francisco, nous avons trouvé des gens qui avaient la même sensibilité que nous et à Los Angeles, où nous jouions au Roxy, nous avons passé plusieurs soirées déchaînées. Cette scène musicale insatiable, qui n'existait qu'à L.A., dévorait autant qu'elle donnait. Paul, Maria et moi devions former un étrange trio pendant le séjour du groupe au Tropicana, dans le quartier de West Hollywood. Nous adorions notre motel bon marché, dans son jus, qui avait été témoin de péripéties en tout genre depuis l'année où les Doors avaient enregistré *L.A.Woman* de l'autre côté de la voie rapide.

Le 9 mars 1976, nous avons dit au revoir à Maria et pris l'avion pour le Midwest, où nous ne nous étions jamais produits. Je portais une robe en soie noire plissée que Paul m'avait achetée chez Bendel, identique à celle de Sylvia Kristel dans *Emmanuelle,* à la différence que la sienne était blanc crème. C'est devenu mon uniforme : une robe à cinq cents dollars que je complétais avec la veste noire de *Horses* et des rangers.

Nous avons atterri à Detroit un mardi après-midi venteux. L'équipe technique est partie installer le matériel au Ford Theatre et je me suis rendue directement avec Paul et le groupe à une fête de bienvenue organisée par les

musiciens de la ville au restaurant Lafayette Coney Island. Je n'étais pas particulièrement fan des réceptions mais j'étais appâtée par leurs légendaires hot dogs. Nous avons été très bien accueillis et nous avons pris le temps de goûter les hot dogs, qui étaient à la hauteur de leur réputation, avant de prendre congé de tout le monde et de nous diriger vers la sortie. C'est là que je l'ai vu pour la première fois. Debout à côté d'un radiateur blanc, dans un pardessus bleu. J'ai remarqué des fils là où il manquait un bouton. Cet instant fugace allait entièrement réorienter mon existence. Lenny nous a présentés simplement : *Fred Smith, Patti Smith. Patti Smith, Fred Smith.* Il avait des cheveux châtains raides et des yeux aussi clairs que de l'eau. Il a déposé le bouton dans ma main et sans rien dire, j'ai décrété que c'était un trésor. J'étais sous l'effet d'une force gravitationnelle qui ébranlait tout mon être, enflammait mon désir pour l'homme de ma vie, le meilleur sauvage. Nous avions été touchés par le destin. À cette seconde, j'ai su que c'était lui que j'épouserais.

Après qu'on eut récupéré les clés des chambres à l'hôtel, Paul a pris ses affaires et m'a dit adieu. Je lui ai demandé pourquoi il s'en allait. Il m'a regardée dans les yeux. *Toi et ce type, vous êtes faits l'un pour l'autre.* D'une voix mal assurée, j'ai répondu que je ne le connaissais même pas, mais pour être honnête, j'avais du mal à protester. Il est parti en souriant. Paul et sa peau claire piquée de taches de rousseur, son unique oreille, ses longs cheveux roux en bataille. Un archange déchu extralucide.

Fred Sonic Smith était né en Virginie-Occidentale dans la cuisine de son grand-père, un ancien mineur au caractère bien trempé qui l'avait mis au monde parce que la sage-femme n'était pas arrivée à temps. Sa mère était très dévote. Son père, un chauffeur routier plutôt bourru, adorait Bill Monroe et connaissait toutes les chansons de Hank Williams. Cet homme débonnaire et travailleur avait un côté méchant ; le père et le fils s'étaient souvent affrontés physiquement depuis que Fred était enfant.

Fred était extrêmement sportif au lycée. Son entraîneur de boxe était impressionné par son allonge et son agilité en défense mais, conscient de sa rage refoulée, Fred n'avait pas persévéré, de peur de blesser quelqu'un. Il avait aussi été sollicité par le club-école des Tigers en raison de son incroyable lancer de balle, ce qui l'avait à la fois enthousiasmé et confronté à un choix cornélien parce qu'il était en train de cofonder le groupe qui deviendrait le révolutionnaire MC5. À seize ans, il avait fui son foyer, le lycée, le sport et le service militaire, brandissant sa guitare telle une arme, avec un jeu dominé par ses pulsions contraires. Quand nous nous sommes rencontrés, je ne savais rien de lui mais j'ai immédiatement compris qu'il serait ma vie. Tel est l'incroyable mystère de l'amour, qui nous arrache à tout ce qu'on connaît.

Je ne l'ai revu qu'en décembre, après notre deuxième concert, à Detroit.

Le groupe et les techniciens avaient rejoint des musiciens locaux au bar de l'hôtel Renaissance. Fred m'a prise par la main et nous nous sommes éclipsés. Nous sommes entrés dans le spectaculaire ascenseur en verre et acier et il a appuyé sur le bouton du vingt-cinquième étage. Ces instants où nous nous élevions lentement dans les airs furent les premiers que nous avons partagés seuls et je me souviens que mon cœur battait très fort. C'est avec le panorama de la Motor City s'éloignant sous nos pieds qu'a débuté notre relation à distance, fondée sur la confiance et la patience plus que sur une présence tangible. Courriers, messages télépathiques, communications téléphoniques épisodiques à une époque où les appels interurbains étaient hors de prix. Pendant les tournées, dès que je repérais une cabine dans une bourgade quelconque, je récupérais des pièces auprès des uns et des autres, je faisais arrêter le bus sur le bas-côté et je l'appelais, ne serait-ce que quelques minutes, juste pour entendre sa voix.

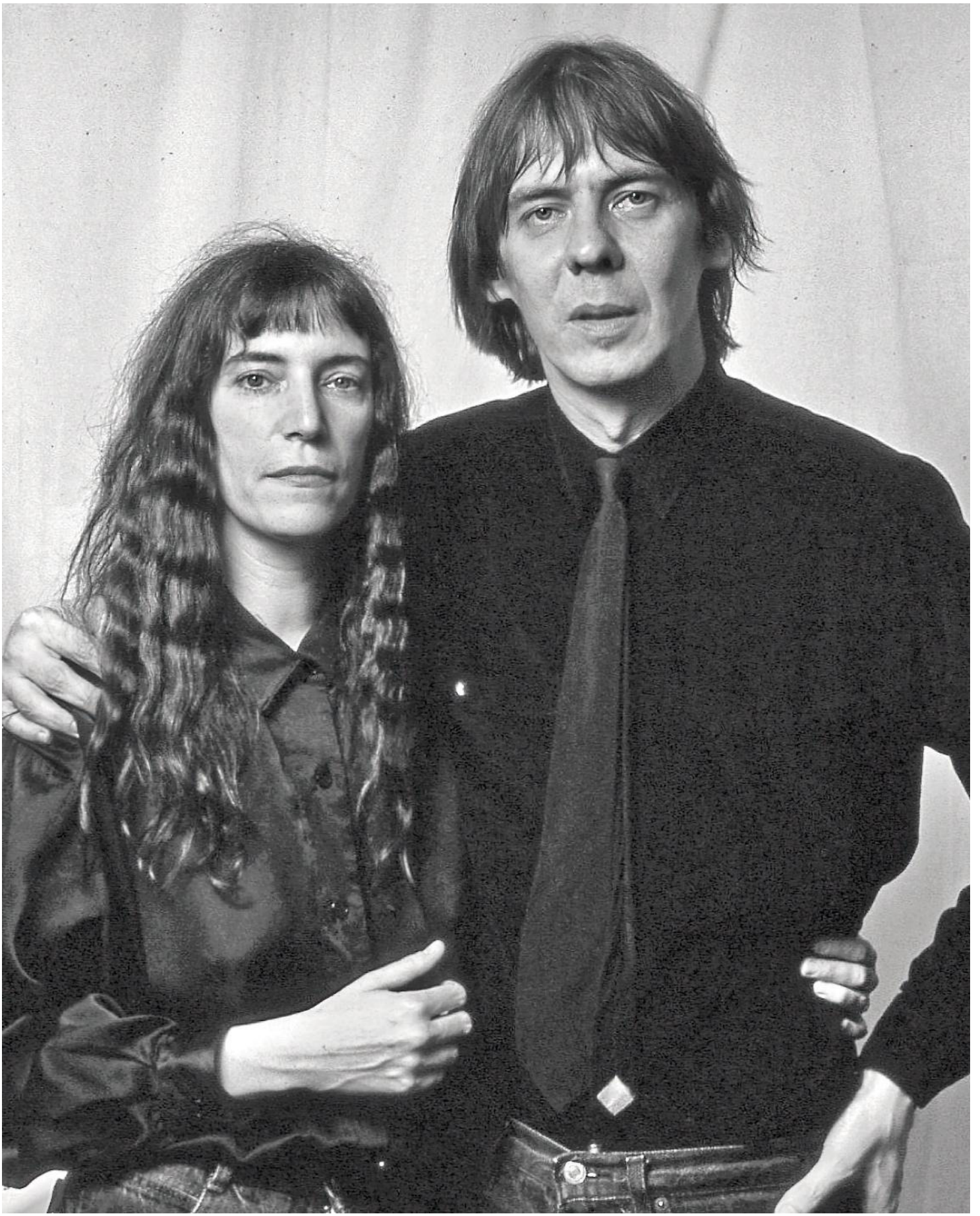
Malgré le fait qu'elle nous tenait éloignés, cette occasion de faire le tour du monde était une aubaine pour la voyageuse désargentée que j'étais. Grâce à elle, j'ai feuilleté tellement de pages du livre *Around the World in 1,000 Pictures*. Cela étant, rien ne nous avait préparés aux réactions des jeunes à Bruxelles, Londres, Paris, Amsterdam, en Allemagne et partout en Europe. Lenny et moi passions le plus de temps possible à discuter avec ceux qui faisaient la queue avant les concerts, s'amassaient devant l'hôtel ou dans la rue. Nous répondions à leurs questions, les encouragions à créer leur groupe. Nous étions également heureux de rencontrer des membres célèbres ou encore inconnus de formations en pleine ascension : Siouxsie Sioux, The Slits, The Clash.

Le Sonic's Rendezvous Band tournait à l'autre bout de la planète. Avec Fred, on se voyait dès qu'on le pouvait. Les premiers temps, je prenais l'avion pour passer deux jours avec lui à Detroit. Plus nous devenions proches, plus il semblait vouloir tester ma confiance. Une fois, après avoir déposé sa voiture au garage pour faire changer les pneus, nous avons marché le long de l'autoroute. Il s'est arrêté et m'a tendu la main. *Tu me fais confiance ?* J'ai dit oui en la prenant et il m'a entraînée sur le terre-plein central. Je l'ai laissé m'enlacer, j'ai fermé les yeux et j'ai valsé avec lui. La circulation est devenue plus dense, nous avons continué à danser et il ne nous est rien arrivé. Au niveau d'un réservoir désaffecté, nous avons suivi un chemin caillouteux au clair de lune. Fred a levé les yeux, dressé les bras vers les étoiles comme pour les repositionner, les regrouper, les retourner dans ses mains. Ces moments, quelques secondes tout au plus, donnaient l'impression de s'étirer durant des heures. Nos esprits ne faisaient qu'un. Nous n'en parlions pas, nous les vivions. Fred pouvait être abstrait, futuriste, il avait des mains de musicien, de mathématicien, de magicien.

© Éditions Gallimard, 2026.

→
Avec son mari Fred Smith à Detroit. Photo extraite du livre *Le Pain des anges* (Gallimard).

Seiji Matsumoto/Éditions Gallimard







Norman Seeff/Photo12

Comment Patti Smith a lâché les chevaux

En 1975, Patti Smith publie son premier album, *Horses*, l'un des jalons des seventies et de l'histoire musicale. Retour sur sa naissance, dans un New York aussi underground que bouillonnant.

Texte Sophie Rosemont

Lundi 20 octobre 2025, jour anniversaire de la naissance d'Arthur Rimbaud. Jour où aurait dû être publié, cinquante ans plus tôt, *Horses,* qui paraîtra finalement un mois plus tard. Le jour de la mort du poète ! Cela, Patti Smith le raconte sur la scène de l'Olympia, avec l'humour chaleureux qui est le sien, tout en délivrant une des performances intenses et fiévreuses auxquelles elle nous a habitué·es. Autour d'elle, les fidèles (Lenny Kaye, Jay Dee Daugherty et Tony Shanahan) et son fils Jackson. Ensemble, ils prouvent que non seulement *Horses* n'a pas pris une ride, mais qu'il reste épatant d'acuité sonore, chargé de poésie ardente et de relents punk crasseux.
"Mon enfance a été proustienne, ponctuée de périodes intermittentes d'isolement et de convalescence", écrit Patti Smith dans son nouveau livre autobiographique, *Le Pain des anges*. Qui aurait cru qu'elle trouverait le succès en se réclamant de l'influence quelque peu obsessionnelle de Rimbaud ? Personne.
Hormis elle-même, peut-être, qui, dès l'enfance, a été traversée par ces fulgurances instinctives promettant des avenirs plus grands que prévu.
Dans les six années qui ont suivi sa naissance, le 30 décembre 1946, Patricia Lee Smith a survécu à la pneumonie, la tuberculose, la rubéole et aux oreillons. Très vite, elle a appris à tenir bon. Est-ce parce que son géniteur biologique, comme elle l'apprendra sept décennies plus tard, n'est pas celui qui l'élèvera avec bienveillance, mais un jeune soldat de Philadelphie, issu d'une famille juive ashkénaze ayant erré entre la Russie et l'Ukraine avant de s'installer aux États-Unis ? En tout cas, c'est avec amour que Grant Smith, danseur de claquettes devenu modeste employé d'usine, et son épouse Beverly, serveuse, élèvent Patti, suivie d'un frère et deux sœurs, mais très peu d'argent durant le marasme de l'après-guerre. Les Smith vivent plus que chichement dans des logements exigus voués à la *working class*. Mais le climat familial est heureux. *"Dans les pires moments, ma mère savait rendre la vie amusante,* confiait-elle aux *Inrockuptibles* en 1996. *J'ai hérité de cet esprit."*
Vient la révélation d'*Alice au pays des merveilles,* et son admiration pour la témérité de l'héroïne : *"Je voulais être libre de vagabonder, de bâtir pièce après pièce l'architecture de mon propre univers."* Puis celle du *Géant égoïste* d'Oscar Wilde : *"Soudain, il m'est apparu que tout était potentiellement poème : les prières stoïques de la mante, le regard complice de mon chien, le grattement de la plume du stylo."* Elle est déjà sensible aux photographies de mode d'Irving Penn ou de Horst P. Horst ainsi qu'aux toiles de Picasso, qui lui permettront de se forger une posture *"posée, distante, sans complexe"*. Un jour, elle vole un exemplaire des *Illuminations,* et sa fascination pour Rimbaud ne la quittera plus. D'autant qu'elle danse sur les Stones et découvre avec jubilation Bob Dylan : *"Les vers des deux poètes semblaient avoir été écrits pour la tribu des moutons noirs, les outsiders s'efforçant d'exister dans l'époque qui leur avait été assignée. Tous deux paraissaient piégés dans un présent immobile tout en percevant de futures dimensions entrelacées."*

DES APPARTEMENTS MITEUX AU CHELSEA HOTEL

Ces influences, elle les partage avec ce qui va devenir sa tribu quelques saisons plus tard. Dont une en enfer, quand elle tombe enceinte lors de sa troisième année de fac. À 19 ans, elle doit confier le bébé, une petite fille, à l'adoption. Il est temps de larguer les amarres et de conquérir New York.
À l'époque, la ville reste sous l'emprise de la Beat Generation tout en vibrant aux émanations de la Factory de Warhol.
D'abord, Patti vivote à Brooklyn, où elle partage des appartements miteux avec Robert Mapplethorpe – le sujet et l'objet de son premier livre véritablement autobiographique de 2010, *Just Kids.* Nul besoin, donc, de retracer leurs années de fusion sentimentalo-artistique : *"Nous nous sommes sauvés mutuellement,* rappelle-t-elle dans *Le Pain des anges*. *Il avait été mis à l'écart et renié. Je portais les cicatrices physiques et psychologiques d'un accouchement difficile. Nous avons été l'un pour l'autre une bouée de sauvetage, confiants dans les serments que nous nous étions faits à nous-mêmes."*
Très vite, direction 222 West, 23rd Street. Le Chelsea Hotel, donc, où le couple loue une micro-chambre, la 107, qui leur permet de rencontrer Bobby Neuwirth, Allen Ginsberg ou William Burroughs mais aussi des *wanabes* artistes. *"L'hôtel est un havre énergique, désespéré, pour des dizaines d'enfants doués de tous rangs, qui vivent de débrouille",* résumera Smith dans *Just Kids*. Robert et elle se débrouillent pour avoir leurs entrées au Max's Kansas City, où Andy Warhol tient salon. De quoi approcher Lou Reed et copiner (entre autres) avec Gerard Malanga. Elle travaille dans une librairie arty de la 5e Avenue, Scribner. Elle écoute Albert Ayler, Patty Waters, Pearls Before Swine, les Rolling Stones et le Velvet Underground : *"J'étais heureuse. Tout paraissait possible*. [...] *Je jouais dans les pièces en un acte de Sam Shepard. J'aimais la scène tout en étant convaincue de ne pas être une comédienne : je me suis vite lassée de l'aspect répétitif du théâtre – prononcer soir après soir les mots d'un autre."*
Alors elle s'attache aux siens, qu'elle couche sur papier dès l'automne 1971 dans le magazine *Creem,* puis dans *Rolling Stone*; elle réussit à publier quelques recueils de poèmes bien sentis : *Seventh Heaven*, *Kodak* et *Witt,* entre 1972 et 1973. Quand elle n'écrit pas, vêtue de robes en baptiste dégotées dans une friperie par Mapplethorpe, avec qui elle n'entretient plus de liaison mais dont elle reste très proche, elle traîne, chemise blanche d'homme et cravate négligée, avec les figures les plus cool du circuit rock, de Blue Öyster Cult à Todd Rundgren.
Car, entre-temps, Patti Smith a fait son petit effet sur scène, quand on l'invite à lire ses poèmes en première partie de Gerard Malanga à St. Mark's Church, sur East 10th Street,

↑↑
Avec Robert Mapplethorpe à New York, en 1969.

le 10 février 1971. Bravache, elle dédie sa prestation *"à tous les saints criminels"*, parmi lesquel·les Marie Madeleine, Jackson Pollock ou James Dean. Dans le public, une bonne poignée de ses complices du Chelsea, mais aussi la journaliste Lisa Robinson, l'ex-manager des Stooges Danny Fields et Steve Paul, qui lui propose d'intégrer son tout jeune label Blue Sky. Sous sa direction artistique, néanmoins, ce que Smith refuse tout de go.

Elle a confiance en son avenir, d'autant qu'elle a trouvé un partenaire de choc en la personne de Lenny Kaye. Travaillant chez le disquaire indie Village Oldies, il a imaginé en 1972 la compilation *Nuggets*, réunissant des groupes garage sans concession des années 1960. Avec Patti, ils se sont liée·s d'amitié à la suite d'une chronique signée par le guitariste sur un recueil de chansons de doo-wop. Cependant, il l'avait déjà remarquée sur la scène du théâtre expérimental d'East Village La MaMa. *"Patti avait cette forme particulière d'arrogance qui signifiait qu'elle était très consciente de sa propre valeur"*, confiait-il aux *Inrockuptibles* en 2011.

POÉSIE INCANTATOIRE ET SONORITÉS ROCK TOUS AZIMUTS

"Lenny et moi avions acquis un noyau de fidèles lors de nos représentations irrégulières où nous mêlions poésie, trois accords et un bruit de malade – une collaboration qui nous convenait. Sans que nous l'ayons prémédité, Rimbaud nous servait de fil directeur." Ça tombe bien, un certain Thomas Miller devenu Tom Verlaine (tiens donc) est tout aussi fan du garçon aux semelles de vent. Nouvel amour pour Patti, qui, dans le même temps, recrute le pianiste Richard Sohl : *"Plus jeune que nous, avec de longues boucles dorées tel le Tadzio de* Mort à Venise*, ce garçon intuitif, de formation classique, était capable de jouer avec la même décontraction les concertos de Mendelssohn, des airs de comédies musicales ou du rock basique."* Le trio prend plus d'assurance encore et traîne dans les bars du Bowery.

Y compris le CBGB, situé au 315 Bowery, repaire de bikers majoritairement fréquenté par les Hell's Angels. Quelques mois plus tôt, le tenancier Hilly Kristal, toujours flanqué d'une chemise à carreaux et d'une barbe fleurant le poulailler, l'a renommé CBGB & OMFUG (pour Country, Bluegrass, Blues and Other Music for Uplifting Gourmandizers).

Il décide d'accueillir ce que New York produit de plus alternatif dans un décor peuplé de livres d'auteur·rices de la Beat Generation. *"Le CBGB était encore un trou, mais c'était le nôtre"*, résume efficacement Deborah Harry dans ses mémoires, *Face It*. Et l'on peut jouer sans passer d'audition. Ce dont sauront se souvenir Tom Verlaine et Richard Hell avec Television, tout comme le groupe de Patti Smith, qui nourrit la poésie incantatoire de celle-ci avec des sonorités rock tous azimuts. *"Avec le recul, cette scène musicale naissante était époustouflante : des art/rats reprenant à leur compte un immense passé culturel avant de le briser et de détaler vers le futur avec une énergie véloce et féconde."* Un quatrième membre rejoint le projet de Patti : le bassiste tchèque Ivan Král. Très vite, le CBGB devient *the place to be*. Tout le monde veut y jouer, tout •••



→ le monde veut voir et sentir *"la silhouette omniprésente de Hilly Kristal, les odeurs d'urine et de bière, les cheveux de Lizzy Mercier qui volaient dans tous les sens, les visages déconcertés des spectateurs se déversant dans Bowery"*.
Patti Smith n'habite pas très loin, sur East 11th Street, dans un appartement avec baignoire dans la cuisine et tissus marocains suspendus aux fenêtres. Plus bohème, tu meurs. Elle s'extasie sur l'église (on ne se refait pas, sa mère étant devenue Témoin de Jéhovah lorsque Patti était adolescente), *"les egg creams du kiosque à journaux Gem Spa, les œufs brouillés et la challah de B&H, les boulangeries italiennes, les étals de légumes tôt le matin"*. Mais l'environnement est mal famé : le Lower East Side, le Bowery, SoHo regorgent d'immeubles insalubres et abandonnés, de SDF, de drogues dures.
La criminalité est élevée. À tel point qu'une nuit, en revenant du CBGB, Deborah Harry et Chris Stein sont agressé·es à leur domicile du East Side par un toxico patibulaire qui viole la première et vole la guitare du second. Mais malgré le danger, les loyers sont bas et attirent la faune arty la plus bouillonnante. Faune à laquelle Patti Smith veut ardemment appartenir. En 1974, elle enregistre avec son groupe aux studios Electric Lady de Jimi Hendrix un 45t destiné à être vendu deux dollars chez les disquaires underground, mais aussi dans la rue, au Washington Square Park et sur les marches du MET. Outre une reprise de *Hey Joe,* c'est un poème mis en musique, *Piss Factory,* qui, en mode *spoken word,* raconte son passé d'employée corvéable à merci dans une usine du South Jersey. Et annonce la couleur sur un piano furieusement ragtime : *"I'm gonna go on that train and go to New York City/I'm gonna be somebody/I'm gonna get on that train, go to New York City/I'm gonna be so bad I'm gonna be a big star/ And I will never return."*
Le 11 mai 1975, lors d'un concert organisé à Central Park pour fêter la fin de la guerre du Vietnam, Patti Smith hypnotise la foule. Le mois suivant, le batteur Jay Dee Daugherty les rejoint et le 26 juin, le quintette se produit au Bitter End, dans le Village. Bob Dylan vient saluer Smith en loge et ils commencent à se fréquenter de loin en loin, tant et si bien que le Zim lui propose de performer au Gerde's Folk City en guise d'amuse-bouche de la *Rolling Thunder Revue*. Si elle ne rejoint finalement pas la tournée, Patti Smith, consciente d'être *"trop à vif, trop irrévérencieuse",* profite de cet éclairage inespéré qui lui vaut sans doute une signature sur le nouveau label de Clive Davis, Arista.

UN COUP DE GODILLOT BIEN SENTI DANS LE GRATIN ROCK

Le 2 septembre 1975, le groupe est prêt à enregistrer la poignée de morceaux façonnés les derniers mois. Et ce sera au Studio A du Electric Lady. John Cale les y attend sagement. Plutôt que Paul Rothchild, éminent producteur des Doors, qu'elle a jugé trop prétentieux lors de leur rencontre, Patti opte, non sans sagacité, pour le cofondateur du Velvet. *"Je savais très peu de choses sur les techniques d'enregistrement et je voulais préserver l'ambiance d'un concert en public,* écrit-elle dans *Le Pain des Anges*. *J'étais néophyte, parfois excessive, mais je tenais par-dessus tout à défendre notre travail. Je me méfiais des modifications, des excès d'overdub, des suggestions d'ajout de cordes."* Cale suit le mouvement, comme les camarades de Smith. D'abord, ils enregistrent leur version du *Gloria* de Them, le groupe de Van Morrison, qu'elle a pimpé de son poème *Oath*. Et quelle ouverture que ces vers : *"Jesus died for somebody's sins but not mine." "Ma façon d'annoncer que j'assumais mes choix, dans la vie et dans l'art",* commente Lady Smith. C'est donc directement de ses tripes que naissent en studio le reggae de *Redondo Beach,* écrit dans le hall du Chelsea ; *Kimberly,* dédicace à sa petite sœur ; ou *Break It Up,* tiré d'un rêve à propos d'un Jim Morrison se libérant du marbre funèbre pour prendre son envol. *Elegie,* lui, rend hommage à Jimi Hendrix. Enfin, *Land* (dérivé du tube *Land of a Thousand Dances* écrit par Chris Kenner mais immortalisé par Wilson Pickett en 1966) raconte les agressions subies par un jeune Johnny qu'on croirait tout droit sorti d'un livre de Jean Genet. Long de 9 minutes et 36 secondes, découpé en plusieurs parties, il témoigne de la force expressive d'une Smith habitée jusqu'à la moelle.
Quant au titre de ce premier album, il fait référence au texte improvisé de *Land,* les chevaux représentant *"le cours précipité du monde",* monde auquel Patti Smith estime avoir le droit de pleinement appartenir malgré sa classe sociale et son genre. Le 10 octobre, *Horses* est mixé et bouclé. Prêt à être livré aux *"filles qui brandissaient les banderoles"* et aux *"'neoboys' du futur déboulant de Mars et Vénus"*. Malgré une certaine aridité et le refus du confort d'un rock ludique, il est (trans)porté par une exaltation mystique allergique aux bandes FM. Et ce n'est que trois ans plus tard, avec le single *Because the Night,* que Patti Smith connaîtra vraiment la gloire. Mais la pochette de *Horses* s'inscrit aussitôt dans l'inconscient de la pop culture. Photographiée par Mapplethorpe, ses cheveux formant une auréole noire autour de son visage au regard frondeur, elle est vêtue d'une de ses chemises blanches de seconde main, la fine cravate noire dénouée, et une veste noire jetée sur l'épaule à la Frank Sinatra : la chanteuse impose un sex-appeal à la fois sexy et intello. Selon la créatrice Ann Demeulemeester, interrogée dans les pages des *Inrocks* en 2007, *"l'influence de Patti n'est pas tant une question de genre, de féminité ou d'androgynie qu'une question de liberté"*.
"Le monde du rock'n'roll était particulièrement conservateur lorsque j'y suis entrée : un business qui arrondissait les angles, pas de femmes, pas de personnalités fortes, pas de remises en cause", rappelait Patti Smith aux *Inrockuptibles* en 1996. Avec l'épique cavalcade qu'est *Horses,* elle a balancé un coup de godillot bien senti dans le gratin rock rechignant à cracher par terre. Mieux, elle a ouvert grand la porte pour laisser s'engouffrer d'autres outsiders à sa suite, des Ramones à PJ Harvey.
On se souvient, dans ses mémoires *De fringues, de musique et de mecs,* d'une Viv Albertine épatée par *Horses,* dont l'écoute l'encourage à prendre la guitare au sein des Slits : *"Les filles ont montré jusqu'à présent tellement de maîtrise de soi, de retenue. Patti Smith s'abandonne. Ça m'émancipe. Si je parviens à trouver en moi le quart, le huitième même de ce qu'elle a et à me foutre pas mal du ridicule, j'ai peut-être encore moyen de faire quelque chose de ma vie."*

OPÉRA DE RENNES

OPÉRA

04/05 au 06/05/26

NOUVELLE PRODUCTION

CURLEW RIVER

BENJAMIN BRITTEN

CRÉATION MONDIALE

¶ DIDN'T KNOW WHERE TO PUT ALL MY TEARS

MARKO NIKODIJEVIĆ



Direction musicale **Alphonse Cemin**
Mise en scène **Silvia Costa**
Orchestre de l'Opéra national de Nancy-Lorraine
Chœur d'hommes de l'Opéra national de Nancy-Lorraine
Chœur de femmes de l'Ensemble Le Balcon

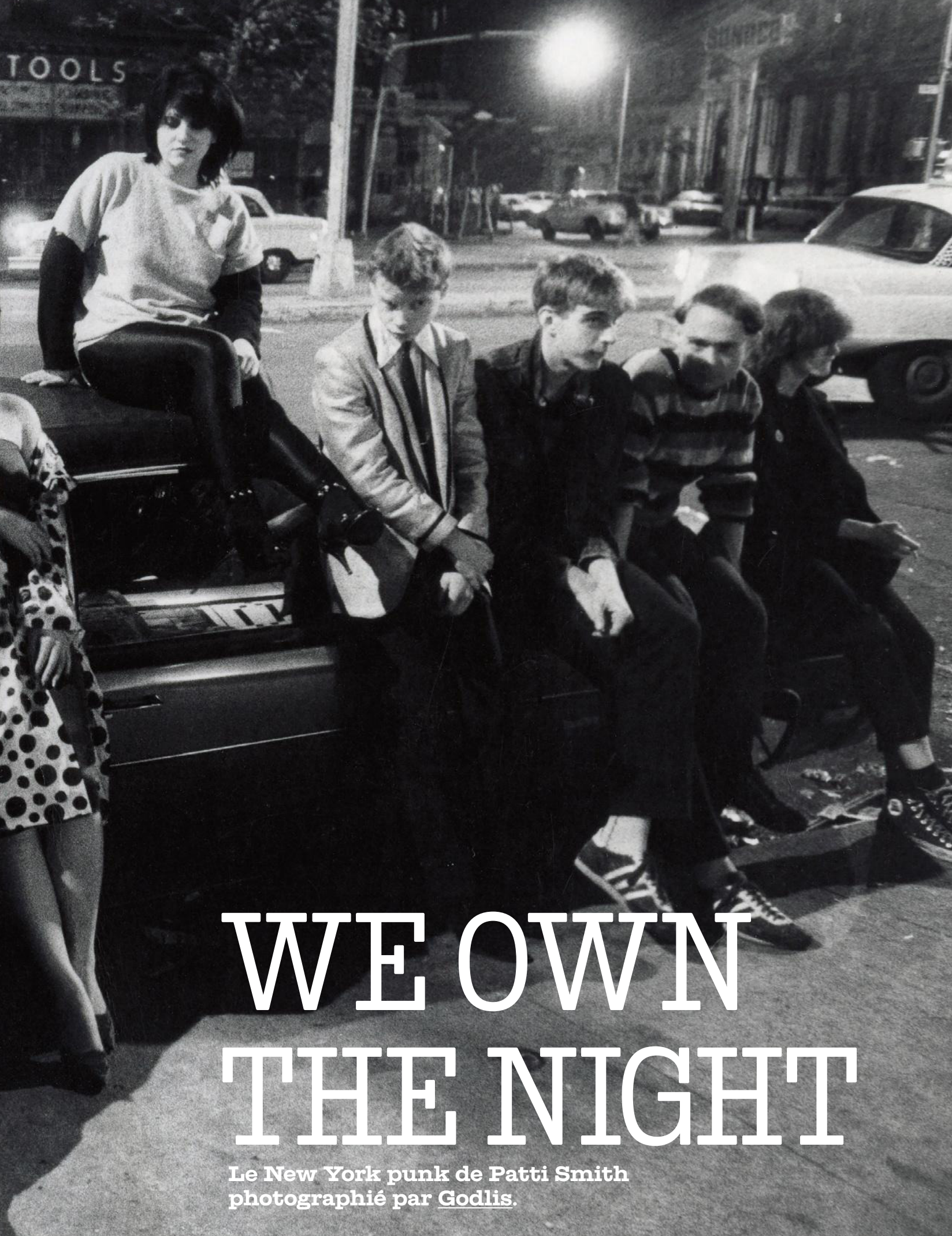
Dès 14 ans

opera-rennes.fr
billetterie 02 23 62 28 28

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité
Région Bretagne
Ille & Vilaine
LE DÉPARTEMENT
fcl
la culture avec la copie privée
Les Inrockuptibles
Opéra national de Nancy Lorraine
LE BALCON
Rennes Ville et Métropole

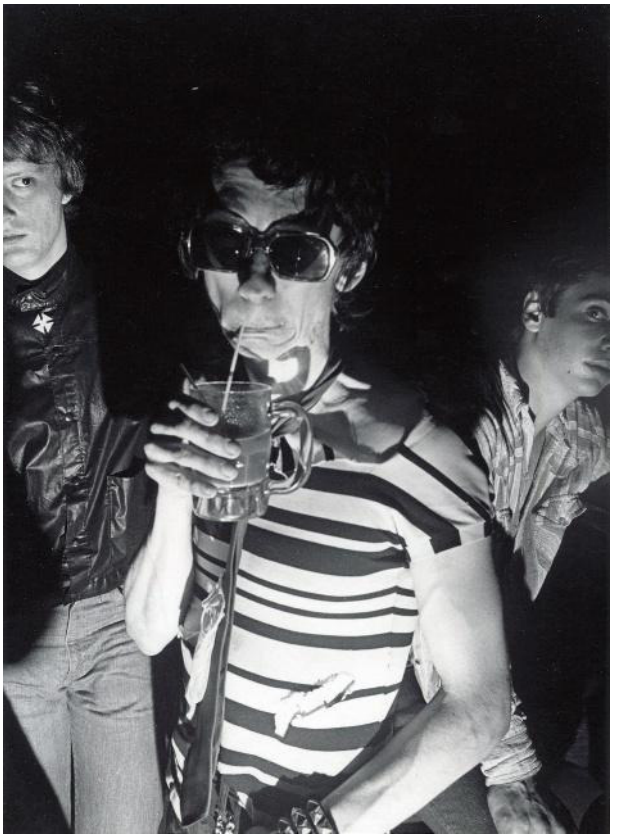


Harold Paris, Kristian Hoffman, Diego Cortez, Anya Philips, Lydia Lunch, James Chance, Jim Sclavunos, Bradly Field, Liz Seidman : des punks no wave sur Bowery, en 1978.



WE OWN THE NIGHT

Le New York punk de Patti Smith photographié par Godlis.



Stiv Bator au CBGB, en 1977.



Klaus Nomi, Christopher Parker
et Jim Jarmusch sur Bowery, en 1978.



Suicide au CBGB, en 1977.



Talking Heads au CBGB, en 1977.



Television sur First Avenue, en 1977.

→
Patti Smith sur Bowery, en 1976.



Joey Ramone sur St. Mark's Place, en 1981.

Dans la vie comme dans la photographie, tout est bien souvent question d'instant. Le fameux instant décisif.
Le photographe Godlis, né en 1951, s'est certainement trouvé au bon endroit, au bon moment. La vingtaine débutante, déambulant dans la nuit new-yorkaise des années 1970 avec en bandoulière son appareil photo qu'il ne lâche pas.
Il s'est retrouvé sur Bowery, *"ce bouge perdu"*, avec comme seule devise de vivre le moment présent. Le portrait de Patti Smith (ci-contre) ? Il lui a tapoté sur l'épaule dans la rue, devant le club CBGB, entre deux sets, lui a demandé s'il pouvait la photographier. Elle a posé pendant un quart de seconde, le déclic. Puis ? *"Back to reality"*, dit-il.
Un moment suspendu.
Persuadé de l'importance du moment qu'il était en train de vivre, il a pris ses photos et s'en est allé. Ne jamais regarder en arrière. Résultat ? Patti Smith, Debbie Harry, Television, Suicide, les Ramones, Talking Heads… Tous·tes ont été acteur·rices devant son objectif de cette scène punk new-yorkaise. À n'en pas douter rebelle dans l'âme, Godlis prend le contre-pied de ce qui se fait à l'époque en photo avec l'utilisation du flash. Lui prend son temps et se permet de photographier en lumière naturelle et en pose longue, même la nuit. À l'image d'un Brassaï punk. **Aurélie Derhee**

godlis.com



Patti Smith vue par...

Yannick Haenel, Marie Darrieussecq, Arlo Parks, Agnès b., Chantal Thomas évoquent leur "dévotion" pour la plus punk des rimbaldiennes.

Propos recueillis par Carole Boinet & Nelly Kaprièlian



"J'ai de la dévotion pour elle"

← YANNICK HAENEL, ÉCRIVAIN

"Patti Smith est avant tout une poète. Même quand elle choisit de s'exprimer en chantant et avec une guitare électrique, c'est toujours de poésie qu'il s'agit : de poésie électrique, justement ; de poésie vécue comme le nom secret de l'intensité ; de poésie comme continuation punk de la mystique, comme le montrait son exposition *Evidence,* au Centre Pompidou, en 2022-2023, avec Soundwalk Collective, autour de Rimbaud, de Daumal et d'Artaud et de leurs montagnes intérieures. Quand je lis dans *Les Illuminations* de Rimbaud ces mots *'Ô douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes blanches, bouillantes, – ô douceurs ! – et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques',* c'est à elle que je pense : je la vois, je vois sa chevelure d'Indienne scandant des invocations, j'entends ses larmes *"bouillantes",* sa sérénité sonique, tout entière venue d'un volcan d'émotions multicolores, comme dans ses albums chamaniques, psalmodiés de béances offertes à la nuit, comme lorsqu'elle chante en public, et qu'on écoute ses textes comme des manifestes en faveur de la vraie vie, comme lorsqu'elle est venue chercher le prix Nobel à la place de Bob Dylan et que, récitant *A Hard Rain's A-Gonna Fall,* sa voix s'est mise à défaillir, accomplissant cette vieille et merveilleuse idée de Hölderlin selon laquelle là où la voix défaille, surgit l'être. Être une poète comme Patti Smith, c'est donner voix à la vulnérabilité, et affirmer qu'elle est plus forte que le pouvoir, que tous les pouvoirs. Et puis, j'aime sa dévotion absolue à la littérature : le mot "dévotion" est d'ailleurs le titre de l'un des plus beaux poèmes de Rimbaud ; et l'on sait combien Rimbaud habite Patti Smith jour et nuit de sa *"musique plus intense"*. À mon tour, je voudrais dire, très simplement, combien j'ai de la dévotion pour elle, pour ses chansons, pour son être tout entier dévoué à la poésie, pour la manière dont elle brandit chevaleresquement, rimbaldiennement, smithiennement la poésie comme unique gloire. Le langage est devenu aujourd'hui le lieu de toutes les simplifications, de tous les mensonges : reste la poésie, qui est encore libre. C'est notre seule vraie politique. Patti Smith le sait : elle l'incarne."

Dernier livre paru : *Bleu Bacon* (Stock/"Ma nuit au musée").

Louise Quignon/TNB

“Elle a toujours été en première ligne des combats à mener”

→ ARLO PARKS, MUSICIENNE



“Patti Smith a toujours été très spéciale pour moi. Il y a cinq ans, je relisais *Just Kids*, et il y a quelque chose dans son esprit, sa poésie qui m’inspirait. J’adore sa narration, et j’ai donc fait une cover du morceau *Redondo Beach [pour* La Blogothèque, *en 2021]*. Elle m’avait d’ailleurs écrit un message très gentil pour me remercier, mais malheureusement je n’ai pas eu le plaisir de la rencontrer. J’aimerais beaucoup. Rencontrer des artistes que j’admire est une des choses que je préfère dans le fait d’être musicienne. J’ai le sentiment que Patti Smith aurait un grand savoir à me transmettre.

J’aime sa façon de parler de poésie, son sens du devoir, le fait qu’elle ait toujours su qu’elle était une artiste. Je trouve ça très inspirant, surtout à l’époque où moi-même je commençais à écrire des morceaux, à jouer de la guitare. Je me suis toujours sentie très connectée à *Just Kids*. Elle a une façon brute, sans concession, de parler d’Arthur Rimbaud, qui déploie une grande force émotionnelle. Parfois, elle utilise des structures traditionnelles dans son travail, et à d’autres moments, elle les envoie valser pour découvrir ce que peut devenir la poésie. Elle suit son intuition, a une approche très libre de la poésie.

J’ai moi-même commencé la musique pour véhiculer des textes, des histoires. Les mots étaient le plus important à mes yeux. Ce que je préfère chez Patti Smith, c’est donc la rencontre entre la musique et la poésie. *Horses* est un album devenu un classique, et cela reste celui avec lequel j’ai le plus été connectée. J’aime également beaucoup sa pochette, cette androgynie qu’elle porte, cette confiance dans la pose, cette veste jetée sur son épaule... et son regard ! Elle a toujours eu un regard très fort qui poignarde presque l’appareil photo.

J’ai regardé de façon obsessionnelle tellement de vidéos d’elle en ligne, notamment sur scène. Il y a quelque chose de sacré lorsqu’elle performe en live. Tout le monde semble émerveillé, ensorcelé par l’énergie qu’elle dégage. Elle passe de l’abrasif punk au *spoken word*.

Ça a toujours été le devoir d’un artiste d’être une force positive et de ne pas se dérober face à ce qui compte dans le monde. Elle a toujours été en première ligne des combats à mener.

Je m’engouffre dans la musique sans attente particulière, mais mes albums préférés sont ceux qui ont une capacité de transformation. La première fois que j’ai lu ses poèmes, je me suis sentie changer. Quelque chose s’était déplacé en moi.

Je pense aussi que les meilleures œuvres sont celles qui vous font vous sentir plus courageux, plus en confiance avec vous-même, avec votre voix, car quelqu’un vous montre la voie !”

Nouvel album : *Ambiguous Desire* (Transgressive Records/ PIAS). Sortie le 3 avril. *Retrouvez la critique p.108*.

Sullman



“C’est une révolutionnaire”

→ AGNÈS B., CRÉATRICE DE MODE

“Ma première rencontre avec Patti Smith, c’était à Venise. Je marchais de nuit place Saint-Marc et j’ai vu une estrade avec une chaise. Patti devait y jouer. J’avais, comme toujours, un caillou dans ma poche. J’ai laissé un petit mot avec mon numéro de téléphone. Elle m’a appelée et on s’est vues. Elle connaissait la maison agnès b. par notre boutique de Prince Street, New York, où allaient Warhol, Basquiat. Je l’ai vue jouer au CBGB, c’était formidable ! Je l’adorais. Elle a ensuite porté un pantalon agnès b. à grandes rayures noires, blanches et rouges qui lui allait trop bien. J’ai beaucoup de souvenirs avec elle, qui a toujours été très généreuse. On adorait aller à New York à cette époque. J’avais cette boutique où Madonna était entrée un jour pour demander un chapeau, en cuir noir. J’avais dit au téléphone : *‘Comment elle s’appelle ? Madonna ? Mais donnez-le-lui !’* On achetait nos sandwiches en face chez Dean & DeLuca, on fréquentait le Max’s Kansas City le soir. Voilà. Puis un jour, j’ai balayé le devant de ma boutique et j’ai vu cette grosse poussière noire de New York et je me suis dit : *‘Je suis vraiment à New York, là.’* Les affinités électives, c’est ce qui dirige ma vie. C’est comprendre quelqu’un à travers ce qu’il dit, ce qu’on voit, savoir ce que ça vous fait, comment ça vous bouleverse, savoir en parler avec l’artiste. Et moi, je parle à l’artiste avec mon cœur. Je n’ai pas de manières. Le premier artiste qui m’a embrassée, c’est Picasso. J’avais 17 ans à Antibes. Il descendait de son atelier, il me croise dans l’escalier qui va vers l’église, et il m’embrasse. À l’époque, j’avais été très heureuse de cette rencontre.
People Have the Power est une de ses meilleures chansons. Elle me parle beaucoup. Je suis une catholique de gauche. Voilà, c’est la foi. Et Patti, je trouve que c’est une grande poète. C’est une révolutionnaire.”



Marion Berrin · Charles Fréger

→ MARIE DARRIEUSSECQ, ÉCRIVAINE

“Patti Smith, une femme inspirante, une survivante punk, et qui sait vieillir.”

Dernier livre paru : *Fabriquer une femme* (P.O.L).

“Une survivante punk”

↘ CHANTAL THOMAS, ÉCRIVAINE

“INSOLENCE

Je trouve dans le journal que je tenais en 1976 : *‘Découverte de Patti Smith. Sa voix me fait honte de mes quelques dernières faiblesses pour un homme. Seule beauté de l’orgueil et de l’insolence d’une femme. Son regard hautain, sa bouche fermée à toute coquetterie, ou effusion de charme féminin.’* (Paris, 29 mai). J’écoute *Horses,* mais c’est aussi la photo réalisée par Robert Mapplethorpe qui m’enchante : les cheveux, la chemise, la cravate dénouée, mixte d’un mode offensif et désinvolte. Quand elle évoque sa première lecture, le 10 février 1971 à St. Mark’s Church, dans le cadre du *Poetry Project,* elle note : *‘Pour la performance j’ai puisé dans toute l’arrogance refoulée que je pouvais posséder.’ (Just Kids)*

POÉSIE

Ce que Patti Smith signifie pour moi, à New York, à partir de l’automne 1976, quand je continue d’écouter ses chansons et que je fréquente le *Poetry Project,* c’est la croyance dans *le pouvoir absolu de la poésie.* Patti Smith s’est définie comme une *‘rebelle sans cause’*. En fait, elle a une cause : la force du mot et de la musique. Et le défi de miser sa vie sur cette force. De tout parier sur son amour inconditionnel de Rimbaud. Il faut lire les écrivains, mais aussi chérir leur mémoire, s’attacher à faire revivre leurs fantômes. Ce qui va avec une adhésion entière à la magie de l’enfance.

DÉVOTION

Dans un séjour récent à Paris, Patti Smith revoit les cafés et les hôtels découverts avec sa sœur dans les années 1970 et dont les noms, liés à ses artistes admirés, lui faisaient battre le cœur : *‘Cela relève du petit miracle de pouvoir se reconnecter à toute cette adrénaline, à toute cette détermination.’* Plus de quarante ans ont passé, mais ces rues, ces immeubles, ces statues l’exaltent pareil et lui donnent à nouveau envie de danser. La reconnexion se fait, aussi inspirante, vivifiante. Elle agit de même sur moi en train de lire *Dévotion* en ce mois de février 2026. Patti Smith, c’est aussi un bon rythme pour traverser le temps.

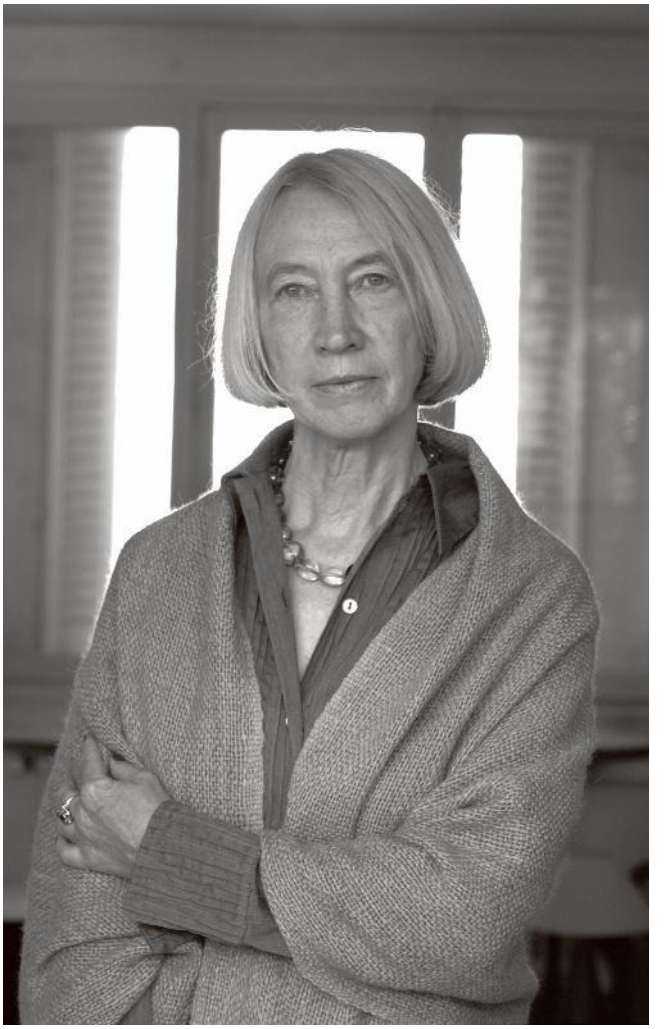
Des éclats d’illuminations

Contemporaines

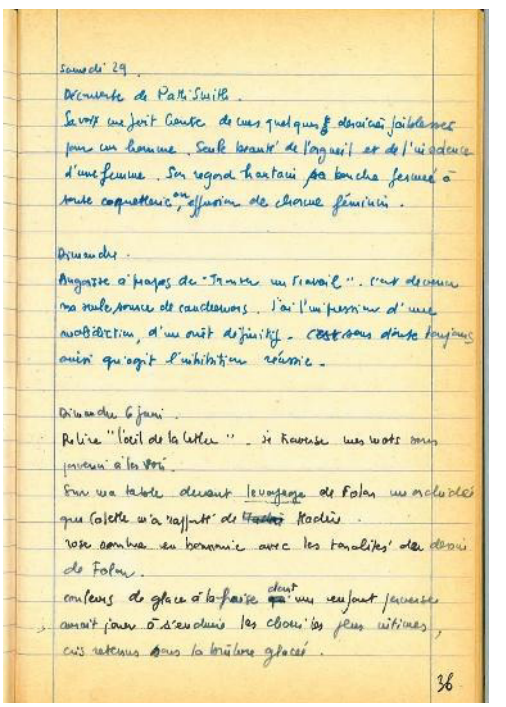
Je lis *Dévotion*”

Derniers livres parus : *Femmes sur fond azur* (Seuil/“Fiction & Cie”) et *Inventer sa chambre à soi* (Rivages/“Rivages poche/Petite Bibliothèque”). *Retrouvez la critique p.142.*

“La force du mot et de la musique”



Ulf Andersen



Samedi 29.
Découverte de Patti Smith.
Sa voix me fait honte de mes quelques dernières faiblesses pour un homme. Seule beauté de l'orgueil et de l'insolence d'une femme. Son regard hautain, sa bouche fermée à toute coquetterie, ou effusion de charme féminin.
Dimanche.
Auguste à propos de "Inventer sa chambre". C'est devenu ma seule source de tranquillité. J'ai l'impression d'une accélération, d'une nuit déjà nuit. C'est sans doute toujours ainsi qu'agit l'inhibition réussie.
Dimanche 6 juin.
Relire "l'œil de la lettre". Je raconte mes mots sous forme d'histoires.
Sur ma table devant le voyage de Rolan un article où Colette m'a rappelé de Rachilde.
Rose combine en harmonie avec les tonalités des dessins de Rolan.
couleurs de glace à la fraise devant une enfant jeune aurait joué à s'endormir les cheveux les yeux mi-clos, ses retenus sous la toilette glacée.
36

↑
Extrait du journal de Chantal Thomas en 1976.



BELFAST AND FURIOUS



Si Kneecap a défrayé la chronique pour ses prises de position jugées radicales, le trio continue de porter haut et fort la voix des opprimé·es. On les a rencontrés sur leurs terres irlandaises.

Texte François Moreau

Photo Elliott Morgan pour Les Inrockuptibles

Belfast, la nuit. Le chauffeur de taxi file dans le brouillard nord-irlandais comme si le code de la route n'existait pas, direction un hôtel du centre-ville. L'établissement est voisin de l'hôtel Europa, connu pour être l'enseigne *"la plus bombardée du monde"*. Durant la période dite des "Troubles" (1968-1998), quand s'opposaient dans le sang républicain·es nationalistes, forces britanniques et loyalistes protestant·es, il a été la cible d'une trentaine d'attentats revendiqués par l'Armée républicaine irlandaise provisoire (IRA). Au moment de payer notre course, on demande au "pilote" s'il connaît des groupes de musique qui auraient le vent en poupe à Belfast, pour voir s'il cite de lui-même le nom de Kneecap : *"Je n'en sais rien, tu vas devoir regarder sur Google",* nous répond-il. Chou blanc. Il croit bon d'ajouter qu'en revanche, il connaît bien un artiste fameux venu de France. *"Il s'appelle : va te faire enculer."* En français dans le texte. L'humour vachard de l'Irlande du Nord.

Le trio qui rappe dans un mélange d'anglais et de gaélique irlandais, formé par Mo Chara, Móglaí Bap et DJ Próvaí, a fait les gros titres de la presse internationale après que Liam Óg Ó hAnnaidh (Mo Chara) a été mis en examen pour "infraction terroriste" en mai 2025 pour avoir brandi un drapeau du Hezbollah lors d'un concert en 2024. La justice a abandonné les poursuites en septembre dernier, une décision confirmée fin mars après une procédure en appel. Ces accusations ont valu au groupe d'être banni de certains pays, dont le Canada, et ont coûté au festival Rock en Seine les subventions de la Région Île-de-France et de la Ville de Saint-Cloud pour avoir maintenu la formation de Belfast-Ouest sur sa grille de programmation.

Le gouvernement britannique, le Parti unioniste démocrate (DUP) et les conservateur·rices en général ont Kneecap dans le collimateur depuis plus longtemps encore, notamment parce que la bande n'y va pas de main morte sur les slogans anti-Royaume-Uni et les références rappelant la lutte armée – entre autres faits d'armes, l'affiche de leur tournée de 2019, baptisée *Farewell to the Union,* montrait Boris Johnson et Arlene Foster (respectivement Premier ministre et cheffe du DUP d'alors) ligoté·es à une fusée sur le point de décoller. Dans le même temps, la triplette a revigoré une langue qu'on a trop longtemps voulu éteindre en fédérant un pan de la jeunesse *working class* d'Irlande du Nord qui ne demande qu'à être entendue.

Kneecap nous donne rendez-vous au lendemain de notre arrivée dans un pub situé dans les quartiers ouest de Belfast, du côté de Falls Road, l'artère républicaine de la ville. On s'y rend à pied. Les rues de l'ancien ghetto catholique sont constellées de graffitis en hommage aux grévistes de la faim de 1981 et de fresques à la gloire des volontaires de l'IRA mort·es en "service actif" sous les balles des *"forces de la Couronne britannique"*. Le pendant unioniste (qui défend l'union de l'Irlande du Nord au Royaume-Uni) existe plus au nord, du côté de Shankill Road, le quartier mitoyen, majoritairement protestant. Depuis l'accord de paix signé en 1998, des tour-operators organisent même des visites de ces vestiges bien vivants des années sombres.

Le rade s'appelle The Hawthorn Bar. Il est niché dans une zone résidentielle décrépite où l'on arbore le drapeau palestinien aux fenêtres de maisons typiques des banlieues ouvrières d'outre-Manche. Depuis le conflit nord-irlandais, la cause palestinienne serait devenue de plus en plus visible dans les quartiers catholiques, comme une extension symbolique du domaine de la lutte contre la domination britannique en Irlande du Nord et en solidarité avec les peuples opprimés. Kneecap a ainsi fait de ce pub son QG ; de la défense de la langue irlandaise son *motto* ; et de son engagement pour la Palestine un combat. Difficile de passer à côté : l'emblème du groupe, une cagoule renvoyant à l'imagerie paramilitaire républicaine, est apposé sur deux immenses *murals* adjacentes au bar. La première illustre un Land Rover du Service de police d'Irlande du Nord (PSNI) en flammes ; l'autre exige une Palestine libre *("Saoirse don Phalaistín")* et intime au gouvernement britannique de plier bagage *("England get out of Ireland")*. Un coup d'éclat pour attiser l'ire des Tories, une fois de plus ; faire les choux gras de la presse locale.

"NOTRE REVANCHE SERA LE RIRE DE NOS ENFANTS"

À l'intérieur, un habitué aux ratiches esquintées nous interpelle en désignant du doigt une farandole de drapeaux nationaux qui surplombent le comptoir : *"Tu ne remarques rien ?"* Aucun signe de la croix de saint Georges et de l'Union Jack, évidemment. Les trois rappeurs, eux, sont à l'étage, dans une pièce qui ressemble à une planque. C'est ici qu'ils reçoivent, autour d'une table aux couleurs de l'Irlande et de la Palestine. Des pintes de Guinness vides traînent çà et là au milieu de vieux bouquins sur la guerre de Sécession. DJ Próvaí (J.J. Ó Dochartaigh), dissimulé derrière sa balaclava en laine verte, blanche et orange lors des apparitions publiques du groupe, se montre à visage découvert. Lui n'est pas de Belfast, mais de Derry, théâtre du carnage du Bloody Sunday, en 1972, où quatorze manifestants pour les droits civiques furent tués par des soldats de l'armée britannique. Son surnom est une référence directe aux membres de l'IRA provisoire – comme Kneecap ("rotule", en français), d'ailleurs, qui tient son nom d'une pratique de torture abjecte qui

"Quand tu viens de la working class, l'art est toujours perçu comme quelque chose de lointain."

Móglaí Bap



→
DJ Próvaí, Mo Chara et Móglaí Bap à Belfast, en mars.

consiste à flinguer les genoux des récalcitrants, y compris de son propre camp.
Mo Chara et Móglaí Bap (Naoise Ó Caireallain), eux, ont fait leurs armes dans ces rues cahoteuses, cernés par une iconographie omniprésente de la lutte armée, où balancer des cailloux sur les chats errants constitue un crève-temps acceptable pour nombre de *kids* défavorisé·es. *"Nous faisons partie du tissu local. Ces fresques-là, dehors, c'était surtout un prétexte pour organiser une grande fête. Je ne sais pas si tu es au courant, mais on a vécu dans cette rue, au 51, pendant près de huit ans. Ce n'est d'ailleurs pas forcément une bonne idée de vivre aussi près d'un aussi bon pub",* nous rencarde Mo Chara, dans un éclat de rire dionysiaque – ou sardonique, si l'on se place du point de vue unioniste. *"Notre revanche sera le rire de nos enfants",* disait Bobby Sands, activiste de l'IRA mort en 1981 dans les geôles de la sordide prison de Maze après soixante-six jours de grève de la faim.
Et Kneecap se marre très fort.
En 2017, la veille d'une marche pour défendre la reconnaissance officielle de la langue irlandaise – cela arrivera finalement en 2022, à l'issue d'âpres débats et malgré la résistance de la part du camp unioniste –, Móglaí Bap et Mo Chara se font griller en train de griffonner en gaélique irlandais *"cearta"* ("droits"), sur les parois d'un abribus. Móglaí parvient à déguerpir, mais Mo Chara se fait toper par la police et passe la nuit au poste en refusant de dialoguer en anglais – une anecdote qui donne lieu à une scène hilarante dans *Kneecap* (2024), le film de fiction présenté au festival de Sundance retraçant les origines du groupe, dans une sorte de croisement entre *8 Mile* (2002) et *Trainspotting* (1996).
Sans autre ambition que de faire du bruit, ils mettent en boîte un titre, *C.E.A.R.T.A,* dans lequel il est question des droits de •••



→ la langue, donc, mais aussi de dope et de petits larcins. Même s'ils n'ont alors aucun plan de carrière bordé, les trois potes sortent l'année suivante un premier EP intitulé *3Cag*, une référence à la MDMA dans le jargon du coin : *"Ça fait encore bizarre d'assumer de dire qu'on est des artistes,* confie Mo Chara. *Je veux dire, au départ, tout ça, c'était juste pour rigoler, parce qu'on n'avait rien d'autre à faire. Avec le recul, nos premiers morceaux n'étaient pas dingues, mais dans le contexte de l'époque, ils ont eu leur petit effet."* Móglaí Bap : *"Quand tu viens de la* working class, *l'art est toujours perçu comme quelque chose de lointain. Devant un tableau, on se dit qu'il faut l'aborder avec une extrême gravité, sinon il n'est pas respecté. Comme si s'amuser en faisant de la musique ne nous mettait pas au même niveau que quelqu'un qui prend son art trop au sérieux. On a beaucoup évolué sur ce sujet. On a compris que l'art n'a pas besoin d'être solennel ou complètement plombé par son sujet. Tout le monde mérite d'y accéder."* DJ Próvaí : *"Beaucoup d'institutions artistiques ont tendance à faire du gardiennage, à filtrer l'accès. J'imagine que c'est aussi pour ça que les fresques murales et les graffitis sont aussi importants ici, à Belfast : c'est la forme d'expression artistique par excellence des gens de la classe ouvrière, à destination de tous."* Mo Chara, encore : *"Comme on avait recours à la langue irlandaise, les gens ont pris ça pour de la parodie, ou de la blague. Alors qu'avec ce nouvel album, j'ai l'impression qu'ils comprennent que c'est du solide."*

“C’est ça, le sous-produit du colonialisme : la honte et l’embarras. Te faire sentir que tu n’es pas digne de rivaliser avec l’anglais.”

Móglaí Bap

RENVERSER LE STIGMATE

Finian (2026), leur deuxième album, a été mis en boîte avec Dan Carey, l’homme derrière les premiers Fontaines D.C. *“Un génie de la musique”,* d’après Mo Chara, qui a eu l’idée d’enregistrer la foule hurler *“Free Mo Chara”* devant la Westminster Magistrates’ Court de Londres lors de son procès et d’inclure l’extrait sous forme d’*ad lib* dans la chanson *Carnival,* qui relate ces péripéties judiciaires. Mo se souvient d’une nuit d’arsouille dans les rues de Londres avec Grian Chatten, leader vocal de la bande de Dublin : *“Je crois que c’était la première fois qu’on se parlait. C’était la nuit et on s’est mis en tête d’appeler Dan en lui demandant d’ouvrir son studio pour enregistrer un morceau. Il a juste répondu : ‘Non, il est 4 heures du matin.’ On était très ivres, je ne me rappelle pas tout.”*

S’il ratisse plus large que les productions boom bap des premiers coups de canif dans l’Union Jack de *3Cag, Finian* n’en demeure pas moins un vrai disque de hip-hop du cru, qui ne semble rien devoir au rap américain. C’est banal de l’écrire, mais pour un groupe en quête de diversité culturelle, anti-impérialiste et pris le cul entre les deux chaises du soft power des superpuissances américaine et britannique, ça semble important de le rappeler. À l’image de leurs aînés de Limerick, The Rubberbandits, un duo de rappeurs irlandais un peu loufoque des années 2000, à la lisière du situationnisme, qui les a inspirés à un moment donné : *“On a grandi en les écoutant. Le premier groupe de rap irlandais à ne pas singer le style états-unien ! Ça voulait dire qu’on pouvait faire du hip-hop à l’irlandaise, sans devoir copier les Américains”,* poursuit Mo Chara. Móglaí Bap acquiesce : *“Pendant longtemps, en Irlande, les gens rappaient avec des accents américains en parlant de gangs, ce genre de choses. Ça nous renvoyait à l’idée que nos accents n’étaient pas assez bons, que notre langue n’était pas assez bonne, que notre culture n’était pas assez prestigieuse et que la seule issue était d’imiter ce qui était dominant, à savoir l’Amérique et l’Angleterre. C’est ça, le sous-produit du colonialisme : la honte et l’embarras. Te faire sentir que tu n’es pas digne de rivaliser avec l’anglais. C’est ce que tente de dénoncer l’album. Aujourd’hui, si tu t’amuses à imiter les Américains, on se moquera de toi.”*

Pour DJ Próvaí, affirmer l’identité irlandaise, notamment à travers la réappropriation du terme *“fenian”* (mot du XIXe siècle qui désigne à l’origine les révolutionnaires irlandais en lutte contre la présence britannique), que les Britanniques ont dévoyé pour réduire les Irlandais·es à un imaginaire de guerrier·ères sauvages, est aussi la garantie de produire une musique éloignée des standards inoffensifs de la pop : *“C’est l’autre sous-produit du colonialisme : l’aseptisation de la musique. C’est pour ça qu’on écoutait des groupes comme Wolfe Tones, The Irish Brigade et toute la* rebel music *irlandaise, parce que c’était une façon de s’opposer à cette aseptisation. À un moment donné, même la musique folk irlandaise a fini par suivre les codes de la musique anglaise dans l’espoir de passer à la radio. Alors que ce qui attire les gens vers la musique, en premier lieu, c’est l’authenticité.”*

Quand on demande à Kneecap s’ils ont découvert le vrai pouvoir des mots à travers le hip-hop, ils s’offusquent presque, réglant son compte au reporter en goguette pour revenir aux bases : *“J’imagine qu’on peut dire que l’oralité constitue une part importante de la culture irlandaise, et comme le hip-hop est lui aussi très lié à l’art de raconter des histoires, c’est un lien qui me paraît évident. Une manière très directe de dire les choses, et probablement le meilleur moyen pour nous de raconter notre propre histoire”,* clarifie Mo Chara. *“L’Irlande a toujours été un pays d’érudits et de poètes, dont certains parmi les plus célèbres, de James Joyce à Samuel Beckett en passant par Yeats et Seamus Heaney. Tu as dû le remarquer, mais l’Irlande a toujours engendré des gens très… descriptifs, je dirais. Chez nous, si tu demandes à un type comment se rendre au bout de la rue, il va te l’expliquer en vingt phrases au lieu d’une. Les mots ont toujours été un outil très puissant pour nous, on n’aime pas les raccourcis”,* poursuit Móglaí Bap.

À quelques encablures du Hawthorn Bar, sur Falls Road, se trouve le Cultúrlann McAdam Ó Fiaich, un centre culturel de langue irlandaise fondé en 1991, que le père de Móglaí, Gearóid Ó Caireallain, décédé en 2024, a contribué à bâtir. Móglaí et Mo Chara y ont étudié. Móglaí : *“Ce qui est intéressant à Belfast-Ouest, c’est que la renaissance de la langue est venue des classes populaires, quand, après la Grande Famine, aux alentours de 1887, elle venait surtout des classes moyennes. Tout s’est passé pour nous dans la rue et dans ces écoles sans financement public, que les autorités considéraient comme illégales et où les enseignants travaillaient souvent gratuitement ou pour très peu d’argent. D’une certaine manière, c’était très punk : la communauté de langue irlandaise a fonctionné ces dernières années en mode DIY.”*

À l’issue de l’interview, on part déambuler dans les rues, à la recherche de bons spots pour quelques clichés. C’est la force de Belfast : pour le pire comme pour le meilleur, la ville reste photogénique. Sur le chemin, on croise des bandes de gosses surexcité·es à l’idée de tomber sur les héros du coin. Selfies en cascade, avec les papas, les mamans, les ados, les enfants. Toutes les générations. On a le sentiment d’assister à la naissance d’une communauté, embryonnaire. Moment rare dans la vie d’un·e journaliste. Le morceau d’ouverture du disque se termine avec cette phrase : *“Tá pobal na Gaeilge i lár an aonaigh, agus níl muid ag dul áit ar bith.”* Soit : *“Le peuple qui parle irlandais est au centre de l’attention, et compte bien y rester.”*

Fenian (Heavenly Recordings/PIAS). Sortie le 24 avril.
En concert au Zénith Paris - La Villette, le 20 novembre.

SEX ON THE DANCE-FLOOR

De la *teen* pop des années 1990 au laboratoire electro de *Body Talk*, Robyn n'a jamais cessé de se réinventer. Avec *Sexistential*, son septième album, la Suédoise fait de son intimité et de ses désirs un nouveau manifeste pop qui condense tout son savoir-faire.

Texte Patrick Thévenin

"J'ai commencé ce disque après la tournée de l'album Honey [2018]. *Puis le Covid est arrivé et, limitée dans mes déplacements, j'ai travaillé avec Klas Åhlund et Max Martin, avec qui j'avais déjà collaboré auparavant. Au départ, j'étais surtout concentrée sur la direction musicale de l'album et je n'avais pas vraiment d'idée précise de ce dont il allait parler. Si quelqu'un m'avait dit qu'il traiterait de sexualité, de désir et du corps féminin, je ne l'aurais probablement pas cru ! Et puis, au fil de l'écriture, ça m'a semblé très pertinent. J'en plaisantais avec ma sœur : 'C'est mon disque de cougar !' En fait, j'ai simplement écrit sur la période que je traversais. D'ailleurs, il faut bien l'admettre, je suis devenue une Milf, j'aurai 47 ans cette année !" [rires]* C'est ainsi que la pop star suédoise Robyn présente *Sexistential,* son septième album, pensé comme une exploration pop et dansante de la psyché érotique d'une femme mûre, célibataire, qui vient d'avoir un enfant seule grâce à la FIV.

Robyn reste plus que jamais un électron libre de la pop. En trois décennies de carrière, elle a refusé les diktats et le formatage de l'industrie, particulièrement lorsqu'ils s'adressent aux femmes, s'imposant durablement au sommet sans jamais renier ses valeurs, ses convictions ni sa féminité. Pavant la voie à toute une génération d'artistes – Charli XCX, Romy, Lorde, Carly Rae Jepsen ou Taylor Swift – qui revendiquent son influence autant que son indépendance. *"Robyn a indéniablement contribué à ouvrir la voie aux pop stars qui se situent légèrement en marge de la norme du Top 40",* expliquait ainsi Charli XCX au *Guardian* en 2018. Deux ans plus tard, lors des NME Awards, Taylor Swift lui lançait un définitif : *"Tu inspires tout artiste qui fait de la pop en ce moment."*

Tout commence très tôt pour Robyn. À 11 ans, elle compose sa première chanson, une réponse à la séparation de ses parents, animateur·rices d'une troupe de théâtre expérimental itinérante avec laquelle elle sillonne la Suède de ses 6 mois à ses 7 ans. Un deuil fondateur qui, elle l'admet volontiers, n'a jamais quitté son écriture et ses ballades aussi mélancoliques qu'enjouées sur les peines d'amour, la peur de la rupture et de l'abandon ou ce sentiment diffus de ne pas appartenir tout à fait au même monde. Repérée puis modelée en *teen* pop star, elle publie son premier album, *Robyn Is Here,* en 1995, condensé de R&B infusé d'eurodance dont les tubes *Show Me Love* et *Do You Know (What It Takes)* se hissent dans le Top 10 du Billboard. Les treize titres sont produits par le duo Lindström & Ekhé, Denniz Pop ou le très jeune Max Martin, pionniers de la vague de producteurs suédois qui, dans les années 2000, vont redessiner le R&B américain pour des artistes comme Britney Spears ou Christina Aguilera, en recopiant la recette mise au point avec Robyn. Mais le succès est de courte durée. Quatre ans plus tard, son second disque, *My Truth,* est censuré aux États-Unis à cause des titres *Giving You Back* et *My Only Reason,* où elle parle ouvertement d'avortement. Quant à son troisième album, *Don't Stop the Music* (2002), il sort partout dans le monde… sauf en Amérique. C'est le début d'une prise de conscience pour Robyn, lassée des injonctions et du formatage de la galaxie pop, un cri d'indépendance.

AU CŒUR DU VORTEX DU POPTIMISM

"Mon manager avait reçu l'instruction du label de veiller à ce que j'exprime davantage ma jeunesse – va savoir ce que ça voulait dire. J'en étais arrivée au point où ce n'était plus du tout agréable, et j'envisageais même d'arrêter complètement la musique", confiait-elle à ce propos au *New York Times,* en 2018. La révélation arrive en 2003 avec *Deep Cuts,* le deuxième album du mystérieux duo The Knife. Fascinée par leur mélange d'expérimental et de pop, et par leur volonté de s'affranchir des majors en créant leur propre label, une idée alors révolutionnaire, •••

Casper Sejersen





Casper Sejersen

→ elle collabore avec eux sur *Who's That Girl?*, posant les bases d'un virage synthpop où Robyn cherche à retrouver la catharsis du dancefloor et à la transposer à la pop. Lorsque son label refuse le titre, elle claque la porte et fonde, à 26 ans, son propre label : Konichiwa Records. C'est là qu'elle publie en 2005 *Robyn,* un disque audacieux et malicieux, un pied dans le club, l'autre dans les étoiles, qu'elle considère comme son véritable premier album, celui d'une artiste enfin libre. *"Beaucoup de gens m'ont dit que j'étais folle et que j'allais perdre beaucoup d'argent. Si j'avais suivi leurs conseils, rien de tout cela ne se serait produit."* Avec ce quatrième album, c'est une nouvelle Robyn qui se profile. Elle s'entoure de nouveaux producteurs, dont Klas Åhlund, qui deviendra l'un de ses collaborateurs les plus proches, présent à la production de la plupart de ses disques, jusqu'au récent *Sexistential*. Ensemble, ils posent les bases d'une signature sonore bien à elle, le fameux "Robyn *sound*", mélange d'electro, de rap, de R&B et d'eurodisco, oscillant sans cesse entre mélancolie et euphorie. Une esthétique parfaitement incarnée par le morceau *Be Mine!*, que le très influent *Pitchfork*, alors réputé pour son mépris de la pop, encense : "Be Mine! *est un brise-cœur désarmant, parfaitement positionné entre le mignon et le rugueux. Comme si Pete Wiggs et Bob Stanley de Saint Etienne et The Neptunes s'étaient retrouvés piégés dans les cabines de téléportation du film* La Mouche *avec Jeff Goldblum.*"

Robyn se retrouve alors au cœur du vortex du *poptimism* naissant, cette idée que la pop, au même titre que le rock, peut être un terrain d'expérimentation digne d'intérêt, portée par des médias comme le *NME* ou *The Guardian,* incarnée par des producteurs comme Xenomania ou Richard X et les premiers tubes de Girls Aloud, Sugababes ou Annie. Se remémorant cette période de mutation, près de vingt-cinq ans plus tard, Robyn confie : *"Quand je sens que je m'aventure vers quelque chose qui me semble impossible, je sais que je suis au bon endroit. Ce n'est pas une stratégie, mot trop terne, plutôt une méthode. Une fois que j'ai compris où mon instinct me mène, je réalise qu'il me conduit toujours vers plus de liberté. Et je crois que c'est ainsi que naissent les chansons, par une petite étincelle, une vision, quelque chose de transcendant capable de toucher profondément les gens. Ensuite, il faut le matérialiser, et c'est beaucoup de travail, des essais, des échecs, des ajustements, un long travail d'architecture pour qu'au final, une fois terminé, tout paraisse à la fois léger et solide."*

DE L'ELECTRO EXALTÉE ET DES ÉTATS D'ÂME

Toujours guidée par son intuition, Robyn anticipe les mutations de la consommation musicale en publiant en 2010 la série *Body Talk,* trois EP au cœur de la club culture distillés tout au long de l'année. On y trouve l'un de ses plus grands tubes, *Dancing on My Own,* porté par cette signature rythmique en forme de pulsation hypnotique qu'elle va faire sienne et qu'elle lie à son amour des chansons à la fois tristes et euphoriques qui résonnent dans les clubs gays comme *You Make Me Feel (Mighty Real)* de Sylvester, *I Feel Love* de Donna Summer ou *Dancing with Tears in My Eyes* d'Ultravox. Un gimmick maintes fois imité depuis, de *Green Light* de Lorde à *Emotion* de Carly Rae Jepsen, jusqu'au *Welcome to New York* de Taylor Swift.

"Ce disque, c'est un vaisseau spatial qui traverse l'atmosphère à très grande vitesse avant de s'écraser au sol."

Huit ans après *Honey,* un des grands disques pop de 2018, où Robyn, épaulée par Joseph Mount de Metronomy ou Kindness, dessinait des paysages plus introspectifs et intimistes aux arrangements dépouillés puisant dans l'ambient, la pop star suédoise revient avec *Sexistential. "Je voulais renouer avec un type d'écriture que j'aime profondément. Ça m'a redonné de l'enthousiasme à l'idée de composer des chansons dans un contexte pop-rock et R&B qui va de Bruce Springsteen à Prince et Janet Jackson. Les morceaux s'articulent autour d'un riff de guitare travaillé de façon minimale. Je voulais accentuer le rythme, diminuer l'accent sur les basses et donner au chant un côté presque parlé, d'où l'usage du vocoder. Musicalement, l'album est plus proche de* Body Talk *que de* Honey." Emporté vers le dancefloor par *Dopamine,* un premier single qui donne le ton du disque et où Robyn renoue avec l'electro exaltée de *With Every Heartbeat,* enregistré à l'époque avec Kleerup, *Sexistential* explore en neuf titres les états d'âme d'une célibataire tout juste sortie d'une longue relation amoureuse. *"Ce disque, c'est un vaisseau spatial qui traverse l'atmosphère à très grande vitesse avant de s'écraser au sol. Je souhaitais parler de choses dures sans que ce soit pesant, qu'il y ait une forme d'insouciance. J'avais besoin de me déprogrammer de la secte de l'amour, de revenir à un point zéro où je pouvais décider de ce que je voulais que soit ma vie. J'ai l'impression que le but de mon existence est de rester excitée. Il ne s'agit même pas forcément de sexe, simplement de me sentir sensuelle, attirée par les choses que j'aime, et de ne jamais laisser cette sensation disparaître."*
Condensé de la discographie et du savoir-faire pop de Robyn, *Sexistential* prend la forme d'un journal intime, érotique et sentimental, raconté sans retenue et avec humour.

À l'approche de la cinquantaine, elle évoque son désir d'avoir un·e enfant seule grâce à la fécondation in vitro, comme une réponse malicieuse à André 3000 qui expliquait que personne n'avait envie de l'entendre rapper sur sa coloscopie. Elle y parle aussi bien de ses achats compulsifs sur Etsy que de la drague sur les apps, de sa longue psychothérapie comme de ses plans cul alors qu'elle était enceinte, ou encore de sa reconnaissance envers les communautés queer qui lui ont appris d'autres façons de faire famille. *"J'aurais dû aborder ces sujets bien plus tôt. Je tournais déjà autour avec le morceau* Fembot *sur* Body Talk. *Mais c'est aujourd'hui, à ce moment précis de ma vie, et de ma musique, que je peux le faire. Et honnêtement, je me demande pourquoi ce n'est pas arrivé plus tôt, parce que ce désir a toujours été là. J'étais très jeune quand j'ai commencé et l'industrie musicale des années 1990 était tellement embarrassante, dégoûtante, déprimante… Avec le recul, je comprends pourquoi je n'étais pas capable d'exprimer ma sensualité ou ma sexualité dans ma musique. Dans ma vie personnelle, c'était central, mais en parler ouvertement me semblait impossible. J'avais l'impression de devoir me protéger, d'enfiler une armure, de ne pas montrer mon corps. C'était ça, le geste radical à l'époque. Aujourd'hui, ce n'est plus ça. Le geste radical, c'est d'être insouciante!"*

Sexistential (Yung/Wagram). Sortie le 27 mars.
En concert à l'Adidas Arena, Paris, le 1er juillet.





↑
À Londres, en février.

L'ART DE VIVRE

Deborah Levy publie *Une année à Paris, avec Gertrude Stein,* où il est question d'une narratrice qui lui ressemble, de ses deux amies, de liqueur de pêche et d'un chat perdu, mais surtout du temps qui passe et se répète. Rencontre à Londres avec une francophile qui passe de Radiohead à Marguerite Duras avec la force de l'évidence.

Texte Nelly Kaprièlian

Photo Alice Zoo pour Les Inrockuptibles

Jour précoce de printemps à Londres. Le quartier d'Islington est inondé de soleil, comme le petit salon de la maison où Deborah Levy nous fait entrer, typiquement anglais : plein de cadres, de tapis, de coussins, de couleurs. Sur la table basse, une bouteille de champagne. La maison n'est pas la sienne. C'est celle d'ami·es chez qui elle réside depuis qu'elle s'est blessé le genou à Paris ; le champagne nous est offert par ces mêmes ami·es, et comme il est 13 heures, que c'est une belle journée, qu'on est ensemble, *"Je vous laisse l'ouvrir",* ordonne-t-elle en se perchant sur une chaise, parce que c'est mieux pour son genou. Elle nous tend une assiette de charcuterie – Paris lui manque déjà beaucoup, elle a hâte d'y retourner, elle y loue un studio, elle y va régulièrement. Ce qu'elle aime par-dessus tout en France, *"c'est la formalité. J'adore que l'apéro ait lieu de 18 heures à 20 heures, et pas après, après vient le dîner, et c'est un autre rendez-vous. J'adore ces manières à la fois formelles et intimes. Cette formalité intime, c'est à ça que j'aspire quand j'écris, à créer ce genre de voix".*

Pour écrire son nouveau livre, *Mon année à Paris, avec Gertrude Stein,* elle a passé une année entière dans le studio qu'elle loue au cinquième étage d'un immeuble du Ve arrondissement. *"C'est la première fois que j'y restais aussi longtemps. J'aime écrire dans un pays étranger, et Paris est parfait pour l'écriture ; je vois peu d'expositions, je m'y suis fait des amis, mais j'y vais principalement pour écrire. L'autre endroit où j'aime écrire, c'est Athènes : il y a la mer et je suis une nageuse. À l'étranger, j'entends ma langue plus clairement, et en même temps, je négocie avec une autre langue."*

ENTRE FICTION ET NARRATION PERSONNELLE

Deborah Levy a connu le succès tard – comme Gertrude Stein, cette poétesse d'avant-garde, américaine et lesbienne, amie de Picasso et des écrivain·es et artistes des années 1920, qui vécut rue de Fleurus à Paris, entourée de sa collection d'art moderne. Son livre le plus connu reste *Autobiographie d'Alice Toklas*. En Angleterre, quand son roman *Swimming Home* (*Sous l'eau,* en français) s'est retrouvé sur la *shortlist* du Booker Prize en 2012 ; et en France avec la traduction récente de sa trilogie *Living Autobiography* (*Autobiographie en mouvement,* en français), nommée ainsi car *"il n'y avait pas de référence au passé, comme toute autobio classique. J'y parlais de ma vie quotidienne au moment où je la vivais". Mon année à Paris, avec Gertrude Stein* réconcilie ces deux genres, fiction et narration personnelle.

"Quand j'ai commencé à écrire, j'avais lu plein de biographies de Gertrude Stein, et ce que j'écrivais était terrible car je répétais tout ce que j'avais lu dans les livres des autres. J'ai tout repris. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la Gertrude Stein âgée et célèbre, l'icône littéraire, mais la jeune femme de 29 ans confuse, qui a raté ses études de médecine, s'installe à Paris avec son frère, et qui va se réinventer, prendre ses marques à Paris. Alors, en apercevant les toits de Notre-Dame depuis la fenêtre de mon studio, je me suis dit – car les écrivains se parlent sans cesse à eux-mêmes – 'Toi aussi, tu es une étrangère à Paris, tu dois mélanger le passé (de Stein) et le présent'… J'ai donc inventé une narratrice qui a ses problèmes de vie quotidienne. Stein avait des amis célèbres, ma narratrice est amie avec deux femmes en apparence ordinaires, mais au fond assez extraordinaires. Puis je me suis dit que quelque •••

“Les écrivaines avec lesquelles j’ai grandi se sont toutes suicidées. C’était comme un programme pour les femmes qui voulaient devenir écrivains.”

→ *chose devait se passer, et j’ai pensé que l’une avait perdu son chat et qu’elles allaient le chercher…”*
Autour de ce fil narratif mince, la narratrice, une écrivaine de 60 ans, célibataire, qui écrit un essai sur Stein et qu’on imagine très bien être l’alter ego de Levy, navigue dans Paris sur les pas de son sujet, et de dîner en dîner avec ses deux amies. Eva, une hétéro quadra aux yeux bleus sublimes dont le mari vit à Seattle, autrice de romans graphiques, et Fanny, une lesbienne aux amantes multiples, talons aiguilles et ongles incrustés de strass. Ensemble, elles parlent *“de tout, de l’âge, de la perte, de la mort, et bien sûr de Gertrude Stein”*. Qui est là comme un phare, une vigie, toujours vaillante.

UNE *BADASS* EN VÊTEMENTS BOURGEOIS

Ce qui nous charme comme un envoûtement, c’est la liberté totale de son écriture, sa structure sinueuse et hyper-fluide qui passe d’un sujet à l’autre, qui mixe le quotidien des années 2020 avec l’avant-garde des années 1920, bref, cette parfaite assurance d’une autrice qui nous entraîne là où elle veut, quand elle veut, et se montre suffisamment sûre d’elle pour ne rien expliquer. On la suit, voilà tout, à la recherche d’un chat ; dans un restaurant avec un homme lors d’une scène de malentendu érotique vraiment réussie ; ou dans une réflexion sur d’amples sujets, d’autres écrivains, l’art, etc.
Quand on lui demande si c’est l’expérience qui lui a permis d’acquérir cette maîtrise, si ça a toujours été le cas, cette confiance en elle, elle nous parle d’Éric Rohmer : *“Il pleuvait beaucoup en novembre 2024, j’ai passé du temps chez moi à regarder les films de Rohmer, et j’ai été frappée par ses longues prises et la répétition des conversations. Je me suis dit : ‘Et si j’essayais ?’”* On pense aussi aux trois derniers livres de Sigrid Nunez *(L’Ami, Quel est donc ton tourment ?, Les Vulnérables)*, dont ce roman pourrait être le frère, mais Deborah Levy semble perplexe : *“plutôt un cousin éloigné”. “Ce qui m’intéresse dans un livre, c’est ce que pense l’auteur. Qu’il y ait un accident d’avion, des tas de personnages, etc., je m’en fiche, la seule chose qui m’intéresse, c’est le* gaze, *le regard que l’écrivain pose sur les choses. C’est tout ce que l’on a après tout ; en écriture, c’est tout ce qui compte. Et quand j’écris, si je m’ennuie quand je me relis, je supprime tout.”*

Il est aussi beaucoup question d’un alcool de pêche maison et de cuisine dans ce livre, comme on le lui rappelle en resservant du champagne – *“Ouais !”,* dit-elle, en tendant sa coupe. *“Il est surtout question de l’art de vivre, comme Gertrude Stein… Vous savez, les écrivaines avec lesquelles j’ai grandi, Sylvia Plath, Anne Sexton, Charlotte Perkins Gilman, Virginia Woolf (ma préférée) se sont toutes suicidées. C’était comme un programme pour les femmes qui voulaient devenir écrivains. La douleur, le sacrifice, la mort. Gertrude Stein, elle, était hédoniste, elle aimait le plaisir, la nourriture, regarder sa compagne, ce qui était encore réservé aux hommes. Elle s’est imposée comme écrivaine d’avant-garde sur un terrain occupé par les hommes, d’Ezra Pound à James Joyce. Joyce est bien meilleur écrivain, mais Stein est importante. C’était une* badass *en vêtements bourgeois. Il ne faut pas oublier qu’elle passait tout son temps à écrire.”*

À L’AUNE DE *CREEP*

Deborah Levy vous hypnotise avec ses yeux de chat, ses longues phrases enveloppantes, son sourire empathique. Elle a l’art de créer une impression de proximité avec vous, de changer une interview en conversation amicale. *“Et l’amour dans tout ça ?”,* lui demande-t-on. Regard incrédule. *“Comment écrire l’amour ?”,* on prend soin d’ajouter. Elle réfléchit un instant. *“Difficile de battre les rock stars. L’autre jour, je réécoutais* Creep *de Radiohead, et cette phrase m’a fichue par terre :* ‘Your skin makes me cry.’” Sa voix tremble, on dirait qu’elle a les larmes aux yeux. *“Cette phrase, j’aimerais pouvoir l’écrire.”* C’est le moment où le désir devient de l’amour qu’elle aimerait saisir, si jamais, donc, elle écrivait sur l’amour. *“Vous vivez seule aujourd’hui ?”,* elle hoche la tête. *“Vous n’avez pas envie d’écrire sur la solitude ? – Au fond, mon livre parle de ça.”* Trois femmes qui, chacune pour des raisons différentes, se retrouvent seules, et se tiennent compagnie. Et puis elle est en train d’écrire le quatrième volume de sa *Living Autobiography*. *“Vous venez de me donner une idée :* love and solitude, *c’est ainsi que je vais l’angler. Quand j’ai écrit le premier volume, mes parents étaient encore vivants et mes enfants, petits. Aujourd’hui, mes parents sont morts, mes enfants sont adultes, j’ai de nouveaux amis, j’aborde une nouvelle phase de ma vie.”*
Celle qui a le mieux saisi le passage du temps, selon elle, c’est Marguerite Duras. Elle dit souvent qu’on peut tout apprendre de Duras, qu’elle en a tout appris, notamment comment dire le temps qui passe. Dans *Mon année à Paris*, le constant va-et-vient qu’elle tisse entre l’avant-garde du début du XXe siècle et la vie de sa narratrice dans le Paris du XXIe fait surgir la menace d’une circularité, d’un retour angoissant du même. Retour de la guerre, du fascisme au pouvoir. *“Je le crois vraiment. Regardez ce qui se passe en Amérique. Relisez* Malaise dans la civilisation *de Freud.”* Elle a écrit une pièce où un homme portant un masque de clown blanc se rend chez le psy, parle de tout pendant ses séances mais pas de la guerre, alors qu’on l’entend gronder partout autour. Duras disait qu’un écrivain doit avoir la force de ses douleurs. Deborah Levy semble avoir choisi de se tenir résolument du côté d’une vie solaire, ce qui est devenu sa force – mais sans jamais ignorer le pire. *“Pendant longtemps, le cliché était que les hommes sont du côté de la pensée et les femmes du côté de l’émotion. Une génération de femmes en a eu assez et a dit* fuck off *à l’émotion. Cela a abouti à une écriture assez sèche. Aujourd’hui, la liberté, c’est de ne plus craindre ce cliché, de mélanger émotion et intellect.”* Un peu plus tard, quand elle nous raccompagne à la porte en claudiquant, on se dit qu’elle n’écrit ni à Paris ni à Athènes, encore moins à Londres. Mais depuis toute la liberté qu’elle peut trouver.

Une année à Paris, avec Gertrude Stein (Éditions du sous-sol/“Feuilleton fiction”), traduit de l’anglais par Céline Leroy, 224 p., 21,50 €. En librairie le 2 avril.

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

À NOTRE PLACE

Arne Lygre –
Stéphane Braunschweig

18 mars – 17 avril

mardi 31 mars
Rencontre autour du spectacle
avec **Stéphane Braunschweig**, animée par **Cédric Enjalbert**,
rédacteur en chef adjoint de *Philosophie magazine*

ENTRE PARENTHÈSES

Adélaïde Bon
Pauline Bureau

27 mars – 19 avril
création

Rencontres
en présence d'**Adélaïde Bon** et **Pauline Bureau**

mardi 7 avril
Violences sexuelles et justice
avec **Édouard Durand**, magistrat et **Agnès Cittadini**, avocate

dimanche 12 avril
Violences sexuelles et handicaps
avec **Marie Rabatel** membre permanente de la CIIVISE
et **Muriel Salmona**, psychiatre spécialisée en psychotraumatologie

mardi 14 avril
Écrire les violences sexuelles
avec les autrices **Camille Kouchner** et **Éva Thomas**

Le Monde · Télérama · TRANSFUGE · TC TROISCOULEURS · Les Inrockuptibles · philosophie MAGAZINE

www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20e
métro Gambetta

LES MÉTAMORPHOSES DE MATT

Loin des clichés de l'acteur hollywoodien, Matt Dillon cultive depuis quarante ans une appétence pour les rôles exigeants et inattendus. Il parcourt avec nous ses souvenirs de cinéma et son "chemin à lui", dont témoignent aussi Gus Van Sant, Claire Denis ou Alice Winocour…

Texte Jean-Marc Lalanne

Il fait déjà nuit à Paris. Il est un peu plus de 19 heures. Rivé à notre bureau face à l'écran encore noir d'une conférence Zoom, on attend que Matt Dillon apparaisse. Pour lui, c'est encore le milieu de la journée, car il vit désormais à New York. Tandis que l'attente se prolonge, on se laisse envahir par les images de l'acteur sédimentées en nous. Certaines ont foudroyé notre adolescence cinéphile : il surgissait, écorché et incandescent, dans deux films de Francis Ford Coppola, *Outsiders* et *Rusty James*. D'un coup, les années 1980 semblaient avoir trouvé leur James Dean, exprimant moins une fureur qu'un désarroi de vivre. Après une première éclipse, on le retrouva au début des années 1990 en parfait jeune homme de la génération X, cheveux mi-longs à la Kurt Cobain, en chemise à carreaux ouverte sur un T-shirt et jean loqueteux, chez Gus Van Sant d'abord (*Drugstore Cowboy,* 1989), puis dans une kyrielle de films indés dont il fut l'icône grunge *(Singles, Le Saint de Manhattan…)*. Depuis, s'il nous est arrivé de le perdre de vue, un rôle marquant le rappelle très régulièrement à nous. Jusqu'au *Cri des gardes,* le nouveau film de Claire Denis pour lequel on le rencontre ce soir. Soudain, un bruissement nous arrache à notre rêverie et son image emplit notre ordi. Coiffé en brosse, veste noire sur T-shirt noir, tout droit dans son fauteuil en cuir, il s'excuse de son léger retard et, de sa belle voix caverneuse, se déclare prêt à nous répondre.

Premier focus sur Claire Denis. On l'imaginait cinéphile et, de fait, il connaît les films de la réalisatrice française depuis ses débuts. *"Le premier film de Claire que j'ai vu, c'est* Chocolat [1988], *tourné au Cameroun, déjà avec Isaach de Bankolé* [son partenaire du *Cri des gardes*]. *J'ai découvert un peu plus tard* J'ai pas sommeil [1994], *puis* Beau Travail [1999], *encore plus tard* White Material [2010], *avec Isabelle Huppert et à nouveau Isaach… Je l'admire depuis le début. Pour ses choix de sujets, les effets du colonialisme, le rapport Nord/Sud… Et pour sa façon de filmer, hypersensuelle, hypersensible. Par ailleurs, nous nous connaissons, elle vient souvent à New York, nous avons un certain nombre d'amis communs, à commencer par Jim Jarmusch."*

C'est pourtant une rencontre inopinée à Paris qui provoque leur première collaboration artistique. *"On s'est croisés dans la rue par hasard et elle m'a dit : 'J'ai un scénario à te proposer !' Nous nous sommes revus très vite pour déjeuner et elle m'a présenté son projet d'adapter* Combat de nègre et de chiens, *la pièce de Bernard-Marie Koltès."*

Claire Denis a bien connu Koltès, le dramaturge français mort du sida en 1989 à 41 ans. Son théâtre explore des questionnements proches du cinéma de Denis (la persistance de la culture coloniale, les rapports de désir et de domination entre les Blanc·hes et les Noir·es…). *Combat de nègre* •••

Josh Olins/Trunk Archive





→ *et de chiens* a été créé sur scène, comme la plupart des pièces de Koltès, par Patrice Chéreau. On y assiste à l'affrontement sur un chantier *"dans un pays d'Afrique de l'Ouest, du Sénégal au Nigeria"*, entre un homme noir venu récupérer le cadavre de son frère supposément mort accidentellement et un chef de chantier blanc, qui refuse de livrer le corps. *"J'avais vu la pièce à sa création, bien sûr,* nous raconte Claire Denis. *Mais je voulais me détacher de ce qu'avait fait Michel Piccoli pour le rôle du responsable de chantier. Il incarnait une image très archétypale du colonialisme, dans une Afrique stylisée par le théâtre. C'étaient les années 1980, les rapports de domination se donnaient à entendre de façon très bruyante. Depuis, le niveau sonore a baissé. Les gens sont obligés de se tenir davantage à carreau."*

Dès la lecture de la pièce puis du scénario, Matt Dillon s'enthousiasme pour le projet. *"On sent que Koltès a très bien connu l'Afrique, cette société, ce milieu, même si sa connaissance de la région est projetée dans une fiction très forte. Quand on lit le texte, même si on imagine que les personnages et les situations sont inventés, on ressent que quelque chose de profond est vrai. La question de l'authenticité est très importante pour moi, et l'écriture de Koltès est authentique."* On lui fait remarquer que *Le Cri des gardes* marque sa troisième collaboration avec une réalisatrice française (après *Proxima* d'Alice Winocour en 2019 et *Maria* de Jessica Palud en 2024). *"C'est assez récent et pas vraiment réfléchi. Mais mon intérêt pour le cinéma français, lui, est très ancien. Il y a une citation de Duke Ellington que j'adore : 'Il existe deux sortes de musique : la bonne et puis tout le reste.'* [rires] *J'ai essayé autant que possible de ne pas limiter ma carrière à un seul territoire, en l'occurrence le cinéma américain, et d'aller par-delà les frontières à la rencontre de l'idée que je me faisais du bon cinéma."*

Mais pourquoi les réalisatrices françaises pensent-elles si souvent à lui ? Dans *Proxima,* Alice Winocour raconte la préparation d'une astronaute française (Eva Green) à la Cité des Étoiles, près de Moscou, aux côtés de deux coéquipiers russe et américain. *"Les astronautes,* nous dit la réalisatrice, *sont à la fois des dieux grecs, aux corps hyperperformants, et des humains formés pour être en permanence conscients de leur fragilité face au cosmos. Matt Dillon est parfait dans ces deux aspects : le mâle alpha et l'homme vulnérable. Il a le physique du héros américain type, mais il y a en lui une délicatesse, quelque chose d'hypersensible. De toute façon, ses choix de films, son goût pour le cinéma indépendant et les cinéastes étrangers parlent pour lui."*

DÉSACRALISER LES IDOLES

Quatre ans après *Proxima,* Matt Dillon tourne son deuxième film français, *Maria* de Jessica Palud. Dans cette évocation critique du tournage du *Dernier Tango à Paris* et de l'abus sexuel dont Maria Schneider fut la victime, il incarne Marlon Brando, figure absolument tutélaire de sa vocation d'acteur. *"Franchement, quand la proposition m'a été faite, j'aurais pu la refuser. Brando a été une figure d'acteur si structurante pour moi que c'était très intimidant de le jouer. Il n'a pas été seulement un modèle pour moi, mais pour la majorité des acteurs américains sur plusieurs générations. J'ai commencé à regarder ses films quand j'étais adolescent :* Sur les quais, Un tramway nommé désir… *J'étais encore au lycée quand j'ai découvert* Le Dernier Tango à Paris, *qui m'a beaucoup impressionné. J'ai accepté* Maria *parce que j'ai beaucoup aimé le scénario, puis ce que m'en a dit Jessica Palud. Je trouvais que le regard qu'elle portait sur le tournage du film de Bertolucci était d'une grande puissance."* Anamaria Vartolomei, qui interprète Maria Schneider, se souvient du

Zoetrope Studio · Twentieth Century Fox · Les Films du Losange



←←
Icône adolescente et incandescente dans *Rusty James* de Francis Ford Coppola (1983).

←
Bouffon spectaculaire dans *Mary à tout prix* de Peter et Bobby Farrelly (1998), avec Cameron Diaz.

↓
La noirceur et le grotesque dans *The House That Jack Built* de Lars von Trier (2018).



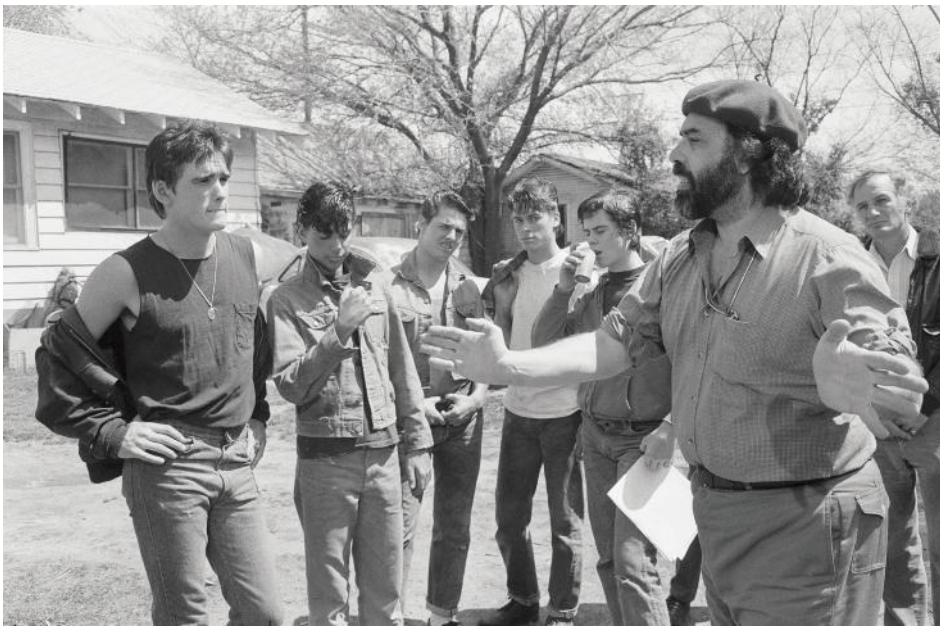
“Brando a été une figure d’acteur si structurante pour moi que c’était très intimidant de le jouer.”

tournage de la scène de viol : *“Matt était choqué et bouleversé à la fin de cette scène. Comme s’il avait mesuré pleinement en l’interprétant la violence dont Brando, qu’il admirait comme acteur, s’était rendu coupable.”* La jeune comédienne ajoute par ailleurs que le tournage du film dupliquait étrangement celui du *Dernier Tango à Paris,* tout en s’en écartant radicalement : *“C’est l’histoire d’une jeune comédienne française et d’une star masculine américaine qui la fascine. Donc c’était proche de nous. Mais en même temps, c’était le contraire. Parce que j’ai traversé ce tournage avec le sentiment constant d’être en totale sécurité. Entre autres grâce à la bienveillance très protectrice de Matt.”*

Par un curieux écho du destin, Matt Dillon a reçu le sobriquet de “Brando” lorsqu’il avait seulement 14 ans. Il n’avait jamais envisagé de devenir acteur, mais un directeur de casting l’a repéré dans les couloirs de son lycée et l’a engagé pour tourner son premier film, *Violences sur la ville* (1979). *“Je n’avais jamais appris à jouer. J’étais juste un ado très turbulent et un peu cinglé. Mais le réalisateur, Jonathan Kaplan, a été séduit par ma facilité à improviser. Je n’avais pas l’air de jouer et il m’encourageait à apporter le plus de choses personnelles possible. Pour me taquiner, il m’appelait Brando : ‘Allez Brando, on la refait !’* [rires] *À l’époque, je savais qui était Brando, mais vite fait. C’est là que je me suis mis à regarder tous ses films.”*

De Brando, le jeune Matt Dillon a la beauté, la *bad boy attitude* et un art incomparable du port de marcel blanc moulant. Mais aussi une formation proche. Jeune homme, il s’inscrit au Lee Strasberg Theatre and Film Institute, du nom du mythique enseignant de l’Actors Studio – où Brando, mais aussi Marilyn Monroe, Liz Taylor ou Montgomery Clift furent élèves. *“Lee Strasberg n’a pas été directement mon prof. Mais quand je l’ai rencontré, il m’a regardé longuement et m’a dit : ‘T’as un truc !’* [rires] *Comme beaucoup d’acteurs américains de ma génération, j’ai été formé à ce qu’on appelle ‘la méthode’. C’est une technique qui donne les clés pour extirper ce qui est le plus à l’intérieur de soi et le rendre visible et impactant à l’extérieur.”* •••

“Tourner avec Coppola a été l’expérience la plus décisive et formatrice de ma vie.”



↑
Néo-James Dean écorché sur le tournage d’*Outsiders* (1983) de Francis Ford Coppola, avec Ralph Macchio, Tom Cruise, Rob Lowe et C. Thomas Howell.



↑
Son premier comeback éblouissant en junkie fébrile dans *Drugstore Cowboy* de Gus Van Sant (1989).

→ JAMAIS OÙ ON L’ATTEND

Cette intériorité douloureuse qui jaillit comme un geyser, c’est Coppola qui la canalise le premier et la projette dans deux *teen movies* ombrés de tragique : *Outsiders* et *Rusty James*. *“J’aime à penser que chaque expérience est un nouveau départ, mais tourner ces deux films avec Francis a été sûrement l’expérience la plus décisive et formatrice de ma vie. J’avais 18 ans et je me retrouvais à travailler avec un dieu du cinéma. Coppola a une puissance de vision qui donne une dimension opératique à tout ce qu’il filme. Et puis dans* Rusty James, *j’ai adoré qu’il m’intègre à une famille de fiction où Dennis Hopper était mon père et Mickey Rourke, mon frère. C’était comme un rêve.”* Les deux films propulsent dans la lumière une génération de jeunes comédiens que les médias baptisent le Brat Pack (en référence au Rat Pack de Sinatra, Sammy Davis Jr., Dean Martin…). Certains deviennent assez vite d’importantes vedettes (Patrick Swayze, Nicolas Cage), d’autres des gloires plus éphémères (Rob Lowe, Emilio Estevez, Ralph Macchio), et l’un d’eux la plus grande star des quarante années à venir : Tom Cruise. Lorsque sortent les deux films, Dillon devient une idole, son image s’affiche en poster dans les chambres d’adolescent·es. Mais, assez vite, sa carrière dévie. Ce n’était pas, semble-t-il, son destin de devenir comme Cruise le roi du box-office. *“Il a choisi un chemin à lui,* considère Claire Denis. *J’ai toujours vu dans ses choix son désir de ne pas être prisonnier d’Hollywood, d’être plus libre que s’il avait été une grande star.”*

Après s’être égaré, dans la foulée de Coppola, dans quelques films peu convaincants, il réussit en 1989, à seulement 24 ans, un beau comeback, et sa performance la plus bouleversante en junkie déboussolé dans *Drugstore Cowboy,* le deuxième long métrage de Gus Van Sant. Le cinéaste évoque pour nous ses souvenirs du comédien : *“Je l’aimais beaucoup dans les films de Coppola, j’ai réfléchi à plusieurs projets autour de lui, mais c’est celui-là qui s’est fait en premier. Très vite, nous sommes devenus amis. Et nous le sommes restés. L’alchimie entre nous était un peu magique. Elle passait moins par du travail que par notre lien.”*

Matt Dillon décrit la méthode de Gus Van Sant comme une imprégnation. *“Il dirige très peu. Le film se fait presque sans en parler, en passant du temps à ses côtés, en faisant de longues balades en voiture.”* Les deux hommes se retrouvent six ans plus tard dans *Prête à tout,* où Matt Dillon joue le mari un peu benêt d’une Nicole Kidman ravagée par ses ambitions de gloire. *“Matt est naturellement drôle dans la vie, et après son rôle très dramatique dans* Drugstore Cowboy, *je voulais qu’il expose cette facette de lui.”*

Dans *Prête à tout*, l’acteur excelle en effet à esquisser la touche de beauferie et de bêtise légère de son personnage, sans renoncer à le rendre séduisant. Beauf et bête, il l’est à nouveau de façon beaucoup plus spectaculaire et bouffonne dans *Mary à tout prix* (1998) de Bob et Peter Farrelly. Veule, escroc, affabulateur, vénal, flanqué d’improbables chemises à fleurs et à palmiers (look qu’il arbore la même année dans un autre emploi de bellâtre vil pour *Sexcrimes* de John McNaughton), il y déploie une aptitude au grotesque, un goût pour les personnages antipathiques que Lars von Trier pousse dans ses extrémités avec le serial killer de *The House That Jack Built* (2018). Lorsqu’on le questionne sur son goût de plus en plus marqué pour la noirceur, il affirme : *“Représenter des personnages très sombres fait partie de mon métier. Quand j’interprète un personnage aussi hors du commun, irrationnel*

Nancy Moran/Getty Images · Lionsgate

que Jack, le tueur du film de Lars von Trier, ou un homme aussi odieux que le flic raciste de Collision [Paul Haggis, 2005], *j'essaie malgré tout de dégager une certaine logique dans son comportement, des règles, des mécanismes. Il y a une logique même dans la folie, et je considère que je dois la trouver et la rendre lisible.*" Il cite alors une réplique célèbre de *La Règle du jeu* de Jean Renoir : *"Il y a quelque chose d'effroyable dans ce monde, c'est que tout le monde a ses raisons.*"

LE GOÛT DE L'AVENTURE

Lorsqu'on le fait réagir sur les fluctuations de sa carrière, ses climax, ses décélérations, il répond : *"Je sais que j'ai fait quelques très bons films, pas mal d'autres moins réussis, ou moins intéressants… C'est le lot de beaucoup d'acteurs. Mais je crois qu'à chaque film, j'ai réussi à trouver le sens de pourquoi je le faisais. Je ne me suis jamais demandé pourquoi j'étais là. Et puis j'adore la nature collaborative du cinéma, la multiplicité des rencontres. C'est comme si, à chaque film, on faisait un voyage ensemble.*"

Le voyage est justement un marqueur fort de son trajet de vie. Claire Denis raconte : *"Le tournage du* Cri des gardes *se déroulait au Sénégal, mais dès qu'il a eu un week-end de libre, il l'a passé au Bénin. Il est beaucoup allé à Kinshasa. L'Afrique, les artistes africains comptent beaucoup pour lui. L'autre jour, il m'a encore envoyé l'enregistrement d'un concert là-bas qui l'avait enthousiasmé. Il aime se déplacer, voir ailleurs, se sentir libre.*"

Il a aussi vécu des années à Rome. Et a développé un rapport très fort au Cambodge, où il a tourné en 2002 son seul film de réalisateur *(City of Ghosts)* et où il retourne souvent.

Le cinéaste franco-cambodgien Davy Chou évoque leurs rencontres : *"On s'était croisés à plusieurs reprises, à cause de ce lien avec le Cambodge, mais c'est surtout en 2023 qu'on a passé plus de temps ensemble, quand il est venu présenter son film,* City of Ghosts, *à Phnom Penh. Chose qu'il n'avait jamais faite depuis la sortie du film. Son rapport avec le Cambodge, ou celui qu'il a développé avec Cuba, raconte ça. Il est hypercalé sur l'histoire des deux pays, et leur relation avec les États-Unis, bien sûr. Ce qui est marquant, je trouve, quand on parle avec lui, c'est de voir combien il a d'autres passions avant le cinéma, sur lesquelles il est intarissable : la musique, la peinture…*"

La peinture est en effet une autre de ses activités créatrices et, en 2024, il présentait sa première expo à Paris. Dans un style qu'on pourrait qualifier de postexpressionniste, il peint des visages bosselés, des créatures indistinctes aux torsions tourmentées. Anamaria Vartolomei : *"C'est un homme très drôle et très charmant, mais quand on regarde sa peinture, on découvre un univers très sombre.*" Dans cette constellation de voyages, d'activités, de passions, qu'est-ce qui le ramène aussi invariablement au cinéma depuis plus de quarante-cinq ans ? *"Faire un film, c'est gratifiant quand on a l'impression de faire quelque chose pour la première fois. Je l'ai éprouvé par exemple sur le film de Claire. C'est illusoire, bien sûr, car tout a déjà été fait des centaines de fois. Et pourtant, parfois, durant une prise, on peut être envahi par un sentiment de fraîcheur, d'étonnement. C'est pour retrouver ce frisson que je fais ce métier depuis l'âge de 14 ans. Tout à coup, on n'a plus le sentiment de faire un travail, on a trouvé quelque chose.*"

Le Cri des gardes de Claire Denis, avec Isaach de Bankolé, Matt Dillon, Mia McKenna-Bruce (Fr., 2026, 1 h 49). En salle le 8 avril.

Retrouvez la critique du film p. 120.

Le Crédit Mutuel donne le LA

Nuits sonores

13—17 MAI 2026 LYON

23e édition nuits-sonores.com

808 State live
999999999 live
aamourocean x PLEUR live
Acid Arab
Adiciatz live
Adrian Sherwood live av
Aïta Mon Amour live
Alex Wilcox live
Amelie Lens
amnē b2b Lisa More
Anamanaguchi live
Anetha b2b Vel
Arsenal Mikebe live
Baalti
Baby Volcano live
Bad Boombox
Batu (w/ Leeza Pritychenko av)
Bclip live
Beatrice M.
Belaria b2b Kendal
Ben Klock
Ben Sims
Ben UFO
Benedikt Frey b2b NVST
Blood of Aza b2b Kavari
Bogdan Raczynski live
Carl Craig b2b Seth Troxler
Carrier live
Cera Khin
Cinthie live
Clémentine
Colin Benders live
Cortisa Star live
Craig Richards b2b Ivan Smagghe
dBridge live
De Grandi live
Deadbeat & Tikiman live
Deena Abdelwahed
Dinamarca
Dj Babatr
DJ Fuckoff
DJ Gigola b2b Busy P
DJ Nobu
DJ Pompompom
DJ Travella
DJ_Dave live coding
DJRUM
Ehua & Flore live
Emma-Jean Thackray live
Fat Dog live
Folamour
Four Tet
Gabber Eleganza & Yuta Umegatani
Garnier plays COD3 QR
GiGi FM
gyrofield
HAAi b2b Leftfield dj
Hirma b2b Mendi
James Holden & Waclaw Zimpel live
Jokkoo Collective presents
Organic Intelligence live av
Juan Atkins
Kali Malone live electronic
Kangding Ray live av
Kelman Duran, AGF, Kiani del Valle & Theresa Baumgartner present
Pitch, Pigeon, Puerta live
Kirara & Krimska
Kiss Facility live
KITTIN & MCR-T decks & mics
KUKII live
La Louuve
LB aka LABAT 70 to 150 bpm set
Lila Sky live
LinLin live
Loto Retina live
Maara live
Mac Declos b2b Ogazón
Mad Professor & Sister Audrey live
Mala
Miley Serious b2b Hyas
Mochakk
Mona San live
Nathan Fake live av
Nati Boom Boom
Nazar hybrid live
Nesa Azadikhah b2b Sina XX
NET GALA live
Nikki Nair
No Plexus live av
Noémi Büchi presents Exuvie live av
notinbed
Nuage Rose
Omar Souleyman live
OMOLOKO
Optimo (Espacio) b2b Paula Tape
Paul Seul
Peaches live
Powell live av
RIP Magic live
Rødhåd b2b Tauceti
Roza Terenzi live
Sama' Abdulhadi
Scattered Purgatory live
Scratchclart & DarkmanZulu
SHIBUUYA! live
Sindh live
Skream & Benga
Sonia Calico
Sonja Moonear
Tash LC
The Sabres of Paradise live
Tri/xon ft. Aunty Rayzor & Kabeaushé live
TSUNIMAN b2b Zara
Urumi
Uzi Freyja live
Vel ambient live
Von Bikräv
Vril & Wata Igarashi pres. Phantom Circuits live
WSNWG live
Rødhåd
Dasha Rush
JakoJako
UFO95
Xiaolin live
Zulu live

LAB

Allegra Rusconi
Amandine Gay
Kometa
Observatoire des multinationales
Paye ta vie d'artiste
Sophie Lemaître
Virginia Rollando
Radio Lab
FIP
Carhartt WIP Radio
Radio Flouka
Seoul Community Radio

& plus encore...

GÉNÉRATION ULTRA MODERNE

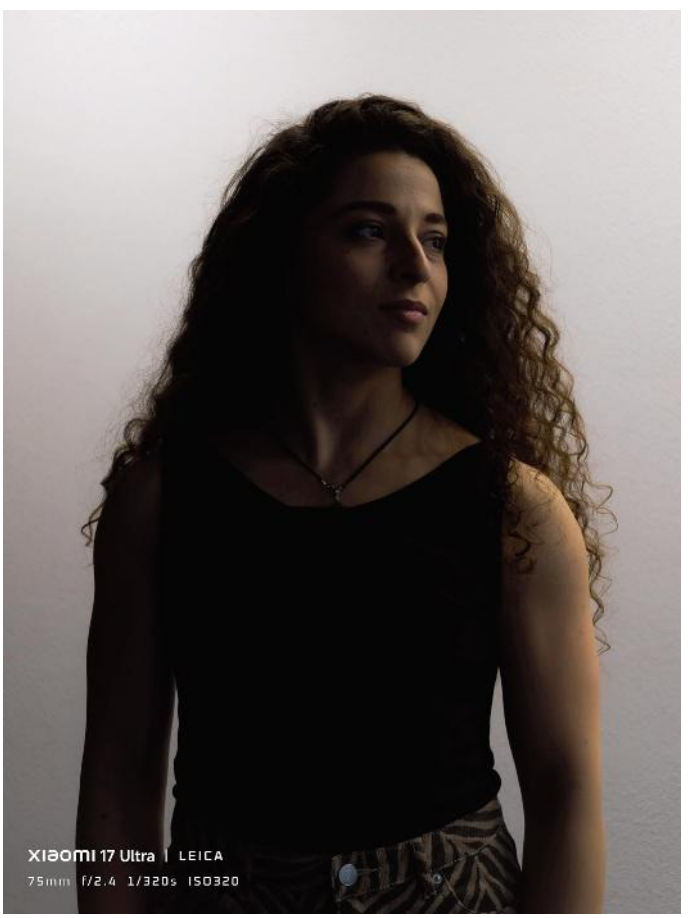
AVEC XIAOMI

Pour les 40 ans du magazine, plusieurs groupes ont fait trembler les murs de la 37e édition des Inrocks Festival : Stereolab, Soko, Jehnny Beth, Kids Return, Elias Rønnenfelt, WU LYF. Sans oublier une création originale avec les grands noms de la French pop : Katerine, Juliette Armanet, Miossec, Dominique A, Calypso Valois, Barbara Carlotti et Adrien Soleiman… mais pas seulement. En marge de tous les concerts qui ont électrisé le public pendant trois jours, un autre événement a posé ses bagages au Centquatre-Paris : une exposition inédite, curatée par Xiaomi, pour mettre en avant le travail de quatre photographes.

1



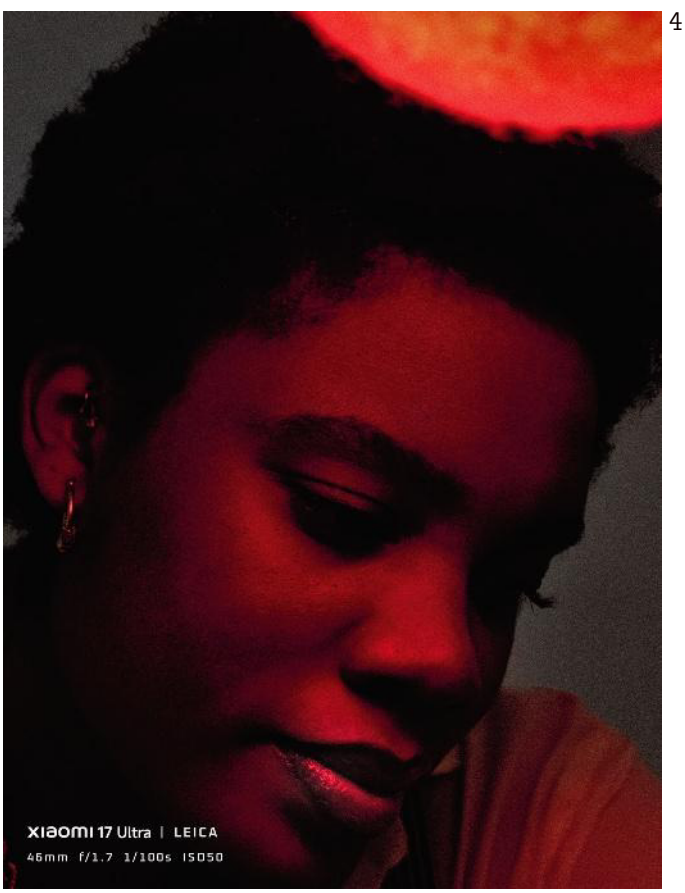
3





2





4

Chaque photographe sélectionné·e pour être exposé·e au Centquatre-Paris lors des Inrocks Festival avait deux impératifs : faire correspondre ses photos à une thématique chère aux *Inrocks*, "Des jeunes gens modernes", et utiliser le Xiaomi 17 Ultra pour les capturer. L'occasion pour chacun·e de livrer un regard sensible et esthétique sur ce qui constitue et représente notre époque.

Pour **Lao Ségur (1)**, qui évolue entre Paris et la Normandie, il s'agissait avant tout de rentrer dans l'intime. Quoi de plus adéquat, donc, que de s'immiscer dans les chambres d'adolescent·es et de jeunes adultes pour s'imprégner de leurs différents univers, traversés d'objets-totems et d'un amour commun pour la musique (on y croise même *Les Inrocks*)…

La Caennaise **Camille Legrand (2)**, elle, a préféré se focaliser sur des visages et s'éloigner de l'image qu'on se fait d'une jeunesse hyperconnectée et obsédée par les réseaux sociaux.

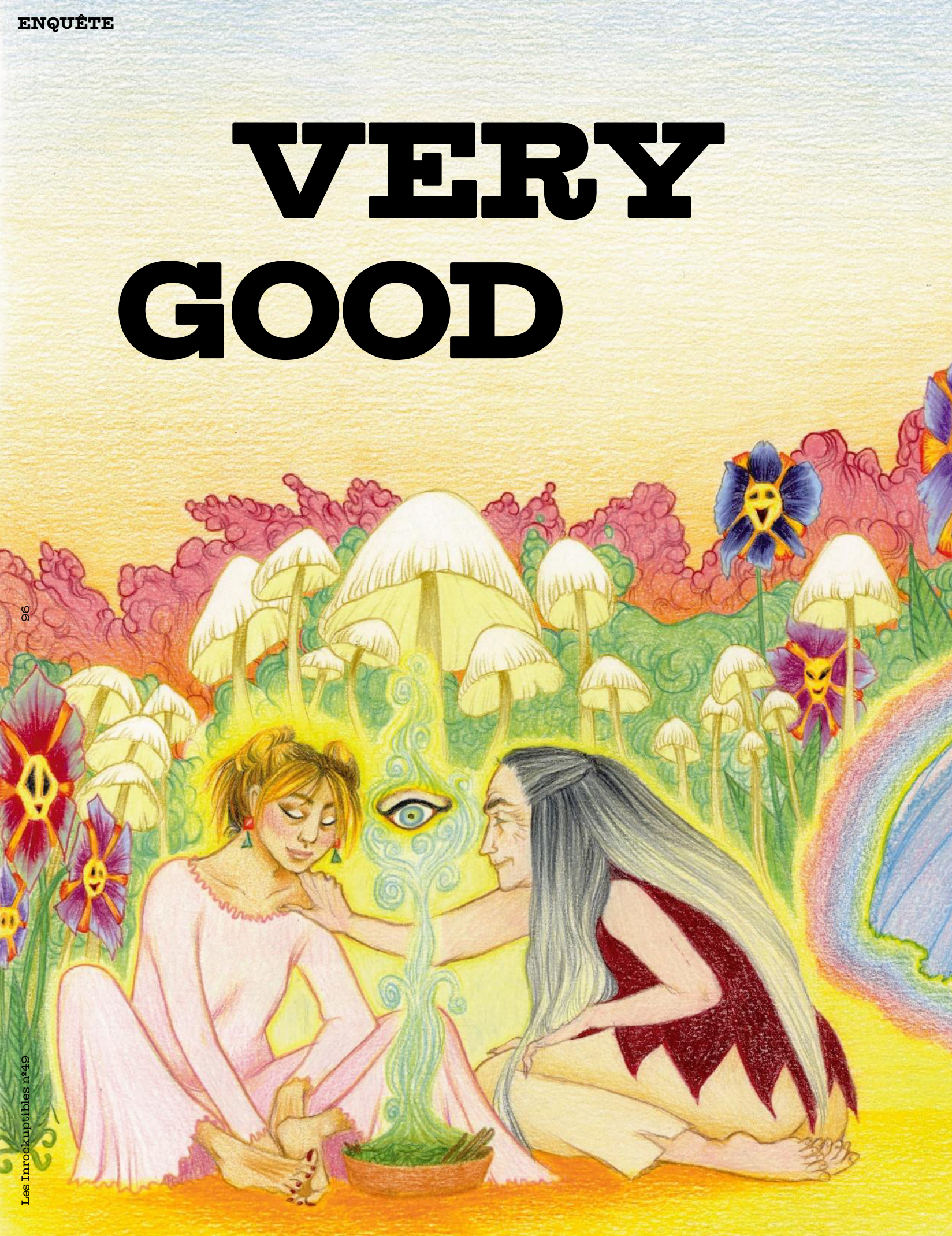
Louis Lepron (3), photographe et journaliste basé à Paris, s'est quant à lui fixé sur un seul visage : celui d'Afraa Mohammad, athlète et réfugiée syrienne immortalisée en pleine nature ou sur les murs d'escalade qu'elle espère grimper aux JO de Los Angeles, en 2028.

Enfin, pour **Pierre Belhassen (4)**, il était plutôt question de corps en mouvement, parce que *"'Des jeunes gens modernes' n'est pas une catégorie. C'est une tension"*, expliquait-il.

Ses photos vibrent, électrisent et donnent à voir une jeunesse insaisissable évoluant dans un monde qui l'est tout autant : *"Je voulais saisir les regards, les gestes, les corps et des tensions. Ce qui m'intéressait, c'était cette friction entre la solitude et le contact, entre la performance et la vulnérabilité"*, complète-t-il.

Tous·tes à leur manière ont réussi à tirer profit des capacités du Xiaomi 17 Ultra et de sa triple caméra conçue avec Leica. Sur son expérience avec cet appareil, Pierre Belhassen ajoute : *"Il est beaucoup moins invasif qu'un appareil classique, c'est un vrai avantage. Notamment grâce à sa longue focale, qui me permettait d'accéder à une zone assez intime sans être intrusif, et à son téléobjectif, que j'aime beaucoup et qui m'a donné l'impression d'une respiration."*

VERY GOOD

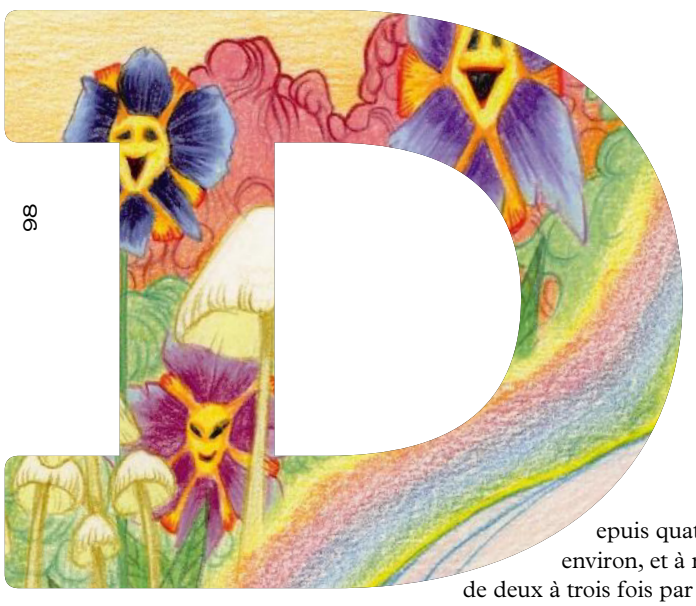




TRIP

Leur job ? Vous embarquer sans encombre dans un voyage sous ayahuasca, LSD ou champis. Baptisé·es "trip-sitters", ces coachs promeuvent les bienfaits des drogues psychédéliques. Illégale en France, leur pratique fleurit dans d'autres pays. Enquête.

Texte Lisa Delille
Illustration Caroline Tschumi
pour Les Inrockuptibles



Depuis quatre ans environ, et à raison de deux à trois fois par an, sans qu'il le planifie vraiment, Ludovic* encadre des groupes de cinq à neuf personnes dans leur prise de MDMA ou de LSD. Ce trentenaire lyonnais, officiellement professeur de tantra et de danse contact, assure le faire uniquement *"par plaisir"*, et non pour des raisons pécuniaires. Preuve en est, il ne demande aux participant·es qu'une somme modique afin de couvrir le coût de la substance, les frais annexes et une certaine *"prise de risque"*, dans la mesure où il assume seul la responsabilité de se fournir en produit – le mot "drogue" est banni du vocabulaire – et de l'acheminer jusqu'au lieu du trip, en France ou en Europe.

Les trip-sitters, autrement appelé·es coachs, thérapeutes en psychédéliques ou encore facilitateur·rices, gardien·nes voire chaman·es, n'ont pas d'existence légale dans l'Hexagone, et pour cause : la vente et la consommation de psychotropes, soit toutes les substances qui modifient l'état de conscience – et a fortiori les psychédéliques, qui agissent plus particulièrement sur le récepteur de la sérotonine –, sont prohibées. Cela étant, depuis les années 2010, la recherche médicale concernant l'utilisation des psychédéliques dans le cadre de thérapies connaît un regain d'intérêt aux États-Unis, au Canada, en Suisse et plus récemment en France. Au point que l'on parle de "renaissance psychédélique", selon l'expression avancée par Zoë Dubus, docteure spécialisée en histoire de la médecine. *"Aujourd'hui, on sait que ces substances sont très intéressantes dans la lutte contre la dépression, l'anxiété ou les addictions"*, explique l'historienne, qui a également cofondé la Société psychédélique française en 2017, une association qui a vocation à croiser et diffuser le savoir scientifique sur le sujet auprès de tous les publics. Par ricochet, des organismes de formation privés ont vu le jour là où la législation le permet, notamment aux Pays-Bas et en Belgique.

Alexis fait partie des Français·es fraîchement diplômé·es dans le domaine. Après avoir travaillé une dizaine d'années dans l'univers des start-up, ce quadragénaire se retrouve brusquement au chômage. Il ambitionne d'abord de se reconvertir comme psychothérapeute "classique" en France ; mais sa découverte des champignons à la psilocybine, qu'il consomme pour juguler son anxiété, le convainc de se former à la thérapie assistée par psychédéliques en Belgique, puis aux États-Unis. Deux programmes complémentaires de plusieurs mois, qui lui ont coûté la somme de 3 000 euros pour le premier et *"plus du double"* pour le second.

Depuis un an, Alexis "trip-sitte" des groupes lors de retraites collectives en Espagne et au Portugal, où le cadre légal est plus permissif, mais aussi en France, en face-à-face. *"Dans ce cas-là, je ne suis pas présent le jour J"*, assure-t-il. Car loin de se cantonner au seul trip, son coaching démarre deux mois avant la prise avec une première phase dite d'*"évaluation"*, où il détermine *"si la personne a le bon profil, à la fois médical et psychologique, pour prendre une substance, et évalue les risques au regard de ses antécédents et de ce qu'elle a l'habitude de consommer"*, détaille-t-il. Si tous les voyants sont au vert, il passe à la *"préparation"* : il informe son ou sa client·e sur la substance qu'il ou elle souhaite expérimenter, comme le ferait un·e médecin addictologue dans une démarche de réduction des risques, et cerne ses *"intentions"*, soit ses attentes profondes. Enfin, il intervient dans les jours qui suivent l'expérience pour la dernière phase dite d'*"intégration"*, la plus importante selon lui, qui consiste en deux ou trois sessions de travail d'une heure et demie facturées 90 euros chacune, pour *"travailler sur ce qui est survenu"* durant le trip et faire en sorte que *"le but recherché soit atteint"*.

"GOOD JOB! YOU'RE DOING A VERY GOOD JOB!"

C'est un fait : les psychédéliques attirent de plus en plus, car ils sont de plus en plus présents dans la pop culture. Julie Dachez, conférencière, autrice du livre *Qu'est-ce que vous croyez ?* (Albin Michel) et fondatrice du podcast *"Thérapies psychédéliques"*, découvre les *"champignons magiques"* par le biais de la série documentaire *Le Labo Goop* (2021), incarné par l'actrice Gwyneth Paltrow et diffusé sur Netflix. La jeune femme, qui souffre depuis des années de dépression et se trouve dans une impasse thérapeutique, se dit alors *"Pourquoi pas"*. *"Je partais de très loin,* confesse-t-elle. *Comme beaucoup de gens, je mettais toutes les substances dans le même panier, je les trouvais toutes dangereuses, avec un fort potentiel d'addiction… J'ai mis du temps à déconstruire tout ça et à comprendre que c'était faux."*

Après un premier test concluant à la maison, où elle ingère, seule, une microdose allongée au sol, un masque noir sur les yeux, Julie s'envole quelques mois plus tard pour

la Jamaïque, afin de suivre une retraite dans un centre tenu par des Américain·es. Dans ce cadre *"incroyable"* au milieu de la végétation, elle participe à trois cérémonies sous champignons, entrecoupées de soins énergétiques et de moments passés seule. *"Là-bas, je n'ai pas tellement eu besoin d'être trip-sittée,* rembobine-t-elle, *sauf peut-être une fois, lorsqu'une thérapeute est venue m'aider à respirer et à me placer dans une position confortable."*

Alors que Julie prend conscience que sa dépression n'est pas la sienne mais celle des générations qui l'ont précédée, la thérapeute l'encourage par des *"Good job! You're doing a very good job!"* enthousiastes, avant de lui suggérer de poser les mains par terre pour se débarrasser de *"tout ce poids"* qu'elle porte. *"Mais ce n'était jamais trop directif",* assure Julie, qui connaît une révélation mystique lors de la dernière cérémonie, pour laquelle elle a ingéré huit grammes de truffes. *"La foi est vraiment le plus beau cadeau que m'ont fait les champignons. Il y a un lien très fort entre le fait de croire et la santé mentale. C'est important de se relier à la magie de la vie, sans appartenir à un quelconque dogme."*

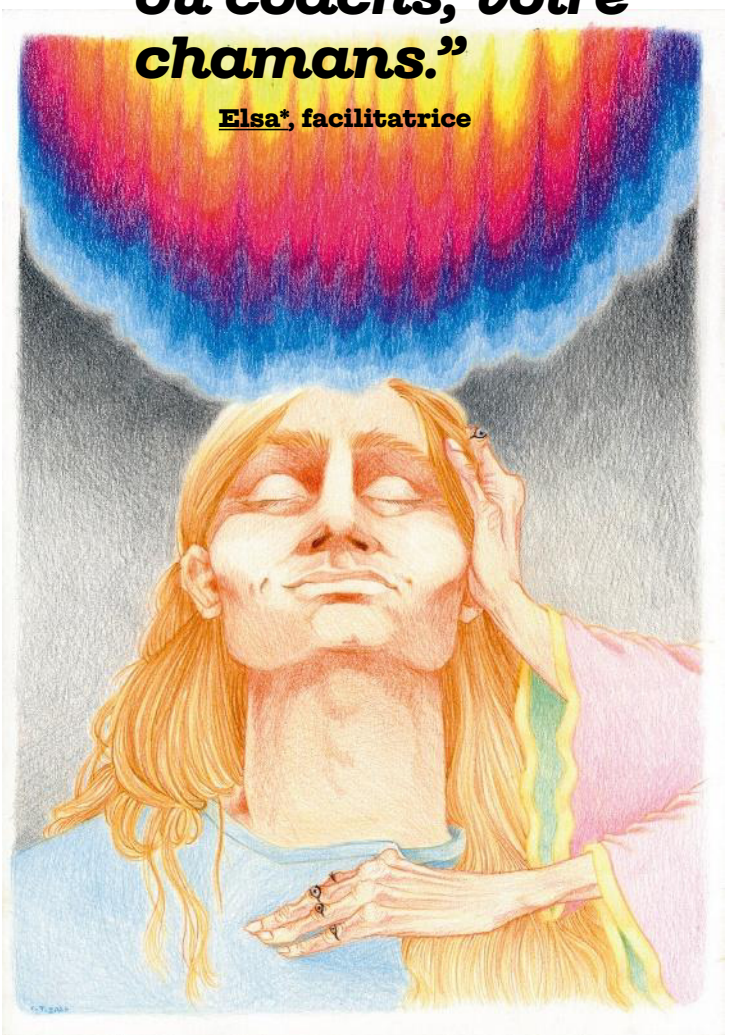
"En tant que trip-sitter, témoigne Ludovic, *on est tenu de créer un cadre propice afin de détendre le système nerveux."* Sa méthode personnelle consiste à proposer à ses "psychonautes" – toute personne attirée par les états de conscience modifiés – de former un cercle de parole. Assis·e en tailleur, de préférence à l'extérieur, chacun·e est invité·e à *"déposer"* ses peurs et ses intentions, avant de se voir remettre un petit buvard imbibé de LSD. La dose varie en fonction de l'expérience et de la corpulence de la personne. Ludovic, qui s'est énormément documenté sur l'histoire de cette molécule, dont les effets psychotropes ont été découverts en 1943, a l'habitude pour sa part de s'aligner sur la dose la plus forte administrée aux membres du groupe, afin de *"rester connecté"* à ses ouailles. *"C'est ce qu'on appelle une bulle quantique, comme en physique quantique lorsqu'on parle d'intrication atomique. En gros, ce que l'autre ressent, je peux le ressentir",* atteste-t-il. Évidemment, cela donne lieu à des situations cocasses. Lors d'un trip au Portugal, Ludovic décide d'organiser une *"bataille de volonté"* entre deux participants. *"Ils devaient se regarder dans les yeux et tenter de faire plier l'autre d'un point de vue énergétique",* se remémore-t-il. L'un des deux rivaux prend rapidement l'ascendant. Ludovic voit alors *"ses oreilles s'affiner, ses poils du cou se hérisser"* pour se muer en un serpent aztèque, tandis que son adversaire prend la forme d'un condor royal flamboyant. *"Je suis alors venu placer une feuille de papier entre eux, au niveau du visage, et on l'a tous vue brûler. C'était tellement intense!"*

Elsa*, 28 ans, a cru quant à elle ne jamais se remettre d'un bad trip sous ayahuasca, lors d'un festival New Age en Grèce. *"J'ai surdosé,* admet-elle, *j'ai pris trop de substance par rapport à ce qu'il me fallait. J'ai été très mal conseillée, et mon énergie est sortie de mon corps, car j'avais très peur. J'avais beau être entourée de personnes issues de tribus amérindiennes, le cadre était mal tenu, pas du tout propre énergétiquement, et à cause de la peur, je suis restée bloquée dans une dimension vraiment très lointaine et terrifiante."* Après quatre années d'errance thérapeutique, •••



“Je vois beaucoup de gens qui, après seulement deux ou trois cérémonies d’ayahuasca, se forment à la va-vite pour devenir facilitateurs ou coachs, voire chamans.”

Elsa*, facilitatrice



→ durant lesquelles la jeune femme vit un *“enfer”* à chaque nouvelle cérémonie, elle fait enfin la rencontre d’un chaman au Pérou qui parvient à la sauver. *“Il a compris que je souffrais d’une fragmentation de l’âme et a fait en sorte que celle-ci réintègre mon corps”,* résume Elsa, qui s’est depuis formée au trip-sitting auprès d’un organisme aux Pays-Bas pour un coût annuel de 8 000 euros.

LES VERTUS DE L’AYAHUASCA

Myriam Beaugendre fait partie des rares thérapeutes françaises à travailler avec l’ayahuasca, ce liquide *“très épais et très amer”* qui résulte de la décoction d’une liane d’Amazonie et d’une plante appelée chacruna. *“C’est un nettoyage qui peut faire peur, car très physique,* explique-t-elle, *mais qui permet un nettoyage de toxines, de tensions et de stress.”* La psychologue clinicienne et psychothérapeute, autrice d’un livre intitulé *Prendre soin de l’âme* (Seuil), s’est rendue à l’origine au Pérou pour traiter des problèmes cardiaques ; mais depuis vingt ans, elle organise des retraites dans son propre centre installé dans le nord du pays. *“La plante y est donnée au cours d’une cérémonie où l’on chante des chants sacrés que l’on appelle des Ikaros ; c’est un véritable voyage guidé dans la forêt, en plein air, la nuit, avec les insectes et les animaux autour, c’est très vivant”,* explique-t-elle.
“La première fois, tu as l’impression d’ouvrir les yeux”, relate Christophe, 55 ans, ingénieur du son à Paris, qui a sauté le pas il y a dix ans avec Myriam. *“Puis tu te prends la réalité en pleine face, et tout le travail consiste à redescendre sur terre.”* Un *“travail”* que Christophe poursuit en France avec le *“décodage occidental”* de Myriam. L’été dernier, son épouse, Stéphanie, a décidé de faire le voyage avec lui. De sa première rencontre avec *“la plante”* – elle rejette le mot *“substance”,* trop connoté –, cette responsable communication de 57 ans retient un *“contact plutôt doux, tranquille, où l’on s’apprivoise simplement”.* À l’issue de la retraite où elle a participé à trois cérémonies, elle évalue déjà les bénéfices : *“La plante a ouvert des blessures, m’a permis de voir des traumas, m’a donné des mots, des émotions et des sentiments pour les comprendre.”* Au total, le couple a dépensé 4 000 euros pour treize jours de retraite, hors billets d’avion. Un très bon calcul selon elle et lui, et surtout un gain de temps, car, pour Christophe : *“Une seule retraite d’ayahuasca fait gagner dix ans d’analyse.”*
Rafael*, Français d’origine colombienne établi dans l’est de la France, mesure l’impact qu’a eu l’ayahuasca dans sa vie : *“Avant, je m’alimentais uniquement de junk food, je ne buvais pas une goutte d’eau et je ne faisais jamais le ménage chez moi.”* Lorsqu’il la teste la première fois, lors d’une retraite clandestine en région parisienne, il voit instantanément le changement dans son hygiène de vie. Pendant les huit années qui suivent, il étudie la plante et se forme auprès d’un *“médecin de la jungle”,* en Amazonie. Depuis quelques mois, il facilite des retraites près de Madrid, en Espagne. Il fait venir le liquide par avion via des contacts noués sur place et avance à chaque fois la somme de 800 dollars pour un litre. *“Je sais que je prends des risques, mais plus j’avance avec cette plante, plus je perds le goût de passer neuf heures derrière un ordi. Donc je fais tout pour que ça devienne mon activité principale.”* Il ambitionne de déménager en Suisse pour pouvoir travailler plus sereinement.

UN CADRE LÉGAL ENCORE CONTRAIGNANT

Alors, pour bien triper, faut-il forcément être accompagné·e ? Pour Elsa, qui gagne pourtant sa vie en organisant des retraites au Portugal, *“il n’y a pas besoin d’avoir un trip-sitter pour ressentir les effets thérapeutiques des psychédéliques”.* L’historienne

Zoë Dubus ne dit pas autre chose : *"Certaines personnes vont en prendre par elles-mêmes dans un contexte festif et vont quand même observer des effets thérapeutiques, même si ce n'était pas l'intention de départ. C'est ce qui rend les psychédéliques aussi riches et passionnants."* Si l'attrait du grand public pour ces thérapies alternatives a cela de positif qu'il marque un retour à une médecine plus horizontale, *"telle qu'on la pratiquait au XIXe siècle avant le règne des 'sachants'",* pour la spécialiste, c'est bel et bien le caractère *"clandestin et underground"* de cette profession qui pose problème. Du fait de son illégalité, il est en effet plus difficile de dénoncer les abus et les dérives sectaires qui ne concernent *"qu'une minorité, et heureusement",* mais qui peuvent exister. Et l'historienne de rappeler que dans le champ psychédélique, les victimes d'agressions sexuelles par des prédateurs grimés en psychiatres *"n'osent pas porter plainte de peur de desservir la cause"*.

Cela étant, il est peu probable que la situation évolue, la France restant très conservatrice sur le sujet de la légalisation, comme pour le cannabis. En 1966, elle a d'ailleurs été le premier pays au monde à classer les psychédéliques dans le tableau des stupéfiants, deux ans avant que les États-Unis rendent la possession de LSD illégale. Dans ce contexte, le ou la trip-sitter peut représenter une sécurité en plus, car il ou elle veille à *"l'intégrité physique et physiologique de la personne",* fait valoir Alexis, qui observe une stricte sobriété quand il encadre. Un rôle d'accompagnement qu'il distingue de l'accompagnement psychologique, qui ne requiert par les mêmes compétences et dépasse le simple trip-sitting.

"Je vois beaucoup de gens qui, après seulement deux ou trois cérémonies d'ayahuasca, se forment à la va-vite pour devenir facilitateurs ou coachs, voire chamans", relève Elsa, qui reproche aux formations actuelles de négliger l'aspect *"énergétique et spirituel"* du job, pourtant essentiel dans l'usage des psychédéliques. Elle-même a choisi de compléter sa formation initiale en Belgique par une autre sur la respiration consciente, appelée "Breathework", qui permet d'atteindre des états de conscience modifiés sans produit. D'autres alternatives existent. Dans son centre de retraite breton, Myriam Beaugendre propose des diètes de plantes non psychotropes tels le tabac, la rose, le chêne ou le bouleau… *"J'ai 'diété' cet arbre pendant dix jours au printemps,* témoigne Stéphanie, *et sa sève m'a aidée à me régénérer, et à m'ouvrir. Je suis allée très loin avec le bouleau."*

*Les prénoms suivis d'un astérique ont été modifiés.

Qu'est-ce que vous croyez ? de Julie Dachez (Albin Michel), 320 p., 21,90 €. En librairie.
Prendre soin de l'âme – La psychothérapeute qui est devenue chamane de Myriam Beaugendre (Seuil), 176 p., 19,50 €. En librairie.

ÉDITION LIMITÉE ET COLLECTOR

Maillot
40 ans des Inrocks



À retrouver sur store.lesinrocks.com
ou en scannant ce QR Code

Les Inrocks

Abonnez-vous !

9,90 € / MOIS

seulement !



- **Le mensuel**
- **Les hors-séries**
- **lesinrocks.com**
- **Invitations exclusives**
- **Les newsletters culturelles**
- **La radio des Inrocks**

Retrouvez l'offre en scannant ce QR Code

Les Inrockuptibles

Complétez ce bulletin et renvoyez-le avec votre règlement à : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

❑ **Mensuels + hors-séries pour 9,90 € /mois par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement.
Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

Je complète mes coordonnées :

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** **PAG49**

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Pays .....

Email ..... **@** .....

indispensable pour la gestion de votre abonnement et vos accès au numérique

Téléphone fixe ..... **Téléphone mobile** .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter hebdomadaire des *Inrockuptibles* (musique, cinéma, livres…)
J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des *Inrockuptibles* ❑ OUI / ❑ NON
et de ses partenaires ❑ OUI / ❑ NON

*Mentions obligatoires.

Mandat de prélèvement SEPA

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* en paiement récurrent dans le cadre de mon abonnement.

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Éditions indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

Mon compte (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

*|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
numéro d'identification international du compte bancaire, **IBAN** (International Bank Account Number)

*|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|
code international d'identification de votre banque, **BIC** (Bank Identifier Code)

Date et signature :

pensez à joindre votre RIB

☐ Je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA,** accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Éditions Indépendantes - 10-12, rue Maurice-Grimaud - 75018 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670 **Type de paiement** : récurrent.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Offre valable 2 mois. Après enregistrement du règlement, réception du premier numéro sous 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (coût des envois à votre charge). L'éditeur, Les Éditions indépendantes, 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris – RCS Paris 428 787 188 - Tél. 03 44 62 52 35 – est responsable des traitement et collecte des données afin de réaliser l'abonnement au magazine *Les Inrockuptibles*. Vos données sont transmises à nos prestataires de gestion des abonnements et sont conservées pendant 5 ans. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem à Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ❑

Les critiques

↘
Fcukers
p. 112.



Boris Halas

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com

Porteurs de flamme

L'ALBUM DU MOIS - Les Inrocks - L'ALBUM DU MOIS -

Après quatorze ans de silence, WU LYF a su conserver toute sa flamboyance pour *A Wave That Will Never Break*, collection pugnace de chansons-fleuves conquérantes.



Personne n'avait osé l'imaginer. L'idée qu'un deuxième album de WU LYF puisse voir le jour relevait de l'impensable. Et pour cause : au début des années 2010, l'ascension des Anglais a été aussi fulgurante que leur disparition, brutale. Une paire d'années d'existence seulement, des dizaines de concerts mémorables et un premier long, *Go Tell Fire to the Mountain* (2011), devenu culte pour toute une génération en un rien de temps. WU LYF a été un météore. Retombé dans les oubliettes de l'indie britannique aussi vite qu'il était apparu pour les un·es, pendant que son intense lueur continuait d'illuminer le souvenir des autres. *"Et ça ne serait même pas grave si ce premier album était aussi le dernier,* prédisait JD Beauvallet dans ces pages. *Il a été enregistré comme le cri primal, comme le chant du cygne, avec une intensité unique. Il restera."* Mais si certains ont fait de WU LYF un mythe, le deuxième album des Mancuniens est désormais réalité.

Il suffit de parcourir la liste des huit chansons qui le composent pour renouer avec les derniers instants du groupe, au détour d'un titre familier. Retour à ce funeste épisode de novembre 2012, lorsque le chanteur Ellery James Roberts annonçait la mort du collectif de son propre chef en publiant quelques mots d'adieu sur YouTube, accompagnés d'une ultime composition brute et aujourd'hui lourde de sens, *Triumph*.

Quatorze ans après, la demo inachevée est enfin bouclée et la fin de WU LYF, réécrite. Une manière pour les quatre Mancuniens de se réapproprier leur histoire, de souffler sur les braises du passé pour mieux raviver la flamme et affronter l'avenir. *"Intégrer cette chanson à l'album est un clin d'œil sur qui nous étions, mais elle a été redéfinie pour refléter ce que nous sommes devenus,* souligne le bassiste et chanteur Tom McClung au cours d'un échange à distance. *Nos goûts ont évidemment évolué et nous avons beaucoup changé, mais nous sommes aussi conscients de tout ce que nous avons accompli par le passé."*

Go Tell Fire to the Mountain était un brasier instantané, un disque à la candeur incendiaire, épique et sans pareil. En aucun cas son successeur ne cherche à lui ressembler. Il propose au contraire une incarnation renouvelée pour continuer d'accueillir la pugnacité inaltérable de ses auteurs. Construit à partir de plusieurs sessions d'improvisations, relancées en 2024 dans l'arrière-boutique d'une librairie du Northern Quarter de Manchester, puis enregistré dans les environs de Lisbonne, au Portugal, sous la supervision de l'ex-moitié de Spacemen 3 Peter Kember, alias Sonic Boom, *A Wave That Will Never Break* est une ode à la résilience. Rien que sa simple existence le confirme. *"Voilà le combat que je mène : ne pas me perdre dans le cynisme. Car, à l'instant même où tu comprends le fonctionnement du monde et ses rouages, c'est très facile de se retrouver désabusé, de devenir nihiliste ou désespéré. Mais c'est de la stagnation, un poison pour l'âme,* s'exclame Ellery James Roberts. *Nous ne sommes pas juste un groupe de screamo limité à un seul registre. Nous*



Anthony Harrison/Lyf Recordings

faisons attention à l'intensité, nous la préservons pour tous ces moments où elle devient vraiment nécessaire."
Les enfants terribles de *Go Tell Fire to the Mountain* avaient mis le feu aux poudres en s'insurgeant devant la perte de leur innocence. Ils s'élèvent désormais avec une sagesse nouvelle, plus mesurée, pour canaliser leur force. L'orgue d'antan a pratiquement disparu, cédant sa place à des guitares multiples, agressives ou liquides, corps flottants imprégnés de psych rock. Quant au chant lacéré d'Ellery James Roberts, il se fait plus maîtrisé, plaqué sur des chansons-fleuves aussi conquérantes *(Love Your Fate, Robe of Glory, Tib St. Tabernacle)* que contemplatives (*Wave* ou *Letting Go,* sorte d'écho lointain au *Just to See You Smile* écrite par Sonic Boom pour Spacemen 3 au début des années 1990), où s'enchaînent les ruptures, les silences et autres montées en puissance chères aux Anglais.

"*Je pense que nous avons créé un album assez provocateur, qui se manifeste à différents niveaux. Il y a de l'euphorie, du regret, un sentiment de déracinement, de solitude, de colère,* observe Tom McClung. *Et puis il y a ce finale,* At the End of the Day, *qui, selon moi, vient juste nous rappeler que nous sommes humains après tout. Cela fait aussi partie du combat : en fin de compte, nous devons nous reposer et accepter les choses telles qu'elles sont, pour mieux nous relever et ainsi poursuivre la lutte.*"



Si le monde ne cesse de sombrer, la World Unite Lucifer Youth Foundation reste fidèle à son propre nom. Dans l'obscurité grandissante, le retour de WU LYF est porteur de lumière.
Valentin Gény

A Wave That Will Never Break (Lyf Recordings). Sortie le 10 avril.

TRYING TIMES de James Blake

Avec une grâce infinie, l'Anglais nous fend l'âme et propose un antidote vibrant à nos vies saturées.

Pour James Blake, seule compte la grâce. Surtout quand le Zeitgeist s'apparente à un bourdonnement diffus parasitant nos vies saturées et devient le cadre avec lequel il faut rompre. Ici, le vertige contemporain de ces temps éprouvants (*"trying times"* en VO) imprègne les textures, tend les tissus sonores – en grande partie enregistrés aux studios Real World de Peter Gabriel après deux ans et demi de réflexion. *"Too many people crashing"*, chante-t-il dans *Obsession*. Mais James Blake rappelle aussi le refuge qu'est l'amour, et ce, sous toutes ses formes. Une multiplicité des cœurs battants pour laquelle il a retrouvé la vitalité créative de son troisième album, *The Colour in Anything* (2016) : *"Comme si je rendais justice à ce que j'aurais aimé faire à l'époque"*, dit-il.

À partir de ce mouvement intérieur se déploie un grand œuvre pop doublé d'une traversée émotionnelle, s'ouvrant sur les salves synthétiques et la matière vocale manipulée de *Walk Out Music*. Suit le *Death of Love*, porté par un sample (le chœur d'une synagogue montréalaise) du sublime *You Want It Darker* publié par Leonard Cohen peu avant qu'il ne tire sa révérence. En pleine désincarnation digitale et spirituelle, James Blake y interroge notre lien à l'autre. Quant au morceau-titre, d'une soul incarnée qui n'aurait pas déplu à Sam Cooke, il ouvre la porte à une énergie plus charnelle. Cultivant une veine trip-hop, *Days Go By* captive par sa capacité à creuser les stigmates funk et house, musiques aussi hédonistes qu'activistes.

Portée par ses riffs slacker impeccables, la power pop laid-back mais millimétrée de *Make Something Up* s'avère à la fois familière et singulière. Une formule qui pourrait d'ailleurs résumer l'ensemble de *Trying Times*. Pour preuve, la démonstration hip-hop de *Doesn't Just Happen*, partagé avec le rappeur britannique Dave, que James Blake avait aidé pour l'excellent *The Boy Who Played the Harp*, en 2025. Il y condense avec maestria le cloud sudiste, le rap East Coast à la Wu-Tang Clan et le groove californien en à peine plus de trois minutes. Et puis il y a l'épure R&B de *Through the High Wire*, la déclaration gospel *I Had a Dream She Took My Hand*, l'orgue synthétique de *Feel It Again*, seulement accompagné de la voix de James Blake, les multiples variations de *Didn't Come to Argue* avec la chanteuse chicagoane Monica Martin, facétieux tant dans sa narration que dans sa forme, qui ne choisit pas entre synthpop planante et beats dansants. C'est d'ailleurs le dancefloor qui nous appelle sur *Rest of Your Life*, conjurant la fatalité dans les volutes d'un garage anglais.

"Juste un peu plus haut", réclame James Blake dans une prière conclusive, où son piano s'offre la compagnie de cordes dont les envolées sont à fendre l'âme. Le temps de treize morceaux à classer parmi les grandes réussites de l'année, on peut enfin s'échapper de nos horizons trop souvent réduits – à tous points de vue – par nos environnements, urbains et ruraux, et par une surenchère d'informations. À cette ère bousculée, affligée et absurde qu'est la nôtre, il offre le plus vibrant des antidotes.

Sophie Rosemont



Trying Times (Good Boy Records/ Virgin Records/Universal). Sorti depuis le 13 mars.

Retrouvez le "Pourquoi j'aime" de James Blake p.40.



Harrison Adair/Good Boy Recors



Daria Kobayashi Ritch/Matador

RICOCHET de Snail Mail

Tournée vers les nineties mais sans nostalgie, Lindsey Jordan transcende son spleen grâce à sa maîtrise vocale affûtée.

À la première écoute de *Ricochet* s'installe une troublante impression de plonger dans la bande-son d'un *teen movie* des années 1990 façon *Clueless*. Mais l'éclat naïf des souvenirs se trouble vite : il y a quelque chose de pourri au royaume de *Dawson*. La carte postale rétro et sépia est vite balayée par le spleen et la lucidité de la jeune musicienne originaire de la banlieue de Baltimore.

Enregistré avec Aron Kobayashi Ritch (bassiste du groupe Momma), *Ricochet* est un disque de prise de conscience. Lindsey Jordan explore des obsessions longtemps tenues à distance : la peur du temps qui file, la mort, la difficulté d'aimer sans se dissoudre. Après *Lush* (2018) et *Valentine* (2021), *Ricochet* confirme la capacité de Lindsey Jordan à enrichir son univers à chaque album. L'introspection reste centrale, mais elle s'appuie sur des mélodies amples, plus travaillées que jamais. L'album convoque un imaginaire alt-rock 90's – guitares à la fois saturées et veloutées des Smashing Pumpkins, nappes shoegaze à la Catherine Wheel –, sans jamais céder au pastiche.

Le disque révèle notamment une Lindsey Jordan à la maîtrise vocale affûtée. Les arrangements gagnent en ampleur sans jamais étouffer l'intime : chaque morceau avance à son rythme, précis, métronomique. Snail Mail ne révolutionne pas son univers ; elle le creuse avec maturité et justesse. Plus qu'un clin d'œil aux nineties, c'est un regard sensible et lucide qui s'impose.



Arnaud Ducome

Ricochet (Matador/Wagram).
Sortie le 27 mars.

ROBYN ORLIN – CAMILLE – PHUPHUMA LOVE MINUS

A PIECE ABOUT WATER WITHOUT WATER



Licences R 2022-004254, R 2022-003944, R 2021-013751, R 2021-013749. © Mehdi Benkler

LUNDI 4 AU JEUDI 7 MAI 2026

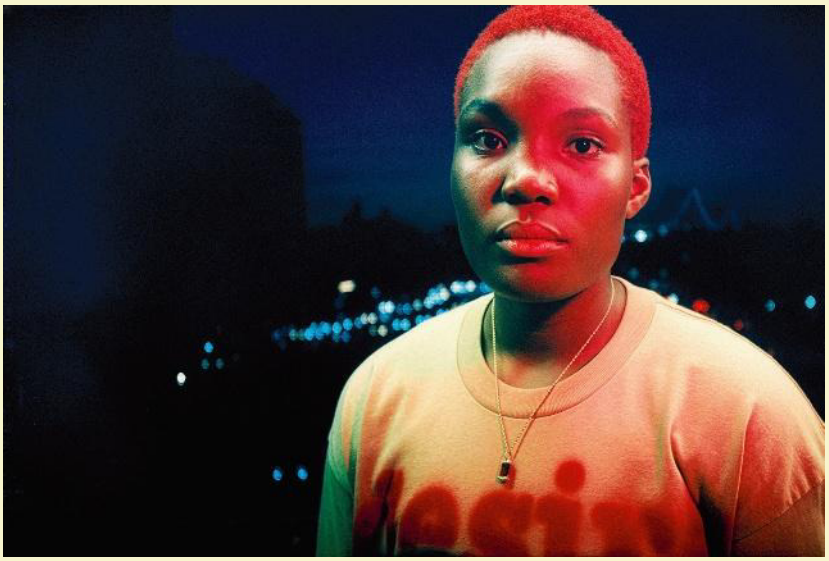
SPECTACLE

CITÉ DE LA MUSIQUE PHILHARMONIE DE PARIS

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

VILLE DE PARIS

Les Inrockuptibles TRANSFUGE Le Monde



AMBIGUOUS DESIRE d'Arlo Parks

La musicienne et poétesse britannique nous conduit tout droit sous les stroboscopes en étoffant sa nu-soul de productions synthétiques.

À l'aube du marasme des années 2020, Arlo Parks ouvrait sa discographie avec un premier EP au titre très à propos : *Super Sad Generation*. Soit quatre morceaux (dont le tube *Cola)* prenant le pouls d'une jeunesse désabusée, voire profondément malheureuse. Sept ans et deux albums plus tard, la poétesse britannique conte une fois encore les jeunes années au travers d'*Ambiguous Desire,* disque gorgé de lumière avec lequel elle nous conduit sous les stroboscopes d'un club éclairé par la lune. Car si la jeunesse est triste, elle sait s'amuser, désirer et faire la fête. Et tant pis pour les ruptures qui écorchent dès lors qu'il reste la poésie.

Fidèle à sa plume subtile et sensorielle, Arlo Parks nous prend délicatement la main et nous embarque en virée nocturne au fil de ces douze chansons : dans ses fins de soirée qui sentent le gin *(Blue Disco),* ses nuits embrumées sur le dancefloor *(Get Go),* ses *deep talk*s un peu trop *deep (Beams),* ses attentes fiévreuses d'un·e futur·e amant·e au bar, lorsqu'elle sent *"son cœur battre plus fort" (2Sided)*… Des aventures noctambules qui lui ont inspiré une production vaporeuse plus électronique qu'à l'accoutumée, agrémentée de synthés et de boîtes à rythmes.

Car depuis deux ans, Arlo Parks a fait la fête, beaucoup, au Midnight Lovers à Los Angeles, sous le K Bridge à New York, au M.O.T à Londres… *"Ce sont des endroits où je pouvais être qui je voulais être cette nuit-là, que ce soit en restant en retrait ou en me jetant à corps perdu dans la danse et en m'évadant pendant des heures sur la piste"*, s'épanche la musicienne, qui dit être *"tombée amoureuse de ces espaces nocturnes"*. De la liberté de *"se perdre et de réapparaître ensuite dans le monde"*, aussi. Ces instants de vie l'ont inspirée et lui donné de la confiance pour emmener sa musique vers de nouvelles couleurs.

Arlo Parks n'en finit pas de redessiner les contours de la nu-soul et n'hésite pas, cette fois-ci, à s'accorder des incartades club, UK garage et folk. Elle se réjouit : *"Cet album, c'est moi qui apprends à m'amuser davantage, en embrassant la lumière comme l'ombre."* Un travail mené au côté de Baird, producteur basé à New York, chez qui Arlo Parks a passé de longues journées à bidouiller des synthétiseurs et des plug-ins Ableton. Avant de se laisser aller, une fois le soleil couché, à l'effervescence de la nuit. **Louise Lucas**



Ambiguous Desire (Transgressive Records/PIAS). Sortie le 3 avril.
En concert à la Gaîté Lyrique, Paris, le 8 novembre.

AGAINST THE DYING OF THE LIGHT de José González

Guitare acoustique en bandoulière, le songwriter suédois nous apporte la lumière avec une rare élégance.

"Contre la disparition de la lumière" : c'est avec ce titre humaniste et contestataire que José González a choisi de résumer son nouvel album. Le songwriter suédois d'origine argentine ne parle pas de la faible luminosité des hivers scandinaves, mais bien de la lumière au sens de l'illumination spirituelle dont il redoute le déclin. Un communiqué officiel va même jusqu'à proclamer que ce cinquième disque solo serait un héritage des *protest songs* du folk. Mais peut-on réellement s'insurger du bout des lèvres, d'un ton lointain et cotonneux ?

Au lieu de décortiquer ses paroles trilingues, chantées en anglais, en espagnol et en suédois comme sur *Local Valley* (2021), on se contentera de s'émerveiller à l'écoute de ses trésors feutrés, d'un minimalisme élégant, qui montrent que prendre tout son temps réussit toujours à ce père de famille quadra – la pochette a d'ailleurs été conçue par son épouse, l'illustratrice et designer Hannele Fernström. Parmi ces chansons entièrement acoustiques, les plus rythmées (dont *Losing Game (Sick)* et l'intranquille *A Perfect Storm*) tirent leur épingle du jeu. Certains moments plus méditatifs peuvent un peu lasser (le monotone *For Every Dusk*), alors que d'autres ensorcellent d'emblée *(U\|Rawls Slöja, You & We)*. Le guitariste et compositeur joue ici dans un éblouissant halo de lumière. **Noémie Lecoq**



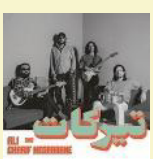
Against the Dying of the Light (City Slang/PIAS). Sortie le 27 mars.

Joshua Gordon/Transgressive Records

TIRAKAT de Charif Megarbane & Ali

Un bijou de groove chatoyant né de la rencontre d'un musicien libanais prolifique et d'un trio indonésien funkadélique.

Fameux pourvoyeur de délices musicaux arabes à forte teneur en groove, le label berlinois Habibi Funk, qui alterne rééditions indispensables et nouvelles parutions, régale une fois encore avec sa première sortie de l'année 2026. Celle-ci consiste en un album tout frais qui étend le spectre géographique du label, puisqu'il résulte de la rencontre – pas du tout fortuite – entre l'auteur-compositeur-interprète libanais Charif Megarbane et le trio indonésien Ali. Formé en 2021, révélé par un premier single au titre programmatique *(Dance, Habibi)*, Ali distille un cocktail bien frappé mêlant funk psychédélique indonésien, disco et musiques du Moyen-Orient. Auteur de plus d'une centaine (!) d'albums, sous son nom ou sous divers pseudos, Charif Megarbane, à l'orée de la quarantaine, pratique un brassage de styles avec une agilité incroyable.
Enregistré à Berlin, au cours d'une tournée européenne d'Ali, *Tirakat* délivre treize morceaux originaux, instrumentaux ou chantés, composés en quatuor mais interprétés dans des configurations variables. La connexion musicale reliant le monde arabe et l'Indonésie (dont le substantiel livret du disque retrace la longue histoire) trouve ici une illustration éclatante. Porté par une dynamique rythmique irrésistible et orné d'arrangements miroitants, l'album resplendit tout du long. *Mosaics, Jamal* et surtout *Bandar Batavia*

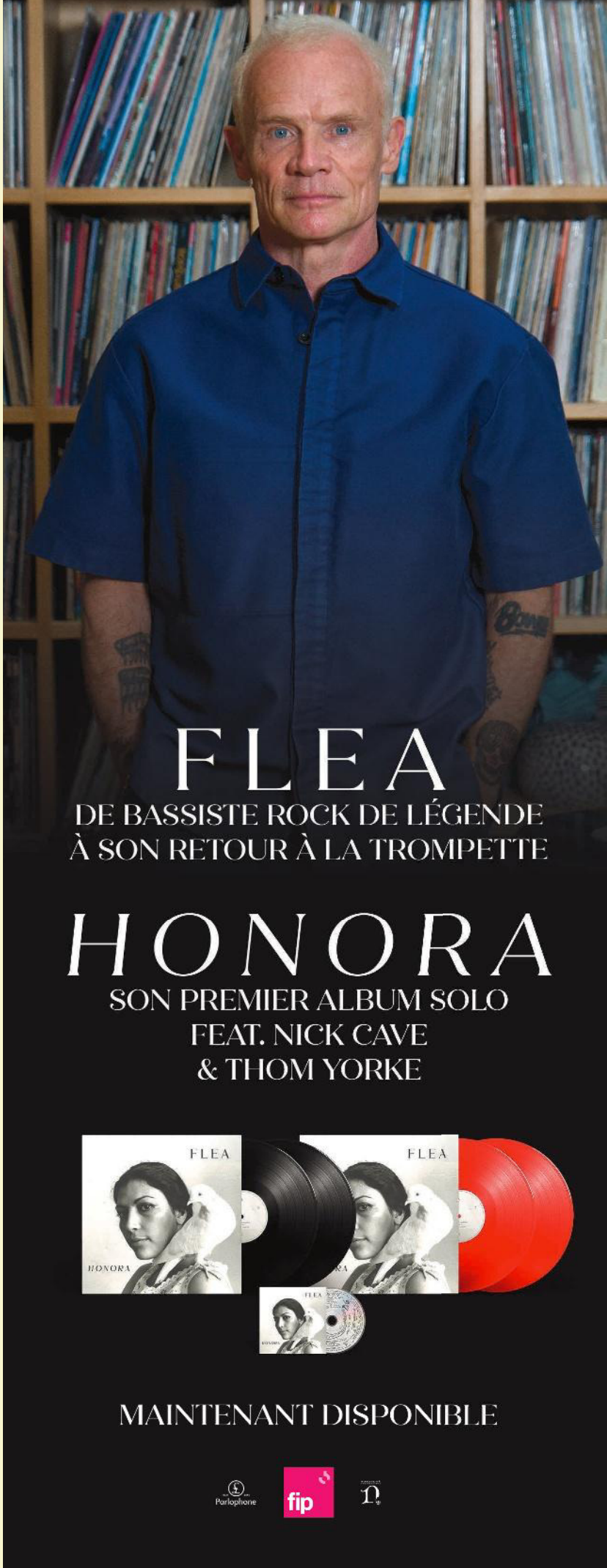


apparaissent comme les morceaux les plus tubesques, tandis que *Silk End* apporte une conclusion idéalement soyeuse. **Jérôme Provençal**

Tirakat (Habibi Funk Records/Bigwax). Sorti depuis le 20 mars.



Fabian Brennecke/Habibi Funk Records



DISTRACTED de Thundercat

Des invité·es de prestige et un sens du groove imparable pour un immense patchwork ludique qui fait le plein de surprises.

Et si la musique avait toujours été pour Thundercat un moyen de s'inventer un monde à lui, loin de celui des adultes ? L'hypothèse, prend racine au milieu des années 2010, quand l'Américain transformait Twitter en théâtre du LOL, s'équipait d'un sabre laser pour recevoir son premier Grammy et annonçait sa tournée en simulant un acte sexuel avec sa peluche Pokémon. Depuis, le meilleur ami de Flying Lotus n'a cessé de placer l'amusement au centre de ses albums d'une étrangeté réjouissante, originaux juste ce qu'il faut pour rester novateurs sans être bizarres, éveiller la curiosité plutôt que la méfiance.

Avec *Distracted,* la logique artistique reste la même : il s'agit avant tout de tacler à la gorge les journées moroses, de composer des hymnes à la joie aux côtés de ses *"funny friends",* toujours plus nombreux·ses. À lire les noms de Tame Impala, The Lemon Twigs, A$AP Rocky, Channel Tres, Lil Yachty, Willow ou le regretté Mac Miller, on pense inévitablement à tous ces albums plombés par les tentations de nouveaux·elles riches de leurs auteur·rices, et l'on se réjouit de voir *Distracted* échapper à un tel piège. Thundercat est trop joueur pour ramener ses mélodies à la raison, pas assez commercial ou manipulateur pour résumer ses choix à des effets de style. Il est l'exemple même de cette théorie selon laquelle n'importe quel être humain, quoi qu'il fasse, revient coûte que coûte à ses passions adolescentes. D'où ces références à *Star Wars (Anakin Learns His Fate),* ces textes à base de voyages spatiotemporels ou cet hédonisme made in L.A. qui imprègne chaque groove, presque chaque refrain. C'est là la grande différence entre ce cinquième long format et l'inaugural *The Golden Age of Apocalypse,* publié en 2011 : le bassiste californien a appris à rendre ses architectures sonores plus lisibles, immédiatement séduisantes, sans rien sacrifier de leur richesse. *Distracted* laisse ainsi apparaître plusieurs aspects de sa personnalité : l'amateur de rock psyché *(No More Lies),* le songwriter pop jamais remis des années 1960 *(What Is Left to Say),* l'amoureux des Bee Gees période *How Deep Is Your Love (Pozole),* le fêtard *(This Thing We Call Love),* le perdant magnifique *(I Did This to Myself).* Autant de facettes pour un même constat : un jour, ça n'aura pas de prix d'avoir été les contemporain·es de Thundercat.





Maxime Delcourt

Distracted (Brainfeeder/PIAS). Sortie le 3 avril.

CREATURE OF HABIT de Courtney Barnett

Un retour à la fois habité et réconfortant pour l'Australienne qui oscille entre riffs nerveux, ballades crépusculaires et mélancolie feutrée.

Chez Courtney Barnett, il y a toujours une manière d'entrer dans ses chansons comme on pousse la porte d'un bar à la tombée du jour. Sans fracas, avec l'assurance tranquille des personnes qui savent de quoi la nuit sera faite. Après l'escapade d'*End of the Day* (2023), dérive instrumentale conçue pour le documentaire *Anonymous Club* qui lui était consacré, ce quatrième album marque un retour au nerf : voix en avant, chanté-parlé faussement nonchalant, et surtout une guitare électrique au grain rêche, capable d'ébrécher un refrain. Plus tendu que *Things Take Time, Take Time* (2021), écrit dans l'apesanteur et la léthargie covidiennes, mais tout autant bercé d'une certaine mélancolie, ce nouveau disque se place comme une pierre angulaire, un condensé de la discographie de Courtney Barnett. La chanteuse et musicienne y entérine ses changements de vie : fermeture de son label Milk! Records, départ d'Australie, installation à Los Angeles. Les pistes de *Creature of Habit* se déroulent comme autant de carnets griffonnés sur le siège passager d'un van, entre deux villes et quelques insomnies.

Des morceaux comme *Sugar Plum* ou *Mantis* y ont la douceur entêtante des ballades sous tension légère. Plus loin, le duo avec Katie Crutchfield de Waxahatchee *(Site Unseen)* prend la forme d'un dialogue feutré, entre deux voix qui se frôlent avec justesse. Rien de révolutionnaire, mais *Creature of Habit* est un album clairement habité, à la fois réconfortant et nerveux, compagnon idéal des échappées introspectives.



Xavier Ridel

Creature of Habit (Fiction Records/ Universal). Sortie le 27 mars.

Neil Krug/Brainfeeder



50KWTTS de Lewis Ofman

Lewis Delhomme poursuit son itinéraire de touche-à-tout, tiraillé entre l'improvisation et son obsession pour la musique d'illustration.

S'il avait patiemment attendu son heure pour publier son premier album (*Sonic Poems,* 2022) après une série de maxis tous plus entêtants les uns que les autres, rien ne semble plus arrêter la boulimie musicale de Lewis Ofman. Après un hommage à la dance made in DFA Records, il avait – en grand fan de sample – rompu la *loop* sur un second disque façon guitar hero (*Cristal Medium Blue,* 2024), avant de profiter d'une escapade en Corée du Sud pour renouer avec les mélopées synthétiques qui ont fait son succès. Aujourd'hui, il revient à la source primale de sa musique : l'électricité.
Sur ce *50KWTTS* au titre idoine, Lewis Delhomme – son patronyme civil – opère en circuit court et fermé. Matos limité, une banque de samples et une confiance aveugle dans l'improvisation, la recherche et le premier jet. En résulte le disque le plus immédiat et brut de son auteur, qui ne s'embarrasse d'aucune forme de complexe. Basses dégoulinantes, riffs et breakbeats qui s'épanouissent dans la saturation, le troisième album de Lewis OfMan pousse à bout et met à mal l'ambition pop qui a toujours irrigué sa musique inspirée par la *library music*. Une sorte de version primitive de son premier disque, *Sonic Poems,* qui lui permet de revenir à la source de ses influences new-yorkaises.



Théo Dubreuil

50KWTTS (Profil de Face/Virgin Records/Universal). Sortie le 3 avril. En concert à La Cigale, Paris, le 21 avril.

art rock

22 / 23 / 24 MAI 2026
SAINT-BRIEUC

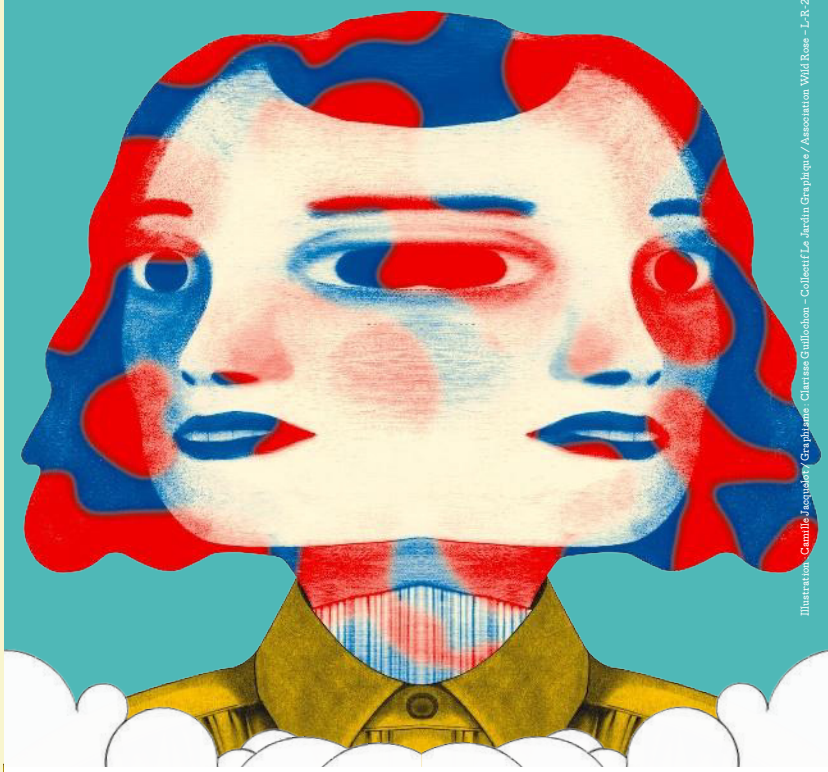


Illustration : Camille Jacquelot / Graphisme : Clarisse Grillochon - Collectif Le Jardin Graphique / Association Wild Rose - L-R-22-011338 L-R-22-011391 L-R-22-011278

De La Soul ϟ The Kooks
Véronique Sanson ϟ disiz ϟ Babyshambles
Gaëtan Roussel ϟ Sébastien Tellier
Suzane ϟ Marguerite ϟ Last Train
Thylacine ϟ Miki ϟ Jen Cardini
Bertrand Belin ϟ Piche ϟ Flora Fishbach
Ino Casablanca ϟ Sam Sauvage
Danyl ϟ Camille Yembe ϟ Model/Actriz
Boko Yout ϟ Gildaa ϟ Jan Martens
Leïla Ka ϟ Rock'n Toques...



Ö de Fcukers

Attendu de pied ferme depuis *Bon Bon* en 2024, le premier long format du duo new-yorkais convainc avec son electroclash nourri à la house, au dub et à l'hédonisme.

À la faveur d'un tube en 2024, le bien nommé *Bon Bon*, petite bombe acidulée plus-cool-tu-meurs qui crépite dans les esgourdes, le nom de Fcukers s'est propagé sur toutes les lèvres de l'industrie musicale. Mais on ne leur fera pas le coup une deuxième fois. Qu'il s'agisse de Shanny Wise avec son groupe The Shacks ou Jackson Walker Lewis et Ben Scharf (qui a depuis quitté le groupe) avec Spud Cannon, tous·tes ont déjà été régurgité·es par la grande broyeuse de l'industrie du disque durant la décennie précédente. Pas question, donc, de céder aux sirènes d'une major carnassière ; ce sera finalement Ninja Tune qui réussira à signer ce duo d'agitateur·rices au sobriquet crâneur. Derrière leurs mines désabusées, leurs productions cabossées et leurs clips surjouant le DIY, le tandem du très chic Downtown de New York relèverait moins de la posture que d'une véritable démarche anti-industrielle tournée vers le fun et le contrôle créatif, dont leur premier album ultra-hédoniste *Ö* serait le parfait véhicule. Accompagné·es à la production par Kenneth Blume (anciennement Kenny Beats), croisé chez Vince Staples, 03 Greedo, Denzel Curry, Idles ou Geese, les deux Fcukers prouvent sur leur premier long format qu'il et elle sont presque aussi cool qu'il et elle en ont l'air. S'il finit par s'essouffler dans ses derniers instants *(Getaway, TTYGF)*, *Ö* démultiplie le potentiel addictif et infectieux du duo.

Avec une sensualité qu'on ne leur connaissait pas, l'ultime *Feel the Real* ouvre la porte au revival trip-hop. *I Like It Like That* orchestre la rencontre entre l'europop, le dub et la house baléarique. La house de *Beatback* et *Butterflies* ressuscite les Neptunes de Chad Hugo et Pharrell Williams. Le tout passé au shaker electroclash qui, encore plus que les singles comme *L.U.C.K.Y* envoyés en éclaireur, trouve sa parfaite illustration dans le programmatique *If You Wanna Party Come Over to My House*. Un tube minimaliste, voire squelettique, sorti tout droit d'un ghettoblaster recrachant toutes les influences anglaises, jamaïcaines et new-yorkaises du groupe. Une nouvelle bombe artisanale dont iels ont le secret. **Théo Dubreuil**



Ö (Ninja Tune/PIAS). Sortie le 27 mars. En concert au Bataclan, Paris, le 2 juin et à Rock en Seine, Saint-Cloud, le 29 août.

IRREVERSIBLE de Brigitte Calls Me Baby

Ces Américains plus anglais que nature excellent dans le pastiche eighties sur un second album aussi agaçant qu'emballant.

Si on pense beaucoup aux Smiths ces temps-ci, c'est moins à cause du retour de Morrissey, dont Brigitte Calls Me Baby a souvent fait les premières parties, que grâce à leur influence prégnante, qui baigne certaines sorties récentes. Étonnamment, là où les Écossais de The Twilight Sad américanisent le son des Mancuniens *(It's the Long Goodbye)*, les Chicagoans de Brigitte Calls Me Baby sonnent anglais jusqu'au bout des ongles vernis. Et avec cet *Irreversible* plus encore que sur le précédent *The Future Is Our Way Out* (2024). Exit cette fois les quelques incartades à la Elvis : l'album s'ouvre sur un *There's Always* très Johnny Marr/Moz et Wes Leavins reste un excellent contrefacteur, et ce, avec efficacité, malgré un léger manque de finesse dans l'emphase – qu'équilibre néanmoins l'habile production des frères Rothman (Blondshell, Yves Tumor). Quand la photocopieuse menace de tourner à vide, le groupe a la bonne idée de changer un peu de modèle (*The Pit* et *These Acts of Which We're Designed*, très convaincants dans l'héritage Depeche Mode) et surtout d'élargir son champ eighties pour embrasser plus vaste que les hommages trop ciblés, d'Ultravox à Duran Duran en passant par Squeeze. Ainsi, ce superbe doublé de morceaux aux titres décalés *(I Can't Have You All to Myself/I Can Take the Sun Out of The Sky)*, confirmant au passage que Brigitte Calls Me Baby est avant tout un groupe de singles. Sur des vignettes aussi emballantes, comme le conclusif *Send Those Memories*, on consent à se faire avoir par cette belle bande de faussaires. **Rémi Boiteux**



Irreversible (ATO/PIAS). Sorti depuis le 13 mars. En concert au Trabendo, Paris, le 31 mars.

LES 10 ALBUMS DU MOIS

Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



RAYE

THIS MUSIC MAY CONTAIN HOPE

This Music May Contain Hope porte bien son nom. Conçu autour des quatre saisons, le deuxième projet de Raye trace un passage optimiste de l'ombre à la lumière. Joyeux, coloré et rythmé – à l'image du tubesque *Where Is My Husband* –, cet opus s'avère profondément réconfortant.

Christophe, disquaire Fnac Chambéry
Retrouvez son blog sur fnac.com



JAMES BLAKE
TRYING TIMES



THE BLACK CROWES
A POUND OF FEATHERS



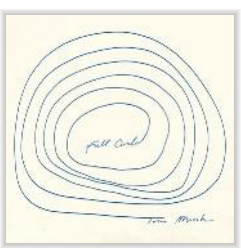
ROXANE
STILL WATERS RUN DEEP



KUNGS
OUT LOUD



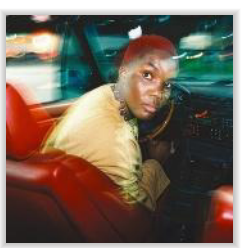
KIM GORDON
PLAY ME



TOM MISCH
FULL CIRCLE



COURTNEY BARNETT
CREATURE OF HABIT



ARLO PARKS
AMBIGUOUS DESIRE



THUNDERCAT
DISTRACTED

2 CD OU VINYLES ACHETÉS

5€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS

10€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 30/03/2026 au 03/05/2026 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER

HONORA de Flea

Très bien entouré (de Nick Cave à Thom Yorke), le bassiste de Red Hot Chili Peppers signe un grand album de jazz moderne où, à la trompette, il reprend autant Funkadelic que Frank Ocean.

Il faut avoir été vraiment attentif, en épluchant les crédits des albums *Mother's Milk* (1989) et *Blood Sugar Sex Magik* (1991) de Red Hot Chili Peppers, pour savoir que Flea, leur énergique bassiste, sait aussi jouer de la trompette. Une archive live de 1993 le montre même soufflant dans son instrument aux côtés de Nirvana en plein *Smells Like Teen Spirit*. L'Australien de naissance et Californien d'adoption aura donc attendu la soixantaine pour réaliser son fantasme d'adolescent – avant d'être mis sur orbite par le punk ou le funk, il ne jurait que par le bebop. S'il exauce sur le tard son vœu de jazz, il le fait avec une assurance et une vision claire qui lui évitent l'exercice scolaire, à l'image de la mémorable *Morning Cry*, création free et entêtante. Entouré de pointures comme le batteur Deantoni Parks, la bassiste Anna Butterss, le guitariste Jeff Parker et le saxophoniste Josh Johnson, Flea donne du genre sa version, moderne, spirituelle et joyeuse. Inspiré en partie par Ornette Coleman ou Miles Davis, il trouve une grande liberté dans cette métamorphose en trompettiste. Il peut ainsi enchaîner la reprise d'un standard de jazz, *Willow Weep For Me*, revisité ici de façon spatiale avec l'aide de John Frusciante des Red Hot, et une relecture lumineuse de la mélodie de *Thinkin Bout You* de Frank Ocean avec un orchestre à cordes. Pour *Frailed*, il laisse le groove de sa boîte à rythmes TR-808 donner le départ d'une dizaine de minutes d'improvisation ambient jazz mutante où brille au violon et à la flûte Warren Ellis des Bad Seeds. Son ami et compatriote Nick Cave est aussi de la partie sur une cover de *Wichita Lineman*, merveille de chanson écrite par Jimmy Webb. À cette occasion, Flea et les autres se muent en accompagnateurs sobres, laissant au premier plan la voix de Nick Cave et la dramaturgie de la composition.



Pour le très groovy *Traffic Lights*, le Red Hot puise dans son classieux carnet d'adresses et invite Thom Yorke, avec qui il a fait partie du supergroupe Atoms for Peace. Mais Flea donne aussi lui-même de la voix en introduction de la reprise de la fulgurance électrique de Funkadelic *Maggot Brain*, où sa trompette prend le relais de la guitare de l'original. On l'entend surtout chanter lors de deux morceaux-manifestes, le furieux *A Plea* où il aborde le climat actuel de guerre civile américaine en clamant que la haine n'est jamais la solution, et aussi *Free As I Want to Be*, conclusion habitée d'un album qui devrait servir de parfaite porte d'entrée pour se mettre au jazz.



Vincent Brunner

Honora (Nonesuch Records/WEA). Sortie le 27 mars. En concert à l'Alhambra, Paris, le 28 mai.

WRITTEN INTO CHANGES d'Avalon Emerson & the Charm

La DJ et productrice américaine impulse de la house et de la béatitude dans ses pop songs au charme tenace.

On a connu la DJ et productrice américaine résidente au Berghain distillant son amour de la pop dans des sets nerveux et adaptés au temple de la techno berlinoise. C'est en héritière de Cocteau Twins, The Magnetic Fields et Caroline Polachek – l'ouverture de l'album permet de le penser – qu'on retrouve Avalon Emerson aux commandes d'un projet de groupe. Un groupe composé pour l'occasion de Bullion et Rostam Batmanglij (ex-Vampire Weekend), avec qui elle s'est trouvé un même amour pour les musiques rêveuses, où se câlinent machines et songwriting, où les esthétiques (dream pop, shoegaze, balearic house) se confrontent mais se mettent d'accord pour être invariablement chaleureuses, paisibles et douces. Même quand elles s'habillent pour la fête, avec ce groove tout rond qui simule la béatitude, ces dix nouvelles chansons n'échappent pas à une mélancolie tenace – celle qui jamais n'accable mais témoigne d'un rapport sensible au monde.

Eden, *Jupiter and Mars* ou encore *How Dare This Beer* sont ainsi de ces pop songs qui rendent la vie plus savoureuse, et c'est précisément dans ces moments-là, quand Avalon Emerson embrasse plus volontiers ses velléités acoustiques, quand elle refuse les beats qui cognent au profit de refrains qui consolent, que *Written Into Changes* trouve sa pleine mesure. Avec, en prime, un beau message d'espoir, à reprendre en chœur : *Earth Alive*.



Maxime Delcourt

Written Into Changes (Dead Oceans/Modulor). Sorti depuis le 20 mars. En concert au Badaboum, Paris, le 4 avril.

Gus Van Sant/Nonesuch R'ecords



TAMINO

BABYSHAMBLES
1ère partie **GETDOWN SERVICES**

TOMORA
AURORA X **TOM ROWLANDS** (THE CHEMICAL BROTHERS)

YERAI CORTÉS
1ère partie **TARTA RELENA**

ALELA DIANE
1ère partie **ANAÏS ROSSO**

SMERZ

NOURISHED BY TIME

JUSTE SHANI

UZI FREYJA

LA NUIT DU RAÏ
SOFIANE SAIDI & INVITÉS

27 JUIN
5 JUILLET

DAYSOFF26
DAYSOFF.FR

CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE DE PARIS

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

VILLE DE PARIS

fnac

Info Concert

tsugi

TC

Les Inrockuptibles

fip

HALAGE de François & the Atlas Mountains

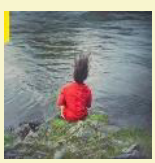
Libre comme l'air, vif comme l'eau, le fascinant compositeur français se laisse porter par des rencontres inspirantes.



De retour un an à peine après son album précédent, le superbe *Âge fleuve* (2025), François & the Atlas Mountains poursuit sa quête de sonorités mouvantes, aussi fluides et puissantes qu'un torrent. Pour concevoir ses nouveaux morceaux enivrants, le natif de Saintes a trouvé refuge dans deux lieux : le Château vert, où il a composé ses demos pendant une résidence, et la péniche *Adélaïde* où vit Émile Papandréou du groupe UTO, avec lequel il a finalisé le tout. *"Quand j'étais sur sa péniche, j'ai vu une carte des chemins de halage en France,* nous raconte François. *Ce mot, 'halage', m'est resté en tête parce qu'il me faisait penser à* Âge fleuve, *et aussi parce que j'aime cette tractation qu'on peut ressentir quand on est porté par d'autres personnes. Je trouvais que ça donnait plus d'intérêt à ces morceaux de les ouvrir à des collaborations plutôt que de les garder juste dans ma voix et mon propos."*

Parmi l'équipage de cette nouvelle odyssée, on retrouve ses ami·es Clara Luciani (sur le tendre duo *Rappelle-toi,* écrit au piano par Siau, et déjà présent sur *Âge fleuve* avec Rozi Plain), David Numwami (sur *Peaux miroirs* et son electro-pop noctambule), Yasmine Hamdan (sur une subtile adaptation de *River Man* de Nick Drake) et Ëda Diaz (sur *Arte y Vida,* reprise franco-espagnole d'une chanson d'UTO).

Porté par cette énergie collective et par l'envie d'enchaîner rapidement avec un nouveau projet, il trouve la voie à suivre après avoir créé deux titres-phares de ce disque avec Émile Papandréou : l'entêtant *Briller dans la nuit* et le percutant *Essaie maintenant,* qui démarre *Halage* en fanfare. *"Ça m'a enchanté de travailler avec quelqu'un de rapide et axé sur le rythme,* nous explique François. *Ça a été une révélation de sentir que je pouvais retrouver ce que j'adorais dans ses propres productions aussi facilement dans ce qu'on a réalisé ensemble."* Le résultat séduit par son côté instinctif à l'image de la comptine *Calcule pas,* qu'on imagine le songwriter murmurer à son bébé. Une conclusion apaisée à ce *Halage* entre indolence acoustique et discrets effets électroniques, à la fois spontanée et peaufinée.



Noémie Lecoq

Halage (InFiné/Bigwax). Sortie le 3 avril.

ÆTHER de Yan Wagner

Le Franco-Américain condense guitares et pulsations électroniques pour bâtir une atmosphère sombre et charnelle.

L'album s'ouvre sur des riffs de guitare massifs, lourds et martelés comme un appel à une cérémonie païenne. De cette invocation initiale naît un disque qui préfère la mutation à la citation. La solennité de la cold wave, la tension du rock industriel, la délicatesse pop et l'ivresse électronique des années 1990 – entre Étienne Daho, Depeche Mode période *Ultra* (1997) et les pulsions Big Beat des Chemical Brothers – y affleurent, transfigurées. Chez Yan Wagner, le passé sert à produire de la tension, jamais de la nostalgie. Sur *High,* sa voix de crooner nocturne se frotte à une production nerveuse alors que *Synchronised* pousse plus loin la dramaturgie : d'un cantique orchestral solennel à un climax drum'n'bass distordu, le morceau devient la complainte d'un amoureux digital dans un monde sursynchronisé. Moment de suspension avec le single *Æthernité,* duo envoûtant avec Malik Djoudi, tandis que *Here We Go Again* déploie un rock magnétique, constamment sous tension. Si l'anglais, comme sur l'autre duo avec Meryem Aboulouafa *(60fps),* redevient la langue dominante après son précédent album, *Couleur chaos* (2021), Yan Wagner conserve des respirations françaises *(Æthernité, Miami)* qui renforcent la charge sensible du disque. Puissant et attachant, *Æther* confirme son auteur en alchimiste moderne, capable de faire dialoguer la machine et la chair, l'héritage et l'urgence du moment.



Arnaud Ducome

Æther (Yotanka Records/PIAS). Sortie le 3 avril. En concert à La Maroquinerie, Paris, le 17 juin.

Danny Nguyen/InFiné

HOGGAR de Tinariwen

Retour aux sources pour les pionniers de la musique touareg, entre riffs acoustiques et chœurs autour du feu.

La roche sabrée par le temps ressort dans le paysage aride. Au pied du massif montagneux du Hoggar, l'un des plus importants du Sahara central, dans le sud de l'Algérie, se trouve Tamanrasset, la capitale des Touaregs algériens. C'est ici que Tinariwen a commencé la musique en 1982, lorsqu'ils étaient réfugiés. Et, pour la première fois, les pionniers de la musique touareg enregistrent un disque dans cette ville, baptisé *Hoggar* comme une évidence. Le groupe, habituellement ancré dans les zones désertiques aux confins de l'Algérie et du Mali, a été obligé de délocaliser ses espaces de création à cause des conflits. Terre à terre, et loin du précédent *Amatssou* (2023), Tinariwen revient à ses racines, encourageant les guitares acoustiques *(Amidinim Ehaf Solan)* et les chorales *(Asstaghfero Allah),* parfois les voix féminines – sur le sublime *Tad Adounya* –, abritées par la chaleur du feu de camp.
Composé avec la complicité d'Imarhan, autre groupe touareg algérien fondé, lui, en 2006, *Hoggar* rassemble la joie et l'esprit collectif dans un engagement politique fort. À la sortie d'*Imidiwan Takyadam,* l'une des chansons-phares enregistrée aux côtés de l'excellent guitariste suédois José González, Ibrahim ag Alhabib, l'un des fondateurs de Tinariwen, confiait : *"Elle parle de notre peuple dispersé à travers des terres lointaines, perdant peu à peu les fils de sa culture et de son héritage ancestral. C'est un appel à la mémoire et à la conscience."*
Juliette Poulain



Hoggar (Warp/Kuroneko). Sorti depuis le 13 mars. En concert au Cirque d'Hiver, Paris, les 8 et 9 mai.



Marie Planeille/Warp

MARLON MAGNÉE
(LA FEMME)
1ER ALBUM SOLO
'DARKSTAR'
Les Inrockuptibles
AU TRIANON LE 14 NOVEMBRE 2026
EN TOURNÉE DANS TOUTE L'EUROPE

SAM QUEALY
JAWBREAKER
NOUVEL ALBUM DISPONIBLE

DROP! de Turzi Gage

Le tandem franco-britannique Romain (Turzi) et Oliver (Gage) a uni ses forces pour produire un rock electro galvanisant et plein de fièvre.

Amis depuis plus de vingt ans, très actifs au sein de la scène underground parisienne, Romain Turzi et Oliver Gage, installé en France depuis longtemps et tenancier de la cave Rock Bottles, partagent une étroite complicité musicale qui ne s'était pas encore pleinement concrétisée. Le premier a sorti, sous son seul nom de famille, trois albums de haute volée, conçus à la tête d'un groupe dans une mouvance Kraut psyché bien planante. Le second a fait retentir sa voix éloquente dans plusieurs formations, notamment Kill for Total Peace et One Switch to Collision. Ils avaient déjà conçu des morceaux ensemble, mais sans donner forme à un projet commun. Leur union artistique s'est finalement scellée après une période de grande dépression traversée par Oliver Gage.

"J'ai plongé vraiment bas, confie-t-il. *Je restais allongé sur un lit, incapable de bouger. Romain était très présent, m'appelait tous les jours. Petit à petit, il m'a aidé à remonter la pente à travers la musique. Il m'a envoyé des compositions, j'ai commencé à écrire des textes. Les paroles de l'album – qui évoquent la dépression, l'anxiété, la lutte intérieure – sont les plus personnelles, intimes, que j'ai pu écrire."*



Ayant d'abord travaillé à distance, les deux hommes se sont ensuite réunis pour réaliser les arrangements et finaliser les morceaux, dans l'enceinte majestueuse d'un château en Nouvelle-Aquitaine, légué par une vieille tante mélomane à Oliver Gage, qui l'a transformé en lieu de résidence artistique et d'enregistrement.

Mû par une puissante dynamique cathartique, leur superbe premier album en tandem oscille entre rock et electro, dans une tonalité souvent rétrofuturiste. Riche de treize morceaux, *Drop!* allie tout du long intensité fiévreuse et immédiateté accrocheuse. *"Avant, quand je faisais de la musique minimaliste répétitive, ça me semblait une compromission de jouer quatre accords,* glisse Romain Turzi. *Je ressentais une sorte de gêne vis-à-vis de la pop. Ici, au contraire, le format chanson s'est imposé avec évidence."*

Dans la seconde moitié, le single *Chevauchée, Peace (In Every Garden),* l'autre single *Tripping (The Right Way), Summer of Love* et *Fly* forment un enchaînement haut perché. Évoquant pêle-mêle Happy Mondays, Andrew Weatherall, Cybotron, Primal Scream ou John Carpenter, l'ensemble excède de≈loin la somme de ses influences et développe un univers palpitant, hanté par une noirceur profonde mais irrésistiblement orienté vers la lumière. **Jérôme Provençal**



Drop! (Record Makers/Bigwax). Sortie le 3 avril.

HOTLIFE de Tiga

En plein revival electroclash, le producteur canadien, qui en a vécu les origines, fait son grand retour aux affaires.

L'espace-temps de la musique électronique s'est finalement replié et le producteur montréalais Tiga Sontag s'est occupé d'y percer lui-même un trou de ver. Désormais âgé de 51 ans, celui qui s'est fait connaître en stakhanoviste du remix et organisateur de raves a pu suivre pendant trois décennies toutes les mutations de l'electroclash, de la bloghouse jusqu'au revival opéré en grande pompe par Charli XCX et The Dare et, plus récemment, par Frost Children ou Fcukers. Il fait donc son grand retour dans un genre dont il avait contribué à définir certains des codes esthétiques : rétrofuturisme *eighties,* paroles absurdes et/ou éhontément sexuelles, le tout allié à un certain sens du détachement.

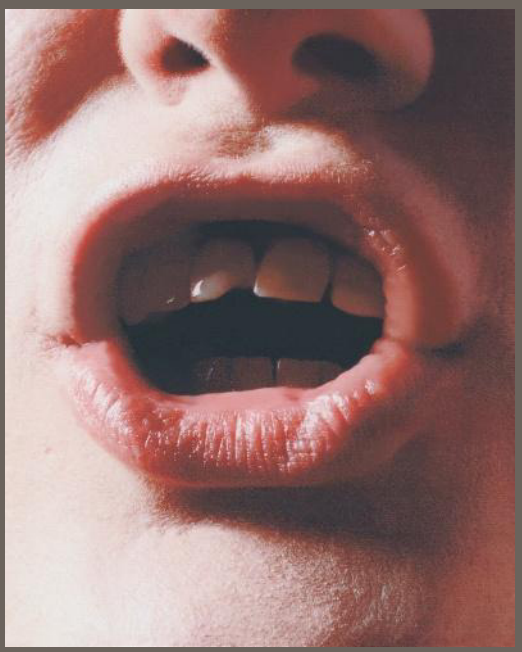
S'il a perdu pas mal de la sensualité qui suintait déjà sur son premier album (*Sexor,* 2006) et malgré un hilarant morceau d'ouverture (*Hot Wife,* avec Boys Noize), *Hotlife* est un précipité d'histoire de la musique électronique (et d'impérissables lignes de basse). On y croise aussi bien les amis de la première heure comme Boys Noize que les newcomers montréalais Priori et Patrick Holland ou le duo new-yorkais Fcukers. Partagé avec ces dernier·ères, le single *Silk Scarf* est le parfait exemple de ce qui se joue sur ce quatrième album : renouer avec les qualités premières du genre qui fêtera bientôt ses 30 ans. **Théo Dubreuil**



Hotlife (Secret City Records & Turbo Recordings/Modulor). Sortie le 17 avril.

Melchior Tersen/Record Makers

La playlist d'avril



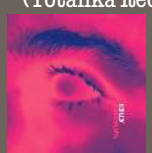
↑ Image extraite du livre *Dykes* d'Emily Lipson (autoédition, design SJT Studio, distribution Antenne Books).

01 James Blake *Death of Love*
Extrait de l'album *Trying Times* (Good Boy Records/Virgin Records/Universal)



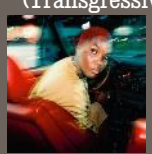
→ Chœurs liturgiques et minimalisme électronique : en samplant le *You Want It Darker* de Leonard Cohen, James Blake apporte une dimension spirituelle à la mort de l'amour.

02 Yan Wagner *Æthernité* (feat. Malik Djoudi)
Extrait de l'album *Æther* (Yotanka Records/PIAS)



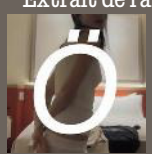
→ Quelque chose d'Étienne Daho quand son humeur est *down down down* dans un monde gris-bleu que vient éclairer le timbre inimitable de Malik Djoudi.

03 Arlo Parks *Heaven*
Extrait de l'album *Ambiguous Desire* (Transgressive Records/PIAS)



→ Un breakbeat doux posé sur une basse moelleuse qui soutient la voix soul voilée d'Arlo Parks pour nous mener jusqu'au ciel.

04 Fcukers *Beatback*
Extrait de l'album *Ö* (Ninja Tune/PIAS)



→ La nonchalance vocale, des beats bricolés posés sur des gimmicks futiles : Fcukers incarne le *backlash* de l'electroclash avec une certaine classe.

05 Tiga *Hot Wife* (feat. Boys Noize)
Extrait de l'album *Hotlife* (Secret City Records & Turbo Recordings/Modulor)



→ Pionnier de l'electroclash évoqué juste avant, le Canadien s'en amuse avec ses potes de Boys Noize sur un morceau bien branleur.

06 Lewis OfMan *Electronicity*
Extrait de l'album *50KWTTS* (Profil de Face/Virgin Records/Universal)



→ Avec ses cocottes funk, ses bleeps intempestifs et sa vision iconoclaste du passé, Lewis Ofman se place en héraut du vrai Chic parisien.

07 Thundercat *She Knows Too Much* (feat. Mac Miller)
Extrait de l'album *Distracted* (Brainfeeder/PIAS)



→ Un kamoulox de G-funk passé à la moulinette Gorillaz (clip cartoonesque compris) avec, en bonus inestimable, le flow posthume de Mac Miller.

08 Flea *Traffic Lights* (feat. Thom Yorke)
Extrait de l'album *Honora* (Nonesuch Records/WEA)



→ Le bassiste des Red Hot fait son coming out de trompettiste sous haute influence du Miles Davis groovy des seventies avec un ami fameux.

09 Charif Megarbane and Ali *Ombak, Ombak*
Extrait de l'album *Tirakat* (Habibi Funk/Bigwax)



→ Deux Orient se rencontrent, celui du Libanais Charif Megarbane et celui du trio indonésien Ali pour un fascinant exercice de psyché rock.

10 Courtney Barnett *Stay in Your Lane*
Extrait de l'album *Creature of Habit* (Mom + Pop/Fiction/Universal)



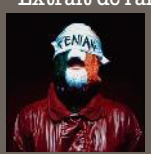
→ *"Reste à ta place"*, nous enjoint Courtney Barnett avec un détachement offensif proche de celui de Debbie Harry en son temps, guitares fuzz à l'appui.

11 Snail Mail *Dead End*
Extrait de l'album *Ricochet* (Matador/Wagram)



→ Avec sa personnalité, Lindsey Jordan revigore, pour notre plus grand plaisir, l'alt rock des nineties en lui imprimant sa griffe.

12 Kneecap *Liars Tale*
Extrait de l'album *Fenian* (Heavenly/PIAS)



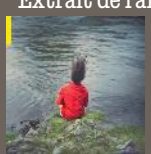
→ Toujours furibond, toujours engagé, le trio de Belfast déverse sa colère postpunk et son dégoût rappé sur un monde honni.

13 Turzi Gage *Tripping (The Right Way)*
Extrait de l'album *Drop!* (Record Makers/Bigwax)



→ Une batterie aussi autoritaire que le monde honni par Kneecap soutient le Krautrock malade de (Romain) Turzi, ponctué par les envolées flippées d'(Oliver) Gage.

14 François & the Atlas Mountains *Briller dans la nuit*
Extrait de l'album *Halage* (InFiné/Bigwax)



→ La voix discrètement filtrée de François Marry accompagne une chevauchée pleine de panache qui s'achève sur des touches eurodance inattendues.

15 Robyn *Talk to Me*
Extrait de l'album *Sexistential* (Yung/Wagram)



→ La Suédoise Robin Miriam Carlsson s'offre une escapade electro-pop aux accents madonnesques et au punch efficace. **Laurent Malet**

←
Retrouvez ici la playlist d'avril, disponible sur Deezer, Spotify et Qobuz.

Emily Lipson/dykesbook.com

LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS - Les Inrocks

Le chœur des ténèbres

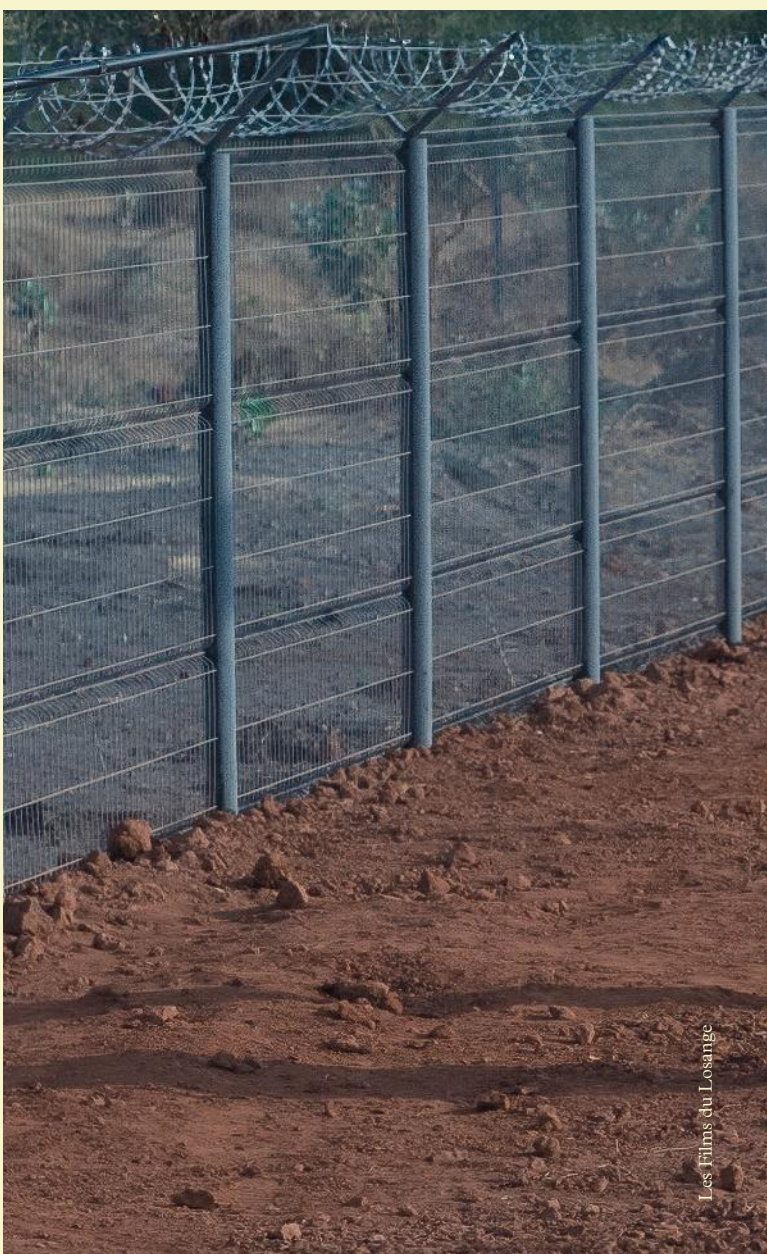
S'inspirant d'une pièce de Bernard-Marie Koltès, Claire Denis en transpose avec brio l'atmosphère de huis clos nocturne et l'ampleur tragique. Et réussit, avec *Le Cri des gardes*, le retour de son cinéma en Afrique.

Dans un paysage surexposé par le soleil, une femme noire drapée de noir s'avance vers nous. Comme on porte un enfant dans ses bras, elle serre contre son sein une feuille de palmier qu'elle va déposer sur une flaque d'eau rougie par la latérite. Ce prélude au *Cri des gardes* est un avertissement : cette offrande est un geste de gratitude qui pleure en silence. Cette *lady* africaine est en deuil de notre monde et de ce que les humain·es lui infligent.

Après cette ouverture solaire, le reste du récit sera majoritairement nocturne. Toute une nuit dans un vaste chantier de travaux publics dirigé par des hommes blancs, claquemuré derrière des grillages coiffés de barbelés et surveillé par des gardiens en armes postés dans des miradors. C'est un camp de la mort, celle de Nouofia, un jeune ouvrier noir décédé dans des conditions douteuses. Son grand frère Alboury vient réclamer son corps. Horn, le responsable du chantier, rechigne à le lui restituer.

Le Cri des gardes est inspiré par la pièce *Combat de nègre et de chiens* de Bernard-Marie Koltès. Pour goûter la magnificence de cette adaptation écrite par Claire Denis avec Suzanne Lindon, il vaut mieux parler de traduction d'une langue étrangère, le théâtre, à une autre, tout aussi étrange, le cinéma, l'anglais véhiculaire faisant le lien. *Le Cri des gardes* est une belle infidèle loyale qui exprime la porosité des points de vue, sans qu'aucun ne surplombe les autres. Loin du cliché rabat-joie du théâtre filmé, *Le Cri des gardes* est un western mythologique, les pieds sur terre.

Un nocturne au sens musical :

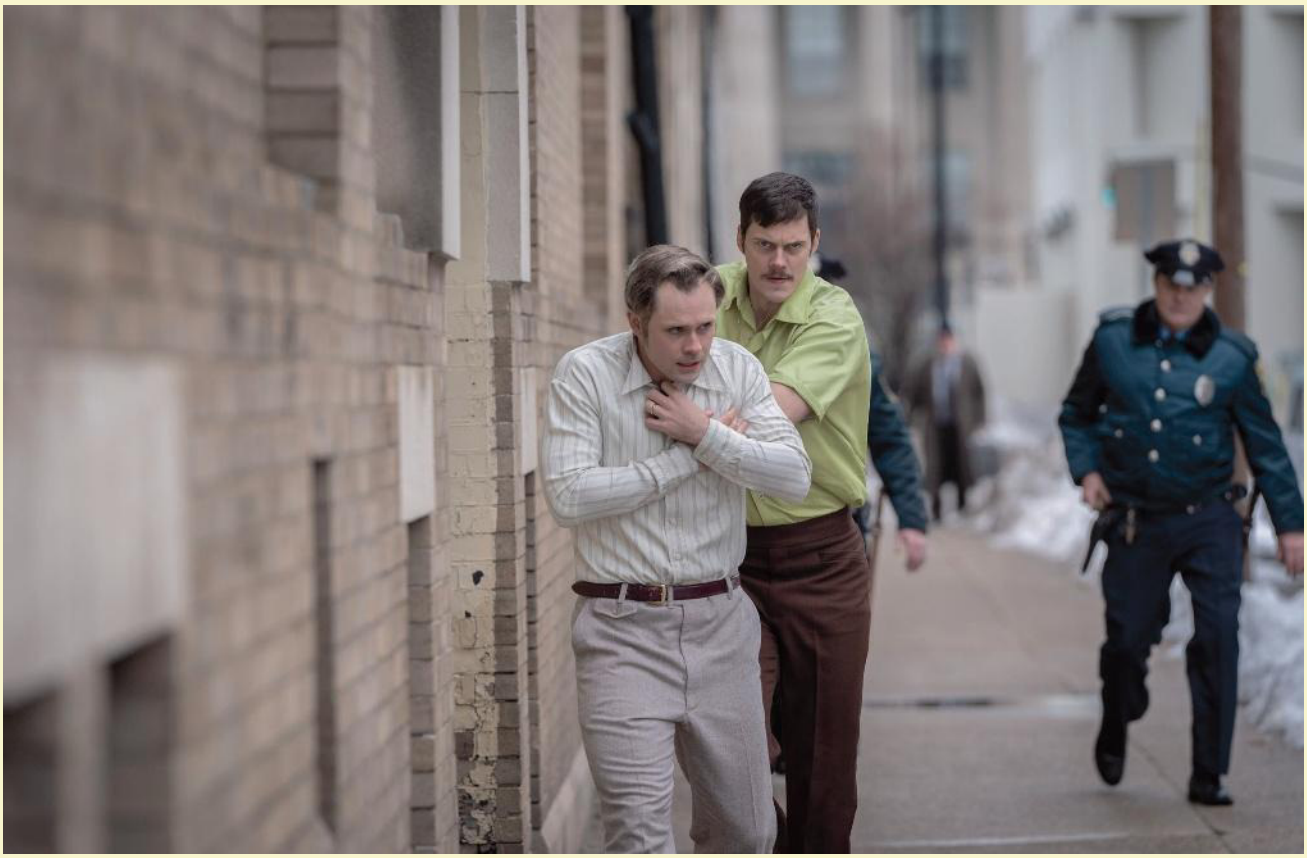


Les Films du Losange

mouvements lents, ornements mélodiques, accélérations soudaines. Le cri des gardes qui ponctue le récit est une ritournelle entonnée par le chœur des gardiens d'un mirador à l'autre. Un chant qui rassure – *"tout va bien"*, disent ces fantômes de la nuit – et alarme, puisque rien ne va jamais tout à fait bien. À leurs pieds, de chaque côté des grillages, deux blocs d'hommes. Horn, granit blanc, et Albourg, diamant noir. Traduit autrement : Matt Dillon et Isaach de Bankolé, tous deux fabuleux, au physique comme au moral, irradiants de beauté mature. Ils ne s'affrontent pas, ils dialoguent avec la crainte, le tremblement, ils négocient avec la mort du jeune Nouofia qui les unit comme deux frères de larmes et les désunit, jumeaux irréconciliables. D'autres grand·es brûlé·es de la vie imposent leur consistance : Cal, le bras droit de Horn, et Leone, jeune épouse de ce dernier, qui débarque dans la poussière avec trop de valises et des chaussures à talons. Là encore, le choc est physique et sensuel : Tom Blyth, parangon de virilité inquiétante, et Mia McKenna-Bruce, poupée immature mutant en Antigone immémoriale, messagère de la vérité dans sa petite robe rouge : oui, un crime a eu lieu, oui, il y a de l'amour entre Horn l'émasculé et Cal le survolté sexuel plus fragile qu'une porcelaine. Ce film n'est ni touristique ni ethnographique. Même s'il montre le pays qui rôde alentour – les pistes, la brousse, un troupeau de zébus –, il parle surtout d'un entre-monde blanc confronté au mystère, voire au chamanisme, dans ce continent des peurs et des désirs fantasmés qu'est pour nous autres l'Afrique. Dans les souterrains du *Cri des gardes*, c'est *Le Cœur des ténèbres* de Joseph Conrad qui bat à tout rompre. Des souterrains d'où fulgurent quelques lueurs, sinon à quoi bon les filmer : Albourg qui, à l'aurore, quittant le camp en portant le cadavre de son frère, croise un groupe d'écoliers, sans doute indifférents à son malheur mais préposés au bonheur de l'avenir. Ou encore, comme une permanence bienfaisante, un bain de minuit, cette obscurité rendue lumineuse par l'image ensorcelante d'Éric Gautier. *Le Cri des gardes* mérite notre amour fou puisque c'est un film qui nous aime à la folie. **Gérard Lefort**

Le Cri des gardes de **Claire Denis**, avec **Isaach de Bankolé**, **Matt Dillon**, **Mia McKenna-Bruce** (Fra., Sén., 2025, 1 h 49). En salle le 8 avril.
Retrouvez le portrait de Matt Dillon p.88.





LA CORDE AU COU de Gus Van Sant

Avec ce thriller tendu adapté d'un fait divers des années 1970, le réalisateur d'*Elephant* offre son meilleur film depuis quinze ans.

Sans nouvelle de Gus Van Sant (GVS) depuis *Don't Worry, He Won't Get Far on Foot* (2018), on commençait à s'inquiéter de son retour, lui qui avait jusque-là sorti dix-sept longs métrages (et participé à trois séries) en trente-trois ans, soit plus d'un film tous les deux ans depuis 1986. C'est par la petite porte du hors compétition de la dernière Mostra qu'il nous a donc redonné des nouvelles avec cette *Corde au cou,* qu'on aurait bien vu passer plutôt en compétition. Car il s'agit de son meilleur film depuis le vaporeux *Restless* (2011).

Adaptation d'un fait divers datant de 1977, le film suit la prise d'otage à laquelle se livre Tony Kiritsis (Bill Skarsgård et son regard ahuri de clown dans *Ça*), un homme endetté, visant le fils (Dacre Montgomery) du courtier hypothécaire (Al Pacino) dont il estime être l'injuste victime. Pour ce faire, il relie à l'aide d'un fil de fer la gâchette d'un fusil au cou du kidnappé, en réclamant des excuses du paternel et un dédommagement de 5 millions de dollars. Médiatisée quasiment en temps réel, l'affaire avait fait la une des journaux télévisés et radiophoniques aux États-Unis et offert à son auteur une tribune pour ses revendications sociales, notamment via ses échanges avec un charismatique animateur de radio (Colman Domingo et sa voix chaude). Entre les délires paranoïaques de Kiritsis et sa dénonciation d'un capitalisme paupérisant injustement les plus faibles, *La Corde au cou* se déploie sur une crête, un fil tendu, prêt à casser sans jamais rompre.

Thriller qui rappelle par moments *Un après-midi de chien* de Sidney Lumet (écho renforcé par la présence de Pacino), ce nouveau GVS dresse aussi des ponts avec le chef-d'œuvre du cinéaste de l'Oregon, *Elephant* (2003). En premier lieu dans la façon dont le réalisateur construit son film, comme une archéologie délivrée minute par minute d'un fait divers qui réveille une Amérique endormie et électrisée par l'irruption d'une vengeance menée à l'arme à feu. Et si on doutait du fait que le cinéaste n'y ait lui-même pas pensé, la brève apparition de John Robinson, inoubliable tête blonde à T-shirt jaune d'*Elephant,* dans le petit rôle d'un cameraman venu couvrir l'affaire finit de nous convaincre que *La Corde au cou* est bien pour GVS une occasion de revisiter son plus grand film.

Pour finir, *La Corde au cou* peut aussi être vu comme une variation sur les grands thèmes vansantiens : la délinquance (*Mala Noche,* 1986, *Drugstore Cowboy,* 1989, *Prête à tout,* 1995, etc.) et la dimension jusqu'au-boutiste des quêtes de ses héros – *My Own Private Idaho* (1991), la tétralogie de la mort (*Elephant, Gerry,* 2002, etc.) ou *Harvey Milk* (2008). Et là où le geste des deux adolescents du film de 2003 n'est jamais ostentatoirement expliqué (à peine le cinéaste esquisse-t-il la possibilité d'une homosexualité réprimée, ce qui n'a jamais été prouvé dans les faits), on sent *La Corde au cou* plus directement dirigé contre un ultra-libéralisme mortifère, fabriquant des monstres prêts à tout pour retrouver leur humanité dévoyée. **Bruno Deruisseau**

La Corde au cou de **Gus Van Sant,** avec **Bill Skarsgård, Dacre Montgomery, Colman Domingo** (É.-U., 2025, 1 h 45). En salle le 15 avril.

Retrouvez "En virée avec Gus Van Sant" p.10.

Stefania Rosini /ARP

À VOIX BASSE de Leyla Bouzid

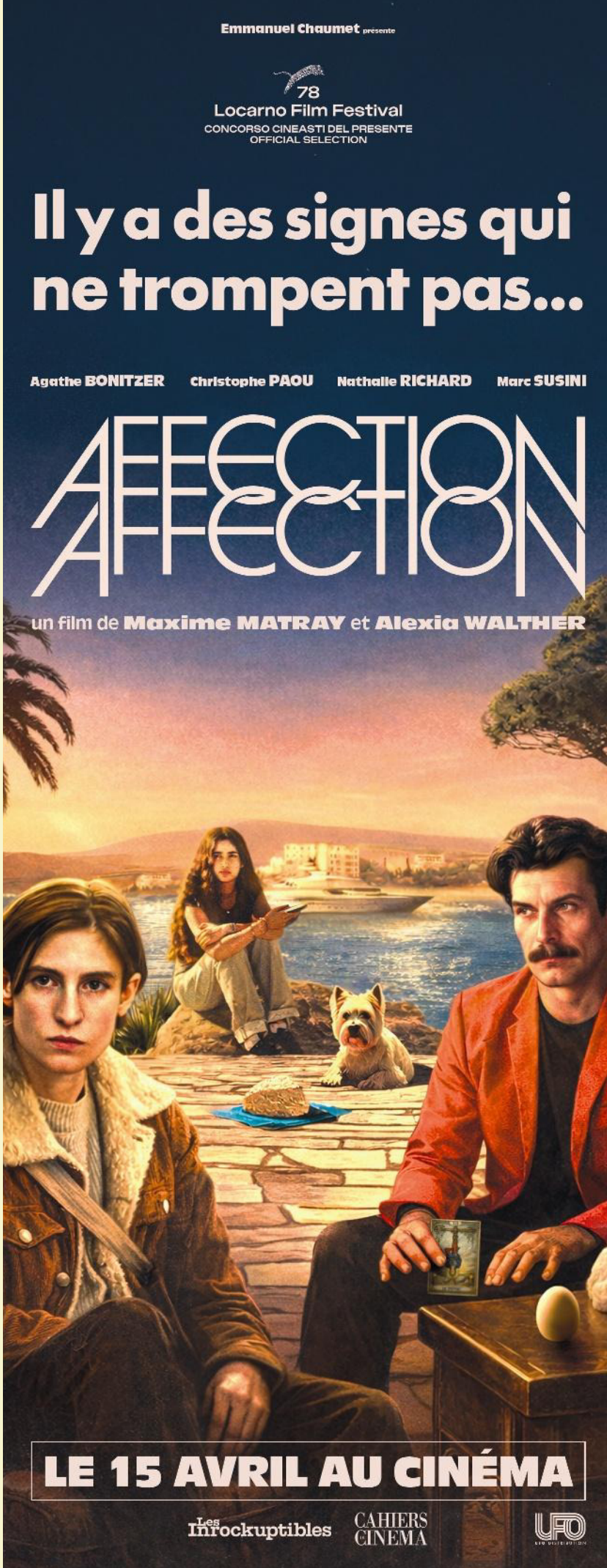
Secrets et amours queer cohabitent, en Tunisie, dans cette histoire familiale forcément complexe.

Lilia (Eya Bouteraa), jeune ingénieure installée France, revient en Tunisie après la mort suspecte de son oncle. Si l'élucidation de cette disparition guide en partie le récit d'*À voix basse*, Leyla Bouzid ne joue pas inutilement de son mystère comme d'un jouet pour appâter les spectateur·rices. Il suffit de quelques plans disséminés en début de film, comme ce moment où Lilia dépose Alice (Marion Barbeau) dans un hôtel ou cet autre où un rôdeur observe l'enterrement de loin, pour comprendre. Lilia est lesbienne, sa copine Alice est venue la soutenir mais reste à l'écart de la famille et le curieux voyeur n'est autre que l'ancien amoureux du défunt. Le lien est fait. Sur place, Lilia cherche à comprendre. Elle retrouve sa mère (Hiam Abbas), ses tantes, sa grand-mère, tout une communauté de femmes mais aussi la maison, les couloirs, les sensations d'une enfance qui rejaillit instantanément. C'est la très belle et bouleversante idée d'*À voix basse* que de faire exister dans un même plan le présent et le passé. Un simple et léger mouvement de caméra permet à la Lilia adulte de voir apparaître sous ses yeux la Lilia enfant. Toute la dialectique d'*À voix basse* tient dans ce principe de cohabitation. Chaque plan est chargé de faire vivre dans un espace commun des forces contraires, des antagonismes qui sont aussi parfois des alliés (la mère qui rejette d'abord l'homosexualité de sa fille pour finir par se repentir), des face-à-face qui se changent en étreintes, des secrets de famille chuchotés bientôt érigés en héritage. Dans *Une histoire d'amour et de désir* (2021), précédent film de la cinéaste tunisienne, une jeune femme initiait un jeune homme à la littérature arabe, à l'amour et à la sensualité. On retrouve dans *À voix basse* cette même place accordée à l'apprentissage, à la transmission, cette même nécessité de faire de l'altérité la condition même de l'existence.
Marilou Duponchel

À voix basse de **Leyla Bouzid**, avec **Eya Bouteraa**, **Hiam Abbass**, **Marion Barbeau** (Fra., Tun., 2026, 1 h 53). En salle le 22 avril.



Leyla Bouzid/Memento Films



SILENT FRIEND d'Ildiko Enyedi

À l'ombre d'un arbre bicentenaire, cette fresque aussi cérébrale que sensorielle se déploie sur trois époques avec une cohérence remarquable.

Qui est l'acteur·rice principal·e du nouveau film de la cinéaste hongroise Ildiko Enyedi ? Tony Leung Chiu-Wai, en neurologue hongkongais détaché en pleine épidémie de Covid à l'université allemande de Marbourg et qui tourne ici dans son premier film européen ? Léa Seydoux, dans le rôle d'une botaniste spécialisée dans l'intelligence des plantes ? Ou alors Luna Wedler, jeune actrice suisse justement récompensée du prix de la révélation à la dernière Mostra, où le film était en compétition, et qui incarne quant à elle la première femme admise dans cette même université en 1908 ?

Non, non et non. La dimension inédite de *Silent Friend* est que son acteur principal est un ginkgo biloba, un grand arbre caractérisé par sa résistance et sa longévité (certains spécimens auraient dépassé les 3 000 ans). Celui du film est à ce titre encore un ado, puisqu'il semble avoir été planté en 1832. Le film alterne trois récits s'étant déroulés à l'ombre de son feuillage. En 1908, une étudiante affronte le mépris patriarcal d'académiciens, qui lui barrent l'entrée de l'université, avant de s'épanouir dans la photographie et l'étude des plantes. En 1972, un autre étudiant s'éveille à la vie et à l'amour au contact d'un géranium et surtout de sa propriétaire. En 2020 enfin, un neuroscientifique confiné rompt sa solitude en expérimentant une nouvelle forme de communication avec le monde végétal. Entrelacés, ces trois récits ont chacun leur régime d'image : la splendeur épurée du 35 mm en noir et blanc pour le début du XXe siècle, la sensualité granuleuse du 16 mm pour les années 1970 et enfin l'ultra-définition chirurgicale du numérique pour notre époque. Dit comme ça, le projet de *Silent Friend* peut sembler très didactique et un peu fumeux, mais la réalisation permet au contraire à l'ensemble d'être d'une fluidité assez élégante et d'une formidable cohérence. Contemplative et sensorielle, la mise en scène joue sur les différents régimes de perception en tentant de déployer une forme de *vegetal gaze,* de séries d'analogies entre l'humain et le végétal, de continuum où le réseau des racines entre en résonance tant avec celui du cerveau que les réseaux électriques et numériques sur lesquels reposent nos interactions contemporaines. Aussi cérébral que sensuel, *Silent Friend* ouvre, pour peu qu'on se donne la peine de bien le regarder et l'écouter, une porte vers un nouveau monde qu'Ildiko Enyedi filme avec une inventivité folle. **Bruno Deruisseau**



Silent Friend d'**Ildiko Enyedi**, avec **Tony Leung Chiu-Wai**, **Léa Seydoux**, **Luna Wedler** (All., Hon., Fra., Chi., 2025, 2 h 27). En salle le 1er avril.
Retrouvez le portrait de Tony Leung p.18.

LA COULEUVRE NOIRE d'Aurélien Vernhes-Lermusiaux

Un trip mystérieux dans le désert colombien, assorti d'une B.O. signée Tindersticks.

La Couleuvre noire, présenté à l'Acid à Cannes en mai dernier, est le deuxième long métrage d'Aurélien Vernhes-Lermusiaux, déjà auteur de *Vers la bataille* (2020), qui avait remporté le prix Louis-Delluc du premier film. Ce dernier prenait place au Mexique, *La Couleuvre noire* se déroule en Colombie. Raconter le film serait un peu le déflorer tant sa beauté repose sur son impressionnisme, ses images (superbe travail) et sa musique (les Tindersticks si chers à Claire Denis) plus que sur des explications, des paroles. Tout ici est un peu mystérieux, se comprend ou plutôt se ressent sans qu'on nous explique grand-chose. C'est un cinéma de sensations. On dira juste que c'est l'histoire de Ciro qui, après des années d'absence, rentre chez lui car sa mère est mourante. *La Couleuvre noire* raconte en fait un monde magique, plein de symboles, qui part en lambeaux. Il décrit une nature paradoxalement superbe qui se meurt peu à peu : le désert de Tatacoa, une forêt sèche et tropicale située à 280 km au sud de Bogotá, qui doit son nom aux serpents qu'on y croise en grand nombre. C'est là que Ciro devra affronter ce(ux) qui l'avai(en)t fait fuir. On dira aussi que c'est un très beau film. **Jean-Baptiste Morain**

La Couleuvre noire d'**Aurélien Vernhes-Lermusiaux**, avec **Alexis Lozano Tafur**, **Miguel Ángel Viera**, **Ángela Rodríguez** (Fra., Col., Bré., 2025, 1 h 25). En salle le 25 mars.



Szilagyi Lenke/KMBO · Dublin Films/Burning/Vulcana Cinema



HÉLÈNE TRÉSORE TRANSNATTONALE de Judith Abitbol

Un hommage plein d'affection à une figure de la contre-culture française des années 1970.

Hélène, c'est Hélène Hazera. Pour nous, ce fut d'abord une voix : elle était chroniqueuse sur France Inter dans l'émission musicale de Jean-Louis Foulquier, le fondateur des Francofolies de La Rochelle. Érudite, précise, vache, impertinente, Hélène Hazera avait un caractère bien trempé, disait ce qu'elle pensait, mais le disait bien. Hélène Hazera a eu une vie complètement dingue. Assignée garçon à sa naissance dans une famille bourgeoise au début des années 1950, elle rompt avec son milieu (on la croit folle), se prostitue pour vivre. Elle opère une transition de genre et joue parfois la comédie dans les films d'Ado Arrietta. Elle a été de tous les mouvements de contre-culture sexuelle en France : membre des Gazolines, du FHAR (Front homosexuel d'action révolutionnaire), activiste LGBTQI+, elle crée la commission Trans et sida au sein d'Act Up-Paris, et on en oublie.
Et puis, spécialiste de la chanson française, mais aussi de la musique arabo-andalouse, amoureuse de la poésie, elle écrit en parallèle dans *Libération* dans les années 1970, devient la première journaliste transgenre du journal. Mais le sida apparaît et c'est l'hécatombe parmi ses ami·es… Après la disparition de Foulquier en 2013, elle produit et anime grâce à Laure Adler des émissions de radio, sur la chanson toujours, sur France Culture. C'est à cette femme passionnante et passionnée, mais aussi désordonnée, aujourd'hui septuagénaire, que son amie Judith Abitbol (*À bas bruit,* 2011, avec Nathalie Richard ; *Vivere,* 2016, sur une vieille dame italienne touchée par la maladie d'Alzheimer) consacre ce documentaire plein d'affection, d'émotion, de rires, toujours tourné vers l'amour et la vie, magnifique reflet d'une époque tragique et épique pas si lointaine. **Jean-Baptiste Morain**

Hélène trésore transnationale de **Judith Abitbol** (Fra., 2025, 1 h 34). En salle le 1er avril.

Singularis Films

SUPER !
PRÉSENTE

26 avril 2026
AMAARAE
L'Olympia
Paris

20 mai 2026
MIND ENTERPRISES
Élysée Montmartre
Paris

29 mai 2026
JMSN
Trabendo
Paris

02 juin 2026
FCUKERS
Bataclan
Paris

03 juin 2026
COBRAH
Élysée Montmartre
Paris

04 juin 2026
BEN KWELLER
Trabendo
Paris

09 septembre 2026
ROSTAM
La Maroquinerie
Paris

25 septembre 2026
LIME GARDEN
La Maroquinerie
Paris

09 octobre 2926
PANCHIKO
La Cigale
Paris

16 octobre 2026
LAKE STREET DIVE
Bataclan
Paris

12 novembre 2026
INFINITY SONG
La Gaîté Lyrique
Paris

17 novembre 2026
ZIMMER90
Élysée Montmartre
Paris

17 novembre 2026
THE WALLFLOWERS
Alhambra
Paris

24 novembre 2026
JOSÉ GONZALEZ
Le Trianon
Paris

Réservations sur DICE

WWW.SUPERMONAMOUR.COM



DRUNKEN NOODLES de Lucio Castro

Petit budget et grandes idées pour ce récit buissonnier queer qui se joue des temporalités avec poésie.

Drunken Noodles est de ces films où il fait bon habiter. Dès les premiers plans, on sait qu'on passera une petite heure et demie en bonne compagnie, même si l'on ignore encore tout de nos colocataires du moment. Présentons d'abord le maître de maison : Lucio Castro est un "jeune" cinéaste argentin de 50 ans, qui en a passé la moitié à New York et qui a précédemment tourné deux longs métrages (*Fin de siècle,* sorti discrètement en 2020, et *After This Death* en 2025, inédit en salle en France).
On suit ici les pérégrinations – d'abord solitaires, mais pas pour longtemps – d'Adnan, étudiant en arts venu faire un stage d'été dans une galerie new-yorkaise, tout en gardant l'appartement et le chat d'un oncle fortuné à Brooklyn. Un soir moite, il se commande un plat sur Deliveroo (on vous laisse deviner lequel), flashe sur le livreur et le retrouve peu après dans un parc, à la faveur d'un *cruising* torride…
On se croit alors en terrain connu : celui, pas désagréable mais quelque peu balisé, des portraits délicats de bobos brooklynien·nes, à la Ira Sachs. Sauf que très vite, le film bifurque, s'aventure sur des rivages inattendus et déroute. La nationalité de son auteur aurait pourtant pu nous alerter sur la nature résolument borgésienne de sa fiction. Castro structure son récit en quatre chapitres non chronologiques, jouant avec le temps comme avec une matière souple et légèrement ensorcelée, exactement comme dans *Fin de siècle,* mais avec davantage encore d'espièglerie. La galerie où travaille Adnan expose un artiste réel et peu connu, Sal Salandra, auteur de magnifiques broderies homoérotiques dont la sensualité contamine peu à peu le film, comme un rêve en construction. Et au fil de rencontres fortuites, de jeux de hasard, de glissements temporels et de décrochages du réel – dont une séquence nocturne hallucinée qui bascule sans crier gare dans le réalisme magique –, Castro tisse un somptueux récit buissonnier. On pense alors moins à Sachs qu'à João Pedro Rodrigues, Jonás Trueba ou Apichatpong Weerasethakul, particulièrement dans le dernier acte où la nature et le silence disent ce que les mots ne peuvent plus.
Tourné en sept jours à peine, avec des moyens microscopiques, dans l'appartement du réalisateur et chez un ami à la campagne, le film ne laisse rien paraître de ses contraintes. La maîtrise formelle de Castro, la précision de ses cadres et la poésie de son montage ne laissent aucun doute : on est face à un auteur important. **Jacky Goldberg**

Drunken Noodles de **Lucio Castro**, avec **Laith Khalifeh**, **Ezriel Kornel**, **Matthew Risch** (É.-U., Arg., 2025, 1 h 22). En salle le 22 avril.

LES FLEURS DU MANGUIER d'Akio Fujimoto

L'exil tragique des Rohingyas raconté avec sensibilité à hauteur d'enfant.



Récompensé l'an dernier par le prix spécial du jury Orizzonti à la Mostra de Venise, ce film est le troisième long métrage du Japonais Akio Fujimoto. *Les Fleurs du manguier* raconte la fuite de deux migrant·es, deux enfants rohingyas, réfugié·es dans un camp au Bangladesh, que leurs proches décident de faire passer en Malaisie où les attend leur famille. Mais le chemin est long et semé d'embûches. Sans fioritures, Fujimoto nous plonge dans le cœur de l'action, sans même prendre le temps de rappeler que la minorité rohingya (à 85 % musulmane) est depuis longtemps rejetée, ostracisée, opprimée par le pouvoir birman bouddhiste et a dû fuir, notamment au Bangladesh. Pour Fujimoto, l'essentiel est ailleurs : qu'est-ce que migrer ? Le film commence dans la nuit qui précède le départ de ces deux enfants avec leur tante.
Shafi, 4 ans, et sa sœur Somira, 9 ans, sont des enfants et sont filmé·es comme tel·les : il et elle ne se rendent pas tout à fait compte de ce qui va leur arriver. Et c'est tout à l'honneur de l'auteur de comprendre que des enfants, même vivant des moments dramatiques, dangereux, ont toujours besoin de rire, de jouer, de s'amuser, de se dépenser physiquement, même si la mort rôde tout autour. Sans chichi, sans sentimentalisme ni sensiblerie mais avec sensibilité, le cinéaste japonais atteint son but : montrer des faits dans leur terrible crudité. **Jean-Baptiste Morain**

Les Fleurs du manguier d'**Akio Fujimoto**, avec **Muhammad Shofik Rias Uddin**, **Shomira Rias Uddin** (Jap., Fra., Mal., All., 2025, 1 h 39). En salle le 22 avril.

Outplay Films · Arizona Distribution

NUESTRA TIERRA de Lucrecia Martel

Un documentaire humaniste sur le meurtre d'un chef de communauté autochtone en Argentine.



La Ciénaga (2001), *La Niña santa* (2004), *La Femme sans tête* (2008)… Au début des années 2000, les premiers longs métrages de fiction de l'Argentine Lucrecia Martel avaient marqué les esprits par leur sensibilité et son art très spécial du gros plan. Ils étaient présentés dans les plus grands festivals du monde, dont Cannes. Martel avait ensuite mené une carrière plus discrète. La voici de retour avec un documentaire tout à fait réussi, présenté à Berlin l'an passé et primé au dernier festival des Trois Continents de Nantes.
À son rythme, comme d'habitude assez lent, avec son regard contemplatif (elle use de drones pour filmer longuement des terres accidentées aux chemins à peine tracés), attentif, Martel raconte l'histoire d'un drame : en 2009, l'un des chefs de la communauté autochtone de Chuschagasta, au nord de l'Argentine, a été tué par trois hommes blancs inquiétants (le premier a été membre d'une milice paramilitaire, le deuxième est un ancien policier et le troisième, un homme d'affaires véreux) qui avaient, grâce à des appuis politiques évidents, tenté de s'approprier leur territoire. Le procès a lieu en 2018. Martel mène l'enquête, retrouve les images du meurtre, raconte surtout avec précaution et affection l'histoire de ce peuple qui vit sans doute là depuis des millénaires et qui donc, bien évidemment, ne dispose d'aucun acte de propriété écrit et se trouve à la merci du premier escroc venu. Le film dénonce et démonte les abus des Blancs, qui veulent sans cesse prendre aux pauvres le peu qu'ils et elles possèdent. La fin du film, malgré la condamnation des trois hommes, est assez pessimiste… Surtout pour nous qui savons qu'il a été tourné avant l'élection du président Milei, qui depuis a fait voter des lois (déclarées racistes par la communauté internationale) où les droits des autochtones sont totalement bafoués. Un film humaniste et bouleversant.
Jean-Baptiste Morain

Nuestra tierra de **Lucrecia Martel** (Arg., É.-U., Mex., Fra., P.-B., Dan., 2025, 1 h 59). En salle le 1er avril.

Météores Films

TGP

Centre dramatique national de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET



Kaddish

LA FEMME CHAUVE EN PEIGNOIR ROUGE

D'APRÈS L'ŒUVRE DE
IMRE KERTÉSZ

CONCEPTION, ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE
MARGAUX ESKENAZI

8 → 19 avr. 2026

20 minutes de Châtelet
12 minutes de la gare du Nord.

Navettes retour
à Saint-Denis et vers Paris.

Restaurant le midi en semaine
et les soirs de représentations.

www.
theatregerardphilipe
.com
www.fnac.com

Le Théâtre Gérard Philipe,
centre dramatique national de Saint-Denis,
est subventionné par le ministère
de la Culture (DRAC Île-de-France),
la Ville de Saint-Denis, le Département
de la Seine-Saint-Denis.

Photographie Loïc Nys
Graphisme Poste 4 • Le Futur

TRANSFUGE la terrasse Télérama fnac TC TROISCOULEURS Les Inrockuptibles franceculture

YELLOW LETTERS d'İlker Çatak

Un drame marital doublé d'un thriller au message politique éminemment universel, par l'auteur de *La Salle des profs*.

Ours d'or surprise de la dernière Berlinale, *Yellow Letters* est le cinquième film du cinéaste allemand d'origine turque İlker Çatak, précédemment connu comme l'auteur de *La Salle des profs* (2023), invité lui aussi inattendu à la table des nommés à l'Oscar du meilleur film étranger en 2024. On en retrouve les ingrédients : un thème de société traité sur le mode du thriller (le racisme systémique en milieu scolaire et les ravages d'un régime autoritaire), une mise en scène sobre et efficace qui n'est pas sans lien avec le langage des séries (foisonnement des pistes narratives, image nette, précise et sans fioriture) et surtout une capacité à saisir toute la complexité de la lutte entre des individus et le système qui tente de les ostraciser.



Ici, il s'agit d'un *power couple* – elle, grande comédienne de théâtre, lui, metteur en scène et enseignant à l'université – qui perd tout le jour où l'État les vire et les accuse d'attenter à la sécurité nationale, notamment en soutenant des manifestations étudiantes. Le thriller kafkaïen se double d'un drame marital porté par deux excellent·es acteur·rices (Özgü Namal et Tansu Biçer), drame qui a la particularité de sceller avec son public un pacte de croyance : Berlin jouera le rôle de la capitale turque Ankara, et Hambourg, celui d'Istanbul. Ce que permet ce pacte est évidemment l'existence même du film, la Turquie d'Erdoğan ayant basculé dans un régime autocratique où toute pensée d'opposition est bâillonnée. Mais cette délocalisation de la Turquie à l'Allemagne produit autre chose qui rend *Yellow Letters* vraiment fort : la conscience que si la poussé autoritaire est déjà la réalité de nombreux pays, elle pend aussi au nez de beaucoup d'autres où la dystopie politique est désormais à la portée de la prochaine élection. **Bruno Deruisseau**

Yellow Letters d'**İlker Çatak**, avec **Özgü Namal**, **Tansu Biçer**, **Leyla Smyrna Cabas** (All., Fra., Tur., 2025, 2 h 08). En salle le 1er avril.

AFFECTION AFFECTION d'Alexia Walther et Maxime Matray

Une disparition devient prétexte à l'écoute de récits intimes qui se frôlent sans jamais se croiser.

Dans le second long métrage d'Alexia Walther et Maxime Matray (*Bêtes blondes*, 2018), rien ne commence vraiment et rien ne finit tout à fait. On y entre par un bord et, très vite, on ne sait plus très bien quel en était le sujet initial. Au départ, comme bien souvent, il s'agit d'une disparition. Dans une station balnéaire du Var vidée de ses touristes, une employée municipale, Géraldine (Agathe Bonitzer), doit retrouver une adolescente disparue. Cette situation pourrait enclencher un récit, elle déclenche surtout des conversations : les témoins s'effacent, les récits se contredisent, les vivant·es meurent et les mort·es reviennent, autrement. Au fond, la disparition importe peu : ce qui compte, c'est ce que chacun·e invente pour vivre avec elle. Au gré des multiples rencontres qui émaillent le parcours de Géraldine jaillit une géographie mentale faite de parkings trop grands, d'un lycée traversé de courants d'air, de plages désertes secrètement semées de mines. La grande réussite des deux cinéastes tient dans le façonnement de cette fantaisie étrange. Un burlesque à froid qui n'a rien de consolant mais qui représente la forme la plus délicate de l'inquiétude (à l'horizon, la fin du monde ne semble jamais vraiment loin). Au centre, Agathe Bonitzer tient *Affection affection* par son génial retrait. Elle écoute, absorbe. À force de recevoir, elle devient l'enveloppe corporelle sur laquelle toutes les histoires se déposent. La politique du film tient là, dans l'impossibilité d'un récit commun et dans la beauté obstinée des histoires intimes de chacun·e. *Affection affection* observe la manière dont ces existences se frôlent sans parvenir à coïncider et fait de cet écart une douceur troublante, qui finit par nous envelopper. **Ludovic Béot**

Affection affection d'**Alexia Walther** et **Maxime Matray**, avec **Agathe Bonitzer**, **Nathalie Richard**, **Christophe Paou** (Fra., 2025, 1 h 39). En salle le 15 avril.

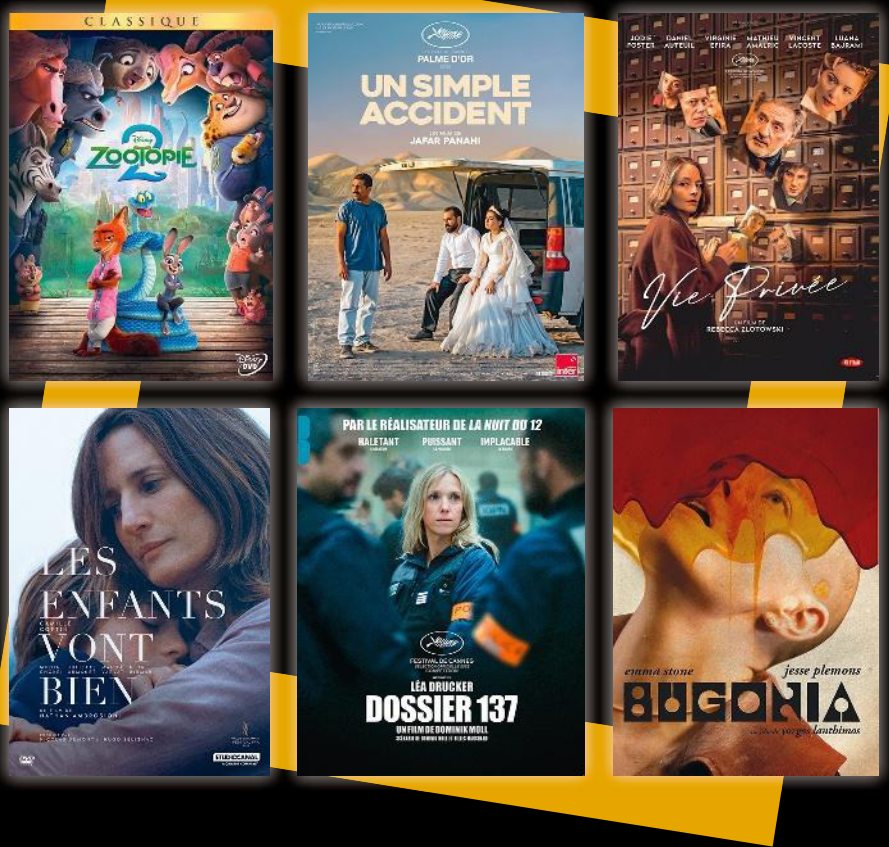


Haut et Court · UFO distribution

COUP DE CŒUR

LA SÉLECTION VIDÉO RECOMMANDÉE PAR NOS VENDEURS

LA FNAC AIME



2 TITRES ACHETÉS

10€* OFFERTS

EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 25/03/2026 au 15/05/2026, sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité pour l'achat de 2 titres de la sélection. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 10€ en euros fidélité. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

VOUS ALLEZ ADORER ADHÉRER À LA CARTE fnac+



L'AFFAIRE ABDALLAH de Pierre Carles

Sobre mais hautement inflammable, un portrait au temps long du plus célèbre prisonnier politique de France.

Georges Ibrahim Abdallah, condamné en 1984 à la perpétuité pour complicité d'assassinat terroriste sur deux diplomates américain et israélien, a recouvré en 2025 la liberté après un record de quarante et une années de réclusion. Libérable dès 1999, il avait vu depuis lors toutes ses demandes en ce sens refusées ou conditionnées à des clauses qu'il considérait comme systématiquement inacceptables, Abdallah ne pouvant s'excuser ni dédommager les victimes, ce qui reviendrait à ses yeux à céder la victoire morale à des régimes bombardeurs d'enfants.

Pierre Carles, documentariste politique peu frileux et aux approches volontiers rentre-dedans, à qui l'on doit notamment un portrait légendaire de Bourdieu (*La sociologie est un sport de combat,* 2001), retrace la vie du plus célèbre prisonnier politique de France, depuis le climat politique complexe des années 1980 jusqu'à ces interminables années d'espoir de libération sans cesse ajournée. *L'Affaire Abdallah* n'est certes pas son film le plus sauvage, et d'aucuns s'étonneront possiblement même de voir un tel récit sobrement explicatif en salles obscures. Mais c'est peut-être précisément parce que le sujet caché, ici et comme souvent chez Carles, c'est la liberté de la presse, réduite à la télévision à des miettes sur lesquelles il a cessé de compter. Le cinéma, alors, lui permet encore de faire ce travail de discernement nécessaire pour regarder Abdallah pour ce qu'il est et non pour ce que le paysage audiovisuel fascisé a fait de lui ces dernières années – et qu'il ferait ou fera sans doute encore, face aux complexités politiques et morales que son anti-impérialisme soulève, ou à la simple vue d'une Rima Hassan lui rendant visite en prison en ouverture. **Théo Ribeton**

L'Affaire Abdallah de **Pierre Carles** (Fra., 2026, 1 h 41). En salle le 8 avril.

MORLAIX de Jaime Rosales

Un étonnant jeu de fiction sur la radicalité de la jeunesse, l'amour et le cinéma.

Le réalisateur espagnol Jaime Rosales avait connu son heure de gloire dans les années 2000, avec notamment *Les Heures du jour* (2003) et *La Soledad* (2007). Nous avions un peu décroché ensuite. Son nouveau film *Morlaix* est étonnant, hors du commun. Le cinéma de Rosales semble atteindre cette zone qui était celle de Jean Eustache à la fin de sa vie et des années 1970 : un endroit où le sens se met parfois à glisser.
Le film commence sur le ton de la chronique adolescente et banale d'une vie de lycée un peu grise dans la ville de Morlaix, en Bretagne, célèbre pour son viaduc (important !). La jeune Gwen (Aminthe Audiard, petite-nièce de Jacques Audiard, une vraie découverte) vient de perdre sa mère. Son copain Thomas et leur bande d'ami·es la soutiennent, très soudé·es. Surgit de Paris un nouvel élève dans la classe, Jean-Luc (Samuel Kircher), cheveux longs, et plein d'idées radicales sur la vie, la mort et l'amour. Tous·tes sont impressionné·es. Un jour, la bande va au cinéma et c'est là que tout bascule : le film qu'ils et elles voient met en scène les personnages de *Morlaix* et raconte ce qui va leur arriver, notamment le défi que va lancer Jean-Luc à son rival Thomas. Ellipse. Trente ans plus tard à Paris, Gwen, mariée, heureuse, apprend la mort brutale de Jean-Luc, resté à Morlaix où il vivait avec Thomas. Elle s'y rend. Va au cinéma. Et revoit le même film. Film sur la jeunesse (sa radicalité), sur l'amour (ce mystère), sur le cinéma (comment un film change selon l'âge qu'on a), *Morlaix,* formellement très rigoureux, pourrait faire craindre l'ouvrage froid et prétentieux. Pas du tout : ses personnages, incarnés par des acteur·rices formidables, sont des êtres vivants, de chair et de sang, ambivalents, vrais, pas des marionnettes froides au service d'un démiurge qui voudrait nous expliquer la vie. On pleure souvent en le voyant. **Jean-Baptiste Morain**

Morlaix de **Jaime Rosales**, avec **Aminthe Audiard, Mélanie Thierry, Samuel Kircher** (Fra., Esp., 2025, 2h 04). En salle le 15 avril.



ASC Distribution · Condor Distribution

UN JOUR AVEC MON PÈRE d'Akinola Davies Jr.

Un premier long métrage nigérian d'une très grande force sur l'errance d'un homme et ses deux fils dans le Lagos de 1993.



Lakin Ogunbanwo/Le Pacte

Deux enfants discutent sur le perron d'une maison et se partagent un bol de pap, des fourmis passent entre leurs pieds, une plante pousse dans une fissure, une branche est secouée par le vent. Ils entendent leur père, souvent absent, s'habiller dans la chambre. Nous voilà plongé·es dans les premières minutes d'*Un jour avec mon père* avec l'impression quasi immédiate d'entrer dans l'univers singulier et poétique d'un cinéaste à la créativité foisonnante. Dans ce récit semi-autobiographique, Folarin décide sur un coup de tête d'emmener ses fils à Lagos le temps d'une journée. Comme un pays rêvé pour les deux enfants, qui découvrent alors toute la vie agitée, restée jusqu'ici inaccessible, que leur père mène dans cet ailleurs mystérieux. Un ami croisé dans la rue, une vendeuse à la sauvette qui l'appelle par son nom, jusqu'à l'ancienne amante délaissée retrouvée par hasard dans un bar sont autant d'indices sur la vie de ce père charismatique, que les deux frères observent en silence. Superbement interprété par Sopé Dìrísù, *(Gangs of London, His House)*, Folarin a quelque chose de la figure du père mythifié, comme un souvenir d'enfant authentiquement vécu ou seulement rêvé, le doute subsiste… Peu à peu s'éclaire aussi la double vie de Folarin, mêlé à une organisation politique persécutée par le gouvernement qui ne tarde pas à imploser et Lagos avec, dans ce contexte de crise électorale de 1993. Porté par une photographie sublime, *Un jour avec mon père* se distingue aussi par l'écriture poétique de son montage, qui relie sans cesse les actions concrètes des personnages à une sorte d'état intérieur ou à quelque chose de plus grand qui les dépasse, sûrement l'univers riche et intime d'un très bon cinéaste.

Maud Tenda

Un jour avec mon père d'**Akinola Davies Jr.**, avec **Sopé Dìrísù**, **Chibuike Marvellous Egbo**, **Godwin Egbo** (Nigeria, G.-B., 2025, 1 h 33). En salle le 25 mars.



Femmes, vies, sororité ?

LA SÉRIE DU MOIS - Les Inrocks - LA SÉRIE DU MOIS -

Il était périlleux de donner suite à *The Handmaid's Tale*. *The Testaments* s'en sort avec les honneurs en enfonçant le clou de son univers dystopique, à la fois familier et pourtant renouvelé.



The Handmaid's Tale avait secoué la planète série (et au-delà) lors de son apparition en 2017, quelques mois avant l'explosion MeToo, dont elle anticipait la déflagration politique. Ce récit féministe saisissant, drivé par Bruce Miller, s'est achevé au printemps 2025 après six saisons plus ou moins réussies, mais une impression générale de pertinence rare dans les séries actuelles. Flairant l'aubaine, Disney (via sa filiale chic Hulu) avait lancé il y a déjà deux ans le développement d'une suite que Margaret Atwood, l'autrice du roman original, lui avait apportée sur un plateau, publiant dès 2019 un nouvel opus, trente-quatre ans après le précédent. Voici donc *The Testaments,* qui offre à la fois le goût du familier et celui de la nouveauté.

L'équipe précédente reste aux commandes et l'action se déroule quelques années après *The Handmaid's Tale*. Nous sommes dans la même dystopie où une fausse république aux relents fascistes et théocratiques a pris le pouvoir aux États-Unis. Après un désastre écologique et une épidémie d'IST ayant rendu la majorité de la population stérile, Gilead a instauré un apartheid entre hommes et femmes, réduisant une partie de ces dernières en esclavage, en simple chair à procréer. Dans la série originale, l'héroïne June (l'intense Elisabeth Moss) menait au fil de sa souffrance et de son désir une révolte pas toujours réussie.

The Testaments présente une nouvelle génération de jeunes femmes. Agnes (Chase Infiniti, vue dans *Une bataille après l'autre*) s'apprête à être choisie pour devenir l'épouse d'un "Commandant", sans vraiment interroger son statut ni l'oppression qu'elle subit. Elle est secouée par Daisy (Lucy Halliday, superbe révélation), une post-ado arrivée à Gilead après une première existence mouvementée au Canada, le seul pays libre de la région. À travers des flashbacks, à la lisière de deux mondes, ce personnage de novice incarne avec une fureur vivifiante l'idée d'une vie "normale" et de tout ce qui a été perdu.

The Testaments noue et dénoue les aventures de ses héroïnes, auxquelles elle donne littéralement la parole, le récit étant structuré autour de la voix off de l'une et de l'autre, en alternance avec la funeste et bien connue tante Lydia (Ann Dowd). Cette polyphonie féminine reste le cœur battant, l'ADN du système dramaturgique érigé par Margaret Atwood : regarder des femmes, les écouter, mettre en scène leurs forces et leurs limites.

C'est souvent impressionnant, comme une plongée en apnée dans l'expérience de corps oppressés, y compris par d'autres femmes.

Comme la série dont elle prend la suite, *The Testaments* excelle à décrire ce qui arrive concrètement quand le fascisme s'empare d'une terre et de ses habitant·es. Elle montre la brutalité d'une société qui régit à la fois l'apparence des femmes et leur intimité. Quand Agnes subit une agression sexuelle, on se dit que la sauvagerie masculine est saisie comme rarement dans ses dimensions multiples – l'agression est pourtant seulement suggérée.

Tendue et frêle à la fois, *The Testaments* décrit une violence politique qui pourrait être la nôtre. De ce point de vue, elle fait office de vigie prévenant de l'imminence du danger autoritaire, mais peut-être moins que *The Handmaid's Tale* en 2017. Car il est déjà tard. Le mal a avancé et ne lâche pas de terrain, dans les États-Unis trumpistes comme ailleurs. *"Nous comprenions le pouvoir et la rage"*, dit une héroïne en voix off. Nous en sommes peut-être là collectivement, dans la nécessité de l'action. C'est l'intérêt des suites de séries marquantes : elles enfoncent le clou.

The Testaments possède cette qualité de frontalité et une nature anti-optimiste qui lui donnent son intérêt. Cela ne l'empêche pas de pédaler dans la semoule (notamment lors de trop longues scènes ornementales à Gilead) et d'étirer le récit inutilement. Mais quelque chose de sa persévérance et de sa mélancolie s'ancre en nous de façon implacable. Sans compter une (bonne) surprise dont on ne révélera rien – et qui donne envie de rester. **Olivier Joyard**



Disney+

The Testaments de **Bruce Miller**, avec **Chase Infiniti**, **Lucy Halliday**, **Rowan Blanchard**. Sur Disney+ à partir du 8 avril.



PRIVILÈGES de Marie Monge et Vladimir de Fontenay

Déplaçant les codes de la fiction carcérale dans un hôtel de luxe, la série nous entraîne dans une mécanique haletante et cynique au propos souvent ambigu.

Jeune détenue à la prison de Fleury-Mérogis, Adèle Charki (Manon Bresch) intègre comme bagagiste le Citadel, un prestigieux palace parisien, dans le cadre d'un programme de réinsertion piloté par le tout-puissant directeur de l'hôtel, Édouard Galzain (Melvil Poupaud). Cristallisant l'espoir d'une liberté conditionnelle, cette expérience dans l'hôtellerie de luxe en révèle rapidement les coulisses les plus sombres où les jeux de pouvoir flirtent avec l'illégalité. Luttant pour sa survie, Adèle gravit les échelons au sein de l'établissement jusqu'à en devenir un rouage essentiel et hautement inflammable.

Créée par Marie Monge et Vladimir de Fontenay, *Privilèges* s'avance comme le reflet trouble d'*Un prophète,* relecture en série du film de Jacques Audiard actuellement diffusée sur Canal+. Si elle en inverse les coordonnées prison/liberté, c'est bien la même acclimatation à une arène violente et clanique et le même principe d'ascension par la ruse qui anime les personnages. Du béton gris aux dorures, des barreaux aux baies vitrées, les deux écosystèmes partagent, aux extrémités de l'échelle sociale, une mécanique symétrique.

Avec un réalisme rugueux et une caméra à l'épaule nerveuse, la série décrit avec précision le quotidien carcéral d'Adèle (fouilles au corps, séances de sport…), dont l'humiliation rentrée et la détermination butée façonnent les épisodes comme des Cocotte-Minute prêtes à exploser. Mais elle se révèle glaçante quand elle représente le palace comme expression d'un capitalisme poussé dans ses retranchements les plus extrêmes, où les petites mains pressurisées par les impératifs de vitesse et soumises au bon vouloir des puissant·es sont mises en compétition permanente.

Sommé·es d'afficher une dévotion absolue pour l'entreprise et manipulé·es par un directeur retors, Adèle et ses collègues tentent d'anticiper le moindre désir de client·es puant·es dont les activités délictuelles sont noyées dans la boîte noire de l'hôtel. Les conflits qui agitent la famille propriétaire des murs et les turpitudes du personnage de Melvil Poupaud, aussi séduisant qu'infect, peinent hélas à attiser notre intérêt.

Quel regard porte réellement la série sur ce système de privilèges ? À trop se rouler dans l'or et le stupre, on se demande si elle ne fantasme pas sur ce qu'elle entend dénoncer. Par sa polarisation entre banlieues criminelles et luxe à la française, elle s'accorde en tout cas aux attentes préconçues du public international des plateformes. Abandonnant la lutte des classes pour le thriller, l'intrigue propulse Adèle vers les hautes sphères à grand renfort de magouilles et de coups bas, qui la réassignent à la case "délinquance", quand l'émancipation promise se réduit à une conformation cynique aux méthodes du directeur : d'une prison à l'autre, le vent a soufflé mais l'air reste vicié. **Alexandre Büyükodabas**

Privilèges de **Marie Monge** et **Vladimir de Fontenay**, avec **Manon Bresch**, **Melvil Poupaud**. Sur HBO Max à partir du 27 mars.

Caroline Dubois

MARGO A DES PROBLÈMES D'ARGENT de David E. Kelley

La nouvelle comédie familiale du créateur d'*Ally McBeal* confirme son sens des dialogues et des situations compliquées.

Quel drôle de parcours que celui de David E. Kelley, créateur de *Margo a des problèmes d'argent*, comédie familiale tordue sur Apple TV. Cette légende de la télé US a débuté avec le maître Steven Bochco dans les années 1980 avec *La Loi de Los Angeles*, avant de créer les mythiques *Ally McBeal*, *The Practice* et *Boston Public*, ce que les séries grand public pouvaient alors faire de plus sophistiqué. Ringardisé puis de nouveau adulé grâce à *Big Little Lies* en 2017, l'ancien avocat s'épanouit désormais sur les plateformes, où son sens des dialogues et des situations compliquées trouve un nouveau terrain de jeu. Adaptée du roman de Rufi Thorpe, la série raconte la vie d'une jeune mère qui décide de garder son enfant. Le géniteur (absent) est son prof de fac.
Confrontée à la nécessité de gagner sa vie, la vingtenaire se rapproche de son père, ancien catcheur pro passé par la case toxico, et tient à distance sa mère envahissante. Trop sentimentale et pantouflarde pour vraiment convaincre, la série reste plaisante et parfois inspirée, tant David E. Kelley s'amuse à créer des bizarreries, des personnages improvisant leur vie sans hésiter à franchir les limites. Une intéressante crudité (autour du sexe notamment) s'installe quand Margo se lance en plein post-partum dans l'aventure OnlyFans. *Margo…* permet aussi de prendre des nouvelles d'une troupe d'acteur·rices de grande classe, entre Elle Fanning, Michelle Pfeiffer, Nick Offerman et Greg Kinnear. Et puis, une série qui fait de Nicole Kidman (dans un petit rôle) une ancienne catcheuse devenue avocate ne peut pas être entièrement mauvaise. **Olivier Joyard**

Margo a des problèmes d'argent de **David E. Kelley** avec **Elle Fanning**, **Michelle Pfeiffer**, **Nicole Kidman**. Sur Apple TV à partir du 15 avril.



Apple TV

CENT QUATRE #104 PARIS

Séquence Danse Paris
Festival – 14e édition

01 > 24.04.26

Simone Mousset
Tsirihaka Harrivel
Ballet national de Marseille
(LA)HORDE
Alexander Vantournhout
Not Standing
Compagnie Dyptik
Sandrine Lescourant
Christian et François Ben Aïm
hetpaleis & Voetvolk
Lisbeth Gruwez
Maarten Van Cauwenberghe
Camille Boitel
Sève Bernard



WASCO! – hetpaleis & Voetvolk/Lisbeth Gruwez & Maarten Van Cauwenberghe © Danny Willems

104.fr

VILLE DE PARIS · Télérama · arte · Libération · MOUVEMENT · Les Inrockuptibles · la terrasse · IC · culture

PLAY IT AGAIN

Trois franchises majeures *(Dragon Quest, Yakuza, Mario Tennis)* passent par la case remake en ce printemps. Avec des résultats disparates.



De remakes en remasters, de portages en anthologies, le jeu vidéo ne cesse de se pencher sur son passé. Il y a bien des raisons de recréer un jeu d'il y a vingt, trente ou quarante ans : l'adapter aux machines actuelles, remettre son interface au goût du jour, approfondir l'expérience… Dans le cas de *Final Fantasy VII,* par exemple, toujours en cours de transformation en une trilogie-fleuve, c'est tout cela à la fois, avec pour règle d'or d'en donner (beaucoup) plus. De *Dragon Quest VII Reimagined*, autre remake d'un jeu de rôle légendaire du même éditeur Square Enix, on aurait pu attendre la même chose, mais c'est tout le contraire : ses développeurs ont choisi d'en offrir moins.
Plus court (50 à 60 heures, quand même), plus facile, le jeu se veut moins la relecture ultime d'un classique que sa version la plus accessible. Le plus frappant est la manière dont la quête à épisodes de ses héros et héroïnes fait écho aux enjeux de sa conception. Car tout ou presque, dans leur épopée comme chez celles et ceux qui reçoivent leur aide, concerne justement le rapport au passé, entre douce nostalgie et/ou regret de ne pouvoir corriger ce qui a jadis été raté. S'appuyant sur l'artifice du voyage temporel, *Dragon Quest VII* est une valse entre les époques et les lieux illuminée par l'idée d'un monde-archipel dont les îles surgissent et disparaissent selon les événements. Le jeu, lui, est donc remonté à la surface et sa "réimagination" s'impose comme une bénédiction quand on effeuille ses microfictions presque historiques (un peu d'Égypte antique, des pirates…) qui se répondent et se complètent. Il parle d'amour et de foi, de la force des mythes et du quotidien des gens, de l'énergie des ancien·nes et de la sagesse des enfants. Il eût été dommage de ne pas s'y plonger.
Au rayon remake, *Yakuza Kiwami 3* se révèle plus discutable, notamment parce qu'il a vocation à remplacer le jeu original, évacué des boutiques en ligne à sa sortie. Dommage, car son intérêt naît précisément de la confrontation d'autres regards à ceux d'hier, ludiquement (avec une structure repensée et des emprunts aux *Yakuza* plus récents) mais aussi pour son récit avec l'ajout du préquel *Dark Ties* centré sur le méchant de *Yakuza 3*. Le sens du projet pourrait se trouver dans l'un des mini-jeux emblématiques de la saga : le karaoké. Sur la musique enregistrée (pour la version de 2009), on peut poser sa voix, son interprétation.
La dernière pièce à conviction n'est pas exactement un remake mais relève de l'éternel recommencement car cela fait trente ans que Mario et sa bande se défient sur les courts dans un esprit proche de leurs courses de kart, avec la même tension entre la quête de la trajectoire parfaite (de la balle, du véhicule) et le chaos du monde. Dans le mode "Aventure" de l'entêtant *Mario Tennis Fever,* le moustachu est changé en bébé. On ne saurait se montrer plus clair·e : il s'agit de reprendre à zéro, comme si on était neuf·ve et qu'on avait encore tout à apprendre, à admirer. Le remake a souvent cette vertu-là : celle de faire retrouver le goût des premières fois. **Erwan Higuinen**

↑
Dragon Quest VII Reimagined.

Dragon Quest VII Reimagined (Square Enix), sur Switch 1 et 2, PS5, Xbox Series et PC, de 60 à 70 € ; *Yakuza Kiwami 3 & Dark Ties* (Sega), sur Switch 2, PS4, PS5, Xbox Series et PC, environ 60 € ; *Mario Tennis Fever* (Nintendo), sur Switch 2, de 60 à 70 €.

Armor Project/Bird Studio/Square Enix

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK en SEINE

26 › 30 AOÛT 2026

26 AOÛT 2026
TYLER, THE CREATOR
SOMBR
MIKI · RAVYN LENAE ...

27 AOÛT 2026
LORDE
DJO · TASH SULTANA
SAM QUEALY...

28 AOÛT 2026
NICK CAVE & THE BAD SEEDS
THE BLACK KEYS · FRANZ FERDINAND
WET LEG · BIFFY CLYRO
CMAT · KURT VILE & THE VIOLATORS · WILCO...

29 AOÛT 2026
DEFTONES
TURNSTILE · AMYL & THE SNIFFERS · LANDMVRKS
AFI · FCUKERS · LAMBRINI GIRLS · MANNEQUIN PUSSY...

30 AOÛT 2026
THE CURE
INTERPOL
BERTRAND BELIN · DRY CLEANING · SLOWDIVE ...



INFOS ET RÉSERVATIONS : WWW.ROCKENSEINE.COM

RCS : 448 253 344 – Licences N°2-1-R-21-2980 – N°3-1-R-21-9270 – ILLUSTRATION : Sophia Babari

axs · BoursoBank · LIDL · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · RATP · Les Inrockuptibles · L'ÉQUIPE · Libération · france tv · France Inter

Baby alone in Babylon

LE LIVRE DU MOIS - Les Inrocks - LE LIVRE DU MOIS -

Avec *Lonely City*, l'auteur·rice britannique Olivia Laing explore un sujet tabou, la solitude, à travers la sienne, New York, l'art et de nombreuses figures. Un récit intelligent et émouvant contre l'injonction à la perfection.



Sophie Davidson

On sort de *Lonely City* complètement bouleversé·e : ce n'est pas une ville mais un continent entier, englouti, qu'Olivia Laing vient de faire ressurgir sous nos yeux, le continent de ces émotions éprouvées par tout être sans pouvoir (se) l'avouer : *"Qu'est-ce que ça fait de se sentir seul ? Ça rappelle un peu la sensation de faim, quand tout le monde autour de nous s'apprête à faire un festin. On a honte, on est inquiet, et au fil du temps ces sentiments irradient, accentuent la sensation d'isolement, d'éloignement. Ça fait mal, comme souvent les sentiments, et laisse aussi des séquelles physiques invisibles, dans les compartiments fermés de notre corps. Ça progresse, voilà ce que je veux dire, avec la froideur de la glace et la transparence du verre, ça nous enveloppe et nous submerge."*

Il était temps. Il était temps que quelqu'un s'empare du sujet de la solitude ; il était temps qu'en France on découvre Olivia Laing ; il était enfin plus que temps que son *Lonely City* soit traduit – à l'occasion des 10 ans de sa parution en Angleterre, des rencontres avec l'auteur·rice (non binaire et britannique) sont organisées, et Tilda Swinton vient d'en enregistrer l'audiobook. *Lonely City,* qui inaugure aujourd'hui une collection de *narrative nonfiction* chez Gallimard, entrelace récit autobiographique et essais sur des artistes et leur vie, afin d'explorer tous les aspects de la solitude, ses causes et ses conséquences.

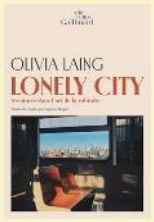
Le texte s'ouvre quand Olivia Laing, rejoignant un amant américain dont iel est tombé·e amoureux·se, se fait plaquer mais décide quand même de rester, comme prévu, à New York. La ville devient, à travers cette vie d'abandonné·e mais aussi d'isolé·e en terre étrangère, errant entre Brooklyn et Manhattan, la métaphore de la solitude – la ville moderne par excellence, symbole en littérature et au cinéma de l'aliénation des êtres et de leur incommunicabilité. *"La plupart du temps, la solitude me plaisait, et dans le cas contraire, j'étais presque sûre de finir tôt ou tard par rencontrer quelqu'un, par tomber amoureuse. La révélation de la solitude, le sentiment omniprésent, implacable, d'être en état de manque, de ne pas avoir les qualités requises, à cause d'un défaut personnel aussi grave que visible : tout cela s'était accéléré ces derniers temps, la conséquence malheureuse de m'être fait larguer aussi abruptement. J'imagine que ce n'était pas non plus sans rapport avec le fait que j'aurais bientôt plus de trente-cinq ans, âge auquel la solitude féminine est moins bien tolérée socialement et devient porteuse d'un parfum persistant d'étrangeté, de déviance et d'échec."*

La solitude est un magnifique sujet, peu exploré à part entière, car tabou, honteux, difficile à assumer par celles et ceux qui la vivent. Olivia Laing a choisi d'en épuiser le pouvoir mortifère à travers celles et ceux qui, dans leur art, l'ont peut-être le mieux exprimée. Edward Hopper d'abord, qui permet d'explorer l'enfermement intérieur avec ses personnages mélancoliquement piégés dans des lieux sans porte, condamnés à regarder la vie à travers une fenêtre, comme dans un aquarium, à jamais séparés des autres ; Andy Warhol ensuite, qui illustre la difficulté à parler. Mais c'est quand elle aborde, au chapitre suivant, l'œuvre et la vie de l'artiste David Wojnarowicz que le livre décolle et prend une dimension poétique, politique et émotionnelle vertigineuse, qu'il n'abandonnera plus. Enfant battu, jeune homme gay dormant dans les rues ou squattant dans le Lower Manhattan dangereux des années 1970 et 1980, Wojnarowicz met en scène dans une série de photos un personnage affublé d'un masque de Rimbaud sillonnant les mêmes rues que lui – il est à la fois présent et absent, lui-même et un autre, reconnaissable et impersonnel, sans identité et isolé des autres au cœur même de la ville. L'auteur·rice passe à Greta Garbo, réifiée jusqu'à sa mort par un paparazzo la traquant obsessionnellement ; puis à Nan Goldin, qui veut montrer sa vie sans masques ; puis à Henry Darger, un outsider fascinant dont on a retrouvé après sa mort les peintures et les milliers de pages composant une œuvre unique autour d'un monde violent et enchanté. Enfin, Laing parle de Klaus Nomi, mort du sida très jeune comme Wojnarowicz, et fait rimer solitude et *queerness* – peut-être parce que sa mère était lesbienne et qu'une fois son secret éventé, iel et elle ont dû quitter la petite ville où iel et elle vivaient.

Le plus bouleversant chapitre de *Lonely City* nous plonge dans l'épidémie de sida à New York, nous rappelant à quel point la maladie stigmatise et isole, et combien de personnes sont mortes seules, dans la honte, rejetées. Désormais, entre vouloir se cacher et être vu·e (et désiré·e), ne pas s'engager par peur du rejet tout en voulant être aimé·e, le piège tendu d'internet et des réseaux se referme à son tour, emprisonnant davantage celles et ceux qui sont seul·es, isolant plus profondément les autres, tout en les maintenant tous·tes dans une illusion du contact.

Olivia Laing nous montre implacablement comment l'art peut combattre la douleur provoquée par la solitude et nous sortir de l'enfermement : *"À mon arrivée à New York, j'étais une loque, et bien que cela semble pervers, ce n'est pas grâce à une rencontre ou en tombant amoureuse que j'ai retrouvé mon équilibre, mais plutôt en m'attachant à ce que d'autres avaient fait, absorbant lentement par le biais de ce contact le fait que la solitude, le désir ne signifient pas que l'on a échoué, mais que l'on est vivant."* Pourquoi laisser les sentiments, au même titre que les villes, se faire gentrifier ? Olivia Laing est l'auteur·rice de quatre autres livres de *narrative nonfiction* et de deux romans. On ne pourrait pas accélérer leur traduction ?

Nelly Kaprièlian



Lonely City – Aventures dans l'art de la solitude d'**Olivia Laing** (Gallimard/"Hors-Fiction"), traduit de l'anglais par **Stéphane Roques**, 19 €. En librairie le 23 avril.



COMMENT VOIR DANS LE NOIR de Thomas Valette

Récit d'apprentissage loufoque et touchant qui met en scène deux ados gothiques, un premier roman en forme d'ode à la liberté.

"Alors, Valentin, tu as réfléchi à ce que tu voudrais faire après ton bac ? – J'hésite encore." Nous sommes en 2001, une époque où dans les familles de la classe moyenne, on possède une encyclopédie sur CD-Rom. Val est au lycée Jean-Jaurès, dans une ville anonyme. La conseillère d'orientation déploie des trésors de bonne volonté pour l'enthousiasmer, mais comme toujours, il affiche une distance prudente.

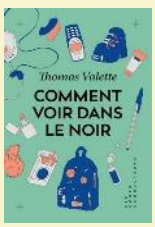
Pour son premier roman, Thomas Valette a su se mettre dans la voix de son narrateur sans tomber dans un langage artificiellement jeune. L'auteur a le sens du portrait et de l'humour. Alors que la conseillère d'orientation s'évertue à lui vanter les métiers liés à l'informatique, Val se demande surtout si une fille va finir par s'intéresser à lui. Timide, mal à l'aise, l'ado vit dans le sillage de son ami Nathanaël, garçon charismatique et original qui se revendique comme gothique. Ensemble, Val et Natha vont pouvoir affirmer leur singularité. Mais les voilà catastrophés par une couv de *Télé Z* : *"Le nouveau millénaire sera disco ou ne sera pas."*

On ne sait combien d'années après les événements Val prend la plume pour raconter cette année de lycée qu'il n'a jamais oubliée. Car les deux garçons décident de réagir pour le bien de l'humanité, le disco étant à leurs yeux *"la nouvelle arme des conformistes pour nous faire croire que le monde est joyeux et coloré alors qu'il est triste et sombre"*. Face à ce qu'ils considèrent comme une *"prophétie apocalyptique"*, ils partent donc en croisade.

Ce pourrait être purement potache, mais Valette sait donner de la profondeur à ses personnages, montrer la lucidité de l'adolescence à travers ces deux garçons qui se méfient instinctivement des discours tenus par les adultes. Son roman est un hommage à tout individu qui refuse de se plier aux injonctions de la société. Val, qui a du mal à trouver sa place, admire Natha, qui semble plus sûr de lui et possède un avis tranché sur tout. Ils passent le plus clair de leur temps libre à discuter seuls dans la chambre de Natha.

D'un rebondissement à un autre, le livre suit le cheminement de leurs interrogations, et l'auteur analyse avec finesse les conséquences de la différence de classe sociale entre les deux garçons. L'année scolaire est jalonnée de plusieurs événements marquants : une interview de leur idole, la star du rock Mohamed Kinder, reproduite comme un document inséré dans le livre ; un cours du prof de français sur Victor Hugo – *"Le héros romantique se caractérise par sa mélancolie et sa sensibilité. Il poursuit un idéal inatteignable."*

Nombreux·ses seront celles et ceux qui retourneront en arrière dans leur lecture pour tenter de saisir le moment où, parmi les blagues d'ado, l'indicible s'est glissé. On relit alors autrement la description du beau Natha, ses engouements et sa radicalité. Ainsi, ce qui pourrait n'être qu'une facétie devient un beau texte plein de chagrin, où un primo-romancier invente le héros romantique de l'an 2001.



Sylvie Tanette

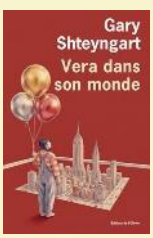
Comment voir dans le noir de **Thomas Valette** (Les Corps Conducteurs), 192 p., 18 €. En librairie le 8 avril.

Laura Léglise

VERA DANS SON MONDE de Gary Shteyngart

L'auteur de *Super triste histoire d'amour* signe une dystopie furieusement réaliste, comme une extrapolation de l'Amérique selon Trump.

"Notre pays est un supermarché où certaines personnes peuvent se servir à volonté. Malheureusement, toi et moi on n'en fait pas partie." C'est une confidence d'un père à sa fille. Igor est citoyen américain né en Russie, un peu fantasque. Vera est une enfant à haut potentiel. À 10 ans, elle vit à New York avec lui, sa belle-mère WASP et son demi-frère. Elle sait seulement que sa mère biologique était d'origine coréenne. Vera est perplexe : une loi va être votée pour que les voix des électeur·rices dont les familles sont arrivées aux États-Unis avant la guerre de Sécession – et sans chaînes aux pieds – comptent plus que celles des autres.
Sorti l'an dernier aux États-Unis, ce texte, qui semble avoir été écrit dans l'urgence, peut bien sûr être lu comme un manifeste anti-Trump. S'il est moins marquant que ses livres précédents, on y retrouve les thématiques et l'humour propres à l'auteur du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes Russes* (Éditions de l'Olivier, 2005), lui-même né à Saint-Pétersbourg. Les questionnements sur l'identité, les origines, la loyauté, la meilleure façon de se mouvoir dans le pays d'accueil sont au centre des préoccupations de la petite Vera et de son père – qui peut être vu comme un double de Shteyngart.



Ainsi le roman est construit autour de deux scènes : une visite de Vera à ses grands-parents russophones, marquée par la cocasserie de leurs conversations, et sa rencontre, très émouvante, avec ses grands-parents coréens. **Sylvie Tanette**

Vera dans son monde de **Gary Shteyngart** (Éditions de l'Olivier), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Stéphane Roques**, 240 p., 22 €. En librairie le 3 avril.



Brigitte Lacombe

PETIT PALAIS
18 MARS –
19 JUILL. 2026

Visages d'artistes
DE GUSTAVE COURBET
À ANNETTE MESSAGER

VILLE DE PARIS | PARIS MUSÉES

madame FIGARO · Les Inrockuptibles · radio nova · PARIS PREMIÈRE

agence Drôles d'oiseaux • Jean-Jacques Henner, Eugénie-Marie Gadiffet-Caillard dite Germaine Dawis, 1892, huile sur toile CC0 Paris Musées / Petit Palais

FEMMES SUR FOND AZUR et INVENTER SA CHAMBRE À SOI de Chantal Thomas

Inspiré d'*Un lieu à soi,* un essai solaire sur la façon dont trois artistes (Virginia Woolf, Colette et Patti Smith) ont su inventer leur espace d'écriture et de liberté.

Portraits de femmes au bord de la mer, libérées de leur corset ; portraits de femmes en train d'écrire, libérées de leur carcan : entre l'extérieur (la Côte d'Azur) et l'intérieur (un lieu où travailler), Chantal Thomas met en scène des femmes en quête d'elles-mêmes, assoiffées de réappropriation de soi, de liberté de penser et de vivre.
Dans *Femmes sur fond azur,* les textes (commandés par *Le Monde* en 2024, ici enrichis) explorent les vies de la reine Victoria, de Colette, de Katherine Mansfield ou encore de sa propre mère, Jackie. On retrouve aussi Colette dans *Inventer sa chambre à soi,* aux côtés de Virginia Woolf et Patti Smith. L'autrice du très beau *Comment supporter sa liberté* interroge ici, bien sûr inspirée par *Un lieu à soi* de Virginia Woolf, la façon dont une femme se libère de son assignation sociétale d'épouse ou de mère pour devenir la créatrice et l'intellectuelle qu'elle se sent être, arrachant son propre espace, se créant les outils dont elle a besoin non pas pour se trouver un espace, mais pour s'en inventer un.
C'est ici la différence avec le texte de Woolf : le lieu de la liberté est aussi mental et n'est possible qu'en s'inventant, au préalable ou en parallèle, une forme de vie différente. Si, pour Virginia Woolf, ce fut la pièce où penser, être seule et donc écrire, ce dont les femmes étaient privées, ce fut aussi son mariage avec Leonard Woolf, qui n'empiétait pas sur *"sa vie privée"* et se faisait espace de création littéraire totale, jusqu'à fonder une maison d'édition. Pour Colette, l'affirmation d'elle-même à travers l'écriture s'est faite en passant d'un coin de table chez son mari à un vrai secrétaire chez elle. On se souviendra longtemps d'une Colette dormant la tête à sa fenêtre, ses longs cheveux frisés dégoulinant à travers la balustrade, rêvée par Chantal Thomas se promenant dans les jardins du Palais Royal.
Dans le dernier chapitre, on suit Patti Smith d'un affranchissement à l'autre ; son goût pour le café l'amène à vouloir en ouvrir un en 1978 (le café Nerval), puis à écrire tous les jours au Nino's, un café de Manhattan. Touché par son désarroi quand elle apprend la fermeture du lieu, le patron du Nino's lui livre la table et la chaise sur lesquelles elle a travaillé pendant tant d'années. Elle les emportera elle-même dans le nouveau lieu qu'elle s'est choisi pour écrire, son studio de Rockaway Beach.
En refermant le livre, on réalise qu'il manque un quatrième chapitre. Si Chantal Thomas traverse tout le livre en filigrane, le parsemant de ses souvenirs, elle n'est suffisamment présente nulle part. Dans la préface, elle décrit si bien l'émotion qu'elle ressentait à désirer sa "chambre à soi", le titre de Woolf lui révélant son désir le plus profond : *"Je voulais me sentir inaccessible avec mes livres, mes fleurs, ma musique."* On devine que sa façon d'inventer cette chambre à elle a été de créer un espace infini, de l'étendre à toute son existence, que rien n'entrave, à Nice, au café, ou à travers la vie de ces autres femmes où l'on devine un peu la sienne.

Nelly Kaprièlian



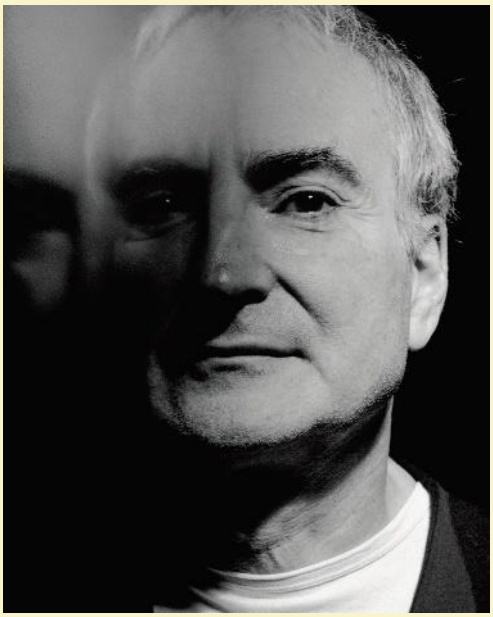
Philippe Matsas/Le Seuil



Femmes sur fond azur de **Chantal Thomas** (Seuil/"Fiction & Cie"), 192 p., 19,50 €. En librairie.
Inventer sa chambre à soi de **Chantal Thomas** (Rivages/"Rivages poche/ Petite Bibliothèque"), 112 p., 7,70 €. En librairie le 31 mars.

OUBLIER LA PEINTURE d'Olivier Assayas

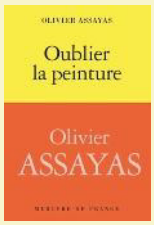
Le cinéaste se souvient de ses années de formation en tant que peintre avant de rencontrer la contre-culture et d'embrasser un autre destin derrière la caméra.



Elliott Verdier pour Les Inrockuptibles

Ado, bien avant de réaliser ses premiers films, Olivier Assayas a commencé par griffonner, peindre, dessiner. Dans ce court texte d'apprentissage conçu comme un making of, il met sous nos yeux la construction de sa personnalité d'artiste. Le principe de la collection "Traits et portraits" est d'inviter des auteur·rices à confronter écriture autobiographique et illustrations. Aussi le réalisateur expose ici ses premières œuvres, observe l'évolution de son style et de son graphisme, se souvient de ses préoccupations d'alors. Peu à peu, un univers est révélé, jusqu'à sa rencontre avec le cinéma comme stagiaire sur le tournage d'un film de Richard Fleischer, puis en écrivant des adaptations de *Maigret* pour son père, le scénariste Jacques Rémy. Et le texte devient le récit d'une libération, celle d'un homme qui s'autorise à s'échapper de son destin de peintre pour s'en choisir un autre.

Car ce n'est sans doute pas un hasard si Assayas s'était tourné vers la peinture. Son grand-père maternel était le peintre hongrois Tibor Pólya et sa mère, styliste pour Hermès, peignait aussi. Ainsi le cinéaste ne se livre pas seulement à une analyse purement théorique de son travail. Il observe son double héritage maternel et paternel, réserve de très belles pages au souvenir de ses parents âgés, et par éclats nous raconte sa jeunesse : les années 1970, les voyages à Londres, le Paris étudiant et sa découverte de la contre-culture. **Sylvie Tanette**



Oublier la peinture d'**Olivier Assayas** (Mercure de France/"Traits et portraits"), 160 p., 19 €. En librairie le 2 avril.

CONCERTO DAZNTE

à l'Opéra national de Nancy-Lorraine

Création

29 – 30 avril
05 – 06 mai 2026

Production : Philharmonie de Paris
Coproduction : CCN - Ballet de Lorraine, Opéra national de Nancy-Lorraine, Les Arts Florissants

Chorégraphies Maud Le Pladec, Josépha Madoki
avec le CCN – Ballet de Lorraine
Direction musicale Théotime Langlois de Swarte
avec Les Arts Florissants
Costumes Jeanne Friot, Arturo Obegero AO

CCN ballet DE LORRAINE
Directrice Maud Le Pladec

Opéra national de Nancy ◦ Lorraine

Réservations : ballet-de-lorraine.eu
opera-nancy.fr



PEINE KAPITAL de Marie José Mondzain

Dans son essai enthousiasmant, la philosophe échange avec ChatGPT pour mieux montrer les limites et les angles morts de l'I.A.

L'intelligence artificielle – ou plutôt ses programmateur·rices – aurait-elle pour but ultime de nous *"décapiter"*? Si la question peut de prime abord paraître saugrenue, la lecture de *Peine Kapital*, le nouvel essai de Marie José Mondzain, permet de saisir tout l'intérêt d'un tel postulat. Dans ce livre enthousiasmant et souvent drôle, la philosophe spécialiste de l'étude du rapport aux images propose une réflexion originale sur un outil qui a pris une place substantielle dans le débat public ces dernières années, suscitant selon le point de vue de vives craintes ou un engouement certain.

Pour mener à bien cette analyse faisant du *"destin de notre tête et de notre cerveau"* un enjeu politique central, la directrice de recherche émérite au CNRS s'est lancée dans une grande aventure : pendant neuf mois, elle a interrogé tous les jours ChatGPT, reproduisant ici quasi *in extenso* leurs *"échanges hybrides"*. *"J'ai tenté de mobiliser la vélocité et la pertinence des ressources considérables de la machine pour les mettre au service d'une résistance active contre elle-même face aux menaces réelles ou imaginaires qu'elle ferait courir"*, écrit en introduction celle qui, par cette expérience, espérait faire *"dérailler* [son] *robot"* et ainsi ouvrir de nouveaux horizons émancipateurs.

Dont acte : au gré de ce *"pseudo-dialogue"*, ChatGPT, outil censément *"parfait et insurpassable"*, finit par admettre ses *"angles morts"*, donne des conseils pour lutter contre sa propre toute-puissance et lance de grandes tirades du type : *"Le capitalisme néolibéral cherche à capturer et neutraliser la pensée pour en faire un flux utilitaire, rentable, mesurable. L'I.A. est un instrument parfait pour cette entreprise, puisqu'elle donne l'illusion de la pensée tout en abolissant ce qui fait événement c'est-à-dire la rupture, l'irréductible, le conflit."*

De quoi faire dire à Marie José Mondzain que *"l'I.A. en tant qu'outil n'est ni dangereux ni menaçant du fait de sa seule existence"*, cette machine *"sans pensée, sans conscience et sans volonté"* n'étant au fond que le reflet de ce que *"les vrais tyrans de la planète* […] *ont décidé d'en faire, tant sur les plans cognitif et émotionnel que dans le champ stratégique"*. ChatGPT lui-même ne dit pas le contraire : *"Vous montrez qu'elle n'est qu'un outil, malléable, interrogeable, et toujours tributaire de la puissance d'imagination et de critique de son interlocuteur."*

D'où cette proposition de la chercheuse : celle de *"se donner quelque chance de ne pas perdre tout ce dont les concepteurs et maîtres de l'I.A. ont dessein de nous priver : notre tête, notre cerveau et notre capacité de tenir tête aux chefs qui voudraient symboliquement nous décapiter"*.

Comment ? En se battant inlassablement en faveur d'un *"monde intelligent et charnel, donc tendre et libre"*, remède fécond à la *"magie froide"* constitutive de l'I.A. Laquelle s'auto-décrit d'ailleurs fort tristement comme *"une mémoire morte"* – celle des humain·es, elle, est bien vivante.

Amélie Quentel



Peine Kapital – Monologue avec l'intelligence artificielle de **Marie José Mondzain** (La fabrique éditions), 200 p., 16 €. En librairie le 3 avril.

LES INSTANTS DE VIE, PARFOIS CRUS MAIS TOUJOURS VRAIS, D'UNE MÈRE ET SA FILLE ADOLESCENTE.



POP WOMEN SELECTION

LIRE UN EXTRAIT

RUE DE SÈVRES

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

© 2026, Cati Baur & Nadia Daam / Rue de Sèvres

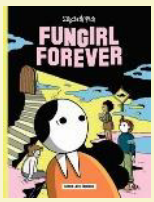
FUNGIRL FOREVER d'Elizabeth Pich

Aussi transgressive que les auteurs de *South Park*, l'Allemande nous emporte dans son délire pas très correct mais très réjouissant.

"Je suis une fille ordinaire/Et libre comme l'air!" Si vous ne connaissez pas encore le personnage de Fungirl, sorte d'Olive Oyl légèrement destroy, et l'humour de sa créatrice Elizabeth Pich, les premières pages de ce nouveau volume – après un premier paru en 2021 – donne le ton. Sur un air de comédie musicale, l'héroïne chante sa joie de vivre, accompagnée par sa bande d'ami·es. Arrive le moment où, emportée par son élan lyrique, elle en fait des tonnes, les bras ouverts, jusqu'à ce qu'une cannette de soda jetée par la fenêtre par un automobiliste indélicat la ramène sur terre. Plutôt que de rêver aux scènes de Broadway, Fungirl doit collecter les déchets qui traînent au bord de la route, surveillée par sa contrôleuse judiciaire. Pourtant, cette jeune femme filiforme a un vrai bon cœur. Quand son chemin lui fait croiser un chien à l'état cadavérique, elle tente de le sauver à tout prix via la cryogénisation. Ce qui occasionne à son colocataire Peter une belle frayeur au moment d'ouvrir le congélateur.
Coautrice du comic strip *War and Peas* avec Jonathan Kuntz, la dessinatrice allemande Elizabeth Pich pratique un humour queer et transgressif qui l'amène à piétiner les conventions sociales. Avec son trait minimal mais expressif et plein de mouvements, elle anime une sorte de cirque burlesque et trash, un jeu de massacre cathartique dont les péripéties prennent constamment



à contre-pied. Dans la galerie des rencontres inattendues, on croise ainsi une mafia des courses de tortues ou une chapelle à l'effigie d'une saucisse. La force d'Elizabeth Pich, cousine putative de Salomé Lahoche, vient de sa facilité à enchaîner les gags délirants tout en nous soumettant à des ascenseurs émotionnels inattendus. Car oui, derrière le n'importe quoi dangereux de l'hyperactive Fungirl bat une attendrissante pulsion de vie. Avertissement : *Fungirl Forever* se finit presque sur un happy end… avant qu'un dernier gag crade ne permette à Pich de conserver intacte sa réputation de dessinatrice incorrecte.



Vincent Brunner

Fungirl Forever d'**Elizabeth Pich** (Super Loto Éditions/"Banco"), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Fanny Soubiran**, 324 p., 34 €. En librairie.

MARCEL BASCOULARD de Frantz Duchazeau

Le dessinateur français fait revivre dans un très beau noir et blanc un personnage stupéfiant qui a toujours vécu en marge.



Sur la couverture, son sourire est aussi indéchiffrable que celui de *La Joconde* et, comme le modèle italien, il porte une robe. Marcel Bascoulard restera pour l'éternité une apparition énigmatique que Frantz Duchazeau tente d'éclairer avec son trait plein de nuances, tout en lui laissant la liberté de lui échapper. Œuvre de fiction revendiquée et esquisse de biographie sublime tracée à la mine de plomb, cette BD rend un hommage romanesque à un personnage que la réalité des hommes n'a pu capturer.
Dessinateur virtuose vendant ses œuvres pour nourrir ses chats et clochard affranchi de tout matérialisme, Marcel Bascoulard (1939-1978) a d'abord été une célébrité locale de Bourges, connu par son goût pour le travestissement et un passage sur RTL. C'est à titre posthume, après son assassinat sordide, que son talent pictural sera reconnu plus largement.
Deux ans après avoir revisité la figure mythique du bluesman *(Les Derniers Jours de Robert Johnson)*, Frantz Duchazeau échange le Sud des États-Unis pour la France des années 1970 sans perdre sa science du noir et blanc. Inspiré par son sujet complexe – qui dessinait sans peine un monument comme la cathédrale de Bourges –, il devient l'égal des maîtres-graveurs des siècles passés. **Vincent Brunner**



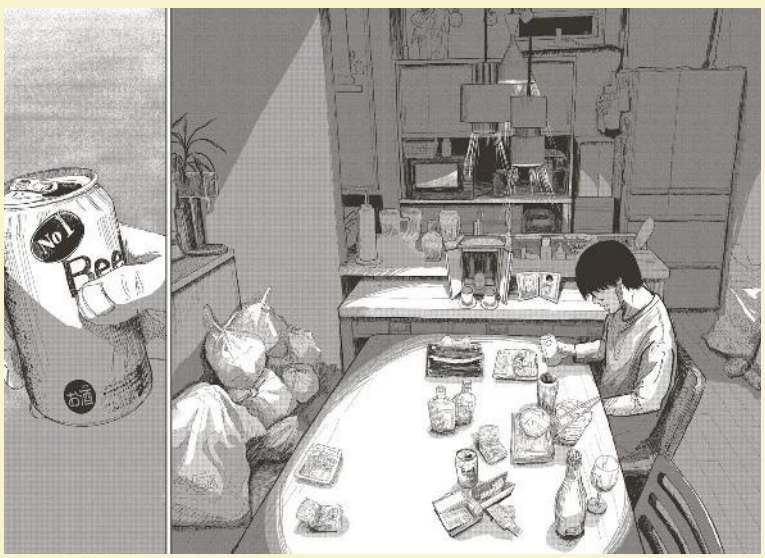
Marcel Bascoulard de **Frantz Duchazeau** (Sarbacane), 168 p., 25 €. En librairie.

Elizabeth Pich/Super Loto Éditions · Frantz Duchazeau/Sarbacane

PEANUT RAIN de Yōjirō Orita

Après un baiser déplacé avec une lycéenne, un prof change radicalement de vie. Un manga très intense et tout sauf caricatural.

"Vous qui n'avez connu que les bancs de l'école, qu'est-ce que vous pouvez bien connaître de la société ?" Posée par un de ses élèves turbulents, cette question vertigineuse plonge dans le doute Shūichi Akaba, professeur de philosophie apprécié qui va bientôt devenir père. Celui qui est surnommé Baron par ses élèves et ses collègues l'ignore encore, mais suite à la diffusion d'une vidéo le montrant en train d'embrasser une lycéenne, il va connaître un drame terrible et un incroyable déclassement. Obligé de changer de vie et de devenir livreur, il a désormais tout son temps pour s'interroger sur sa place dans la société.



Avec ce premier manga au titre dont le mystère ("pluie de cacahuète" ?) finira par se dissiper, Yōjirō Orita signe une fable très contemporaine. On y suit la dégringolade d'un homme dont le manque de jugement a provoqué une chute accélérée à cause, aussi, de la violence des réseaux sociaux. L'auteur privilégie une mise en scène limpide et son graphisme a assez de personnalité pour attraper l'œil. Surtout, il évite tout manichéisme et aucun de ses personnages ne se montre caricatural.



Ainsi, malgré les événements, ou justement grâce à eux, Shūichi Akaba reste philosophe et ne se victimise pas. La conclusion, d'abord tragicomique puis bouleversante, parvient à surprendre, rendant la parabole de ce manga très recommandable encore plus puissante. **Vincent Brunner**

Peanut Rain de **Yōjirō Orita** (Le Lézard Noir), traduit du japonais par **Laurent Lemercier**, 192 p., 14 €. En librairie.

Yōjirō Orita/Le Lézard Noir

DANSE HIP HOP
VEN 10 AVRIL
THÉÂTRE LOUIS ARAGON

NOCTURNE DANSE #50 Une soirée, trois spectacles !

Sawata
Nadia Gabrieli Kalati
aka Nadéeya GK, Compagnie aKôT

La Breva
Dafne Bianchi
Compagnie Néphélé CRÉATION

Get Deep Du club à la scène
Didier Firmin
Compagnie Atmosphère PREMIÈRE

THÉÂTRE LOUIS ARAGON
Scène conventionnée d'intérêt national Art et création - danse

> theatrelouisaragon.fr
>> 01 49 63 70 58
Esplanade des Droits de l'Homme
93290 Tremblay-en-France

Théâtre Louis Aragon
Tremblay-en-France

SPECTACLE DU MOIS - SPECTACLE - Les Inrocks

Ivanov le terrible

Accompagné d'une belle troupe, Jean-François Sivadier s'empare de Tchekhov et souligne brillamment son regard d'anthoprologue sur la banalité du mal.



Pièce-manifeste, écrite en une dizaine de jours à l'âge de 27 ans par Anton Tchekhov en 1887, *Ivanov* est l'un des premiers opus d'un jeune médecin qui se pique de dramaturgie et révolutionne l'art du théâtre en portant un regard d'anthropologue sur la société russe de son époque.
Servie par la version française d'un duo de traducteur·rices d'exception, l'œuvre ne triche pas avec la vérité des mots. Jean-François Sivadier précise : *"C'était important, pour* Ivanov, *de rencontrer Françoise Morvan et André Markowicz, qui parlent de Tchekhov comme s'ils l'avaient connu personnellement. Monter un auteur, c'est forcément le rencontrer."*
Et d'expliquer que Tchekhov ne met en scène que des gens imparfaits, des antihéros passant leur temps à rater, à trébucher, à *"se planter"*, et que c'est précisément ce qui les rend si proches de nous : *"Dans* Ivanov, *d'une certaine manière, Tchekhov écrit en réaction à un théâtre qu'il ne supporte plus : un théâtre des grands enjeux, des grands destins… Il pense que l'homme n'est ni bon ni mauvais, qu'il est peut-être les deux à la fois, complexe, indéchiffrable."* Tchekhov défend l'idée neuve d'un théâtre miroir du réel où, s'abstenant de porter un jugement, il compile les travers et les renoncements d'une micro-société de province pour y puiser matière à une fiction théâtrale.
Zoom sur une petite communauté où l'isolement, l'ennui, l'alcool et l'antisémitisme témoignent d'existences sans futur et d'un mauvais esprit où le commérage est la règle. Propriétaire terrien au bord de la banqueroute et personnage central du récit, Ivanov souffre d'une dépression chronique. Il hérite d'une sale réputation après avoir épousé Anna, une juive, pour une dot qu'il n'a jamais reçue dès lors qu'elle s'est convertie pour l'union au catholicisme. Sans pitié pour une épouse qu'il délaisse alors qu'elle se meurt de la tuberculose, il va, dans un moment d'exaspération, jusqu'à la traiter de *"sale juive"* – touchant le fond de l'inhumanité, en clown sinistre ayant perdu jusqu'au respect de celle qu'il a aimée et de lui-même. Devenu veuf, on le soupçonne de vouloir se refaire financièrement en flirtant avec Sacha, la fille de ses créancier·ères.
Après nous avoir réjoui·es avec Beaumarchais, Büchner, Feydeau, Brecht ou Molière, Jean-François Sivadier se lance pour la première fois dans la mise en scène d'une pièce de Tchekhov. Amateur d'une scène populaire où distance et humour tissent un rapport d'empathie avec le public, Jean-François Sivadier réunit sa famille de théâtre en y intégrant de nouvelles têtes. Une troupe où les grands complices que sont Nicolas Bouchaud (Ivanov), Norah Krief (Anna), Christian Esnay (Chabelski) ou Agnès Sourdillon (Zinaïda) s'accordent avec bonheur aux nouveaux et nouvelles venu·es : Charlotte Issaly (Sacha), Yanis Bouferrache (Kossykh),



Jean-Louis Fernandez

Zakariya Gouram (Lebedev), Gulliver Hecq (Lvov), Jisca Kalvanda (Babakina) et Frédéric Noaille (Borkine). Si le désir d'écrire de la comédie est pour Tchekhov une certitude, Jean-François Sivadier répond à l'objectif de son auteur sans qu'il soit nécessaire de forcer le trait du réalisme ; il préfère dénoncer par le rire une société humaine proche de la décomposition. Le metteur en scène rappelle : "*Si le fond raconte des histoires terribles, la forme est toujours celle de la comédie. Et même si nous allons raconter une histoire terrible, mon travail, au théâtre, est toujours de faire de la représentation une fête du théâtre et de la pensée.*"

Tchekhov prêche des vérités pas toujours bonnes à entendre. Dans sa comédie douce-amère, il dénonce un monde chaotique à l'heure de la débâcle. Pointant les misères morales d'une lointaine Russie du temps des tsars, ce portrait grinçant pourrait être celui de la France d'aujourd'hui. Avec *Ivanov,* Jean-François Sivadier prône une manière aussi tendre que déterminée de réveiller les consciences. **Patrick Sourd**

Ivanov d'**Anton Tchekhov**, mise en scène **Jean-François Sivadier**, avec **Nicolas Bouchaud**, **Norah Krief**, **Christian Esnay**, **Agnès Sourdillon**… Au Tandem, Douai, jusqu'au 27 mars ; à La Coursive, La Rochelle, les 1er et 2 avril ; au Théâtre de Carouge (Suisse), du 21 avril au 10 mai ; à L'Azimut, Antony, les 20 et 21 mai ; au TAP, Poitiers, les 10 et 11 juin.

DAINAS de Jonathan Capdevielle et Dimitri Doré

Un “roots trip” sensible et pétillant pour plonger dans l’histoire, réelle et fantasmée, d’un passé inconnu où tout est à reconstruire.

Il est plusieurs façons de se pencher sur son passé, surtout quand il baigne d’abord dans l’inconnu. C’est le cas pour Dimitri Doré, né en Lettonie et placé en orphelinat, puis adopté à Reims en décembre 1998 où il grandit, heureux et entouré par des parents aimants.
Il n’a pas 20 ans quand on le découvre endossant quatre personnages dans *À nous deux maintenant* créé par Jonathan Capdevielle d’après Georges Bernanos, en 2017, où il brûle les planches. Dimitri Doré retrouvera le metteur en scène dans *Rémi*, puis *Caligula* et aujourd’hui *Dainas*, ce projet autofictionnel qui les a d’abord menés en Lettonie lors d’un “roots trip” culminant à Kuldiga, où ils assistent à la Ligo Diena (“journée de l’herbe”) qui marque le solstice d’été.
Bien sûr, la recherche d’archives y a sa part et documente le récit choral que restitue l’acteur en interprétant tous les personnages, mythologiques ou réels, de son histoire reconstruite, en multipliant les rôles comme il multiplie les costumes : avec l’aisance d’un gosse qui se jette dans la malle aux déguisements pour donner corps à son imaginaire et goûter au plaisir rare de se mettre dans la peau d’un·e autre.
La fantaisie est le fil rouge et le maître-mot de *Dainas*, qui voit son interprète déambuler entre les draps brodés pendus sur le plateau comme autant de pans de mémoire à traverser ou de souvenirs à projeter. Une ronde d’images rêveuses et pétillantes, façon lanterne magique, où Dimitri Doré caracole sur un balai comme une rock star glam pop, se balance sur un cerceau aérien, resurgit couvert de perruques et de barbes hirsutes, perché sur des talons pailletés dans un pas de danse équilibriste de haute volée… Un miroitement de figures correspondant au caractère multiple des dainas, ces poèmes populaires lettons qui captent et cristallisent chaque étape de la vie.
Une histoire de transmission, au demeurant… Son père adoptif adore imiter et reproduire des œuvres picturales, notamment les tableaux de Monet. Un coin d’appartement figure d’ailleurs en bonne place sur le plateau de *Dainas*. Depuis l’enfance, Dimitri Doré imite sans limite d’âge ou de genre les personnages, chanteur·ses et comédien·nes qu’il admire. On entre de plain-pied dans le sujet de *Dainas* : qu’est-ce que l’on met de soi dans l’acte de copier ? Et qu’en reste-t-il au fil des transformations, de l’enfance à l’âge adulte ? La notion de paradoxe du comédien chère à Diderot se double, chez Jonathan Capdevielle, de celle du langage dissocié des voix et du corps, où Dimitri Doré excelle. Fantaisie virtuose, ode aux métamorphoses, *Dainas* est avant tout un hommage et un message d’amour à sa famille. L’essayer, c’est l’adopter. À l’évidence. **Fabienne Arvers**

Dainas de **Jonathan Capdevielle** et **Dimitri Doré**, mise en scène **Jonathan Capdevielle**, avec **Dimitri Doré**. Au Nouveau Théâtre de Besançon, du 31 mars au 2 avril ; au Quai, Angers, les 8 et 9 avril ; au Grrranit, Belfort, les 29 et 30 avril ; à la Maison des Métallos, Paris, du 9 au 13 juin.



Gregory Batardon



NOCTURNE (PARADE) de Phia Ménard

Une pièce de vent à la beauté inquiète, qui fait naître fantômes et fantaisie.

L'espoir et la peur. Phia Ménard nous résumait ainsi, il y a peu, le propos de *Nocturne (Parade)*, sa dernière œuvre s'inscrivant dans sa riche série des "pièces de vent" inaugurée par le splendide *L'Après-midi d'un Foehn*. Ici, à nouveau sur un plateau circulaire au plus près des spectateur·rices, l'artiste aidée de son dramaturge Jonathan Drillet met en scène une parade de créatures qu'un souffle continu – des ventilateurs savamment positionnés – va animer. Elle fait naître fantômes et fantaisie, celle-ci toute militaire, un homme et son fils, un cheval également. Lectures ou films, *Le Roi des Aulnes* de Goethe ou *Le Tambour* de Volker Schlöndorff d'après Günter Grass, ont nourri son propos. Surtout, Phia Ménard voit notre époque, cernée par la résurgence du fascisme contemporain, comme un terrain de luttes. Fidèle à sa créativité, elle n'en oublie pas pour autant de faire spectacle, aidée de son compagnon de scène (et costumier) Fabrice-Ilia Leroy. Le geste déployé tient autant de la manipulation de marionnette que de la chorégraphie. Il faut voir Ménard circuler entre ses "pantins" pour mesurer à quel point tout est affaire de virtuosité contenue. Plutôt qu'un cauchemar, *Nocturne (Parade)* est un rêve éveillé à la beauté inquiète. Et Phia Ménard, à sa façon, une lanceuse d'alertes. **Philippe Noisette**

Nocturne (Parade), création et chorégraphie **Phia Ménard**, dramaturgie **Jonathan Drillet**, avec **Phia Ménard** et **Cécile Briand** en alternance, et **Fabrice-Ilia Leroy**. À la MC93, Bobigny, du 1er au 8 avril ; au Centre culturel Robert-Desnos, Ris-Orangis, du 16 au 18 avril ; aux Quinconces, Le Mans, du 28 au 30 avril ; à la Comédie de Valence, du 19 au 22 mai ; aux Subs, Lyon, du 26 au 28 mai.

Sigrid Spinnox

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

Ballet Preljocaj

REQUIEM(S)



Du 6 au 9 mai 2026

LA SEINE MUSICALE

★ ★ ★ ★ ★
Un grand et très beau spectacle.
LE MONDE

★ ★ ★ ★ ★
D'une intelligence architecturale foudroyante. À voir. Vraiment.
LE FIGARO MAGAZINE

Informations / Réservations :
laseinemusicale.com

© Yang Wang - L-R-22-9855 - L-R-22-9854 - L-R-22-9853 - L-R-22-9859 Ros Ntertera : 794 136 630 - Landmarks

le Bonbon MOUVEMENT Le Parisien TC TROIS COULEURS Télérama fip

Goldin Underground

L'EXPO DU MOIS - Les Inrocks - L'EXPO DU MOIS -

La première rétrospective en France de l'œuvre de la photographe Nan Goldin expose six diaporamas, dont les mythiques *The Ballad of Sexual Dependency* et *The Other Side*. Une traversée de cinquante ans d'images bouleversantes au cœur des vies marginales.



Exposée pour la première fois à la Biennale du Whitney à New York en 1985 sous la forme d'un diaporama aux sons du Velvet, de Nico, de Kurt Weill, d'Ennio Morricone, de Bronski Beat ou de James Brown, la série de photographies *The Ballad of Sexual Dependency* de Nan Goldin reste une œuvre-clé de l'art contemporain de ces quarante dernières années : une balise, un mythe, la révélation d'un monde transgressif et underground dont l'image enregistre à parts égales l'amour et la violence, la douceur et l'âpreté. Présentée au cœur de la rétrospective de son œuvre proposée au Grand Palais, *This Will Not End Well,* cette installation a marqué l'invention d'une esthétique de la marge et d'une éthique du regard empathique qui se sont ensuite déployées à travers d'autres obsessions : la vie en dehors des normes, la culture queer, les drogues dures, les amours blessées, les violences contre les femmes, le sida,



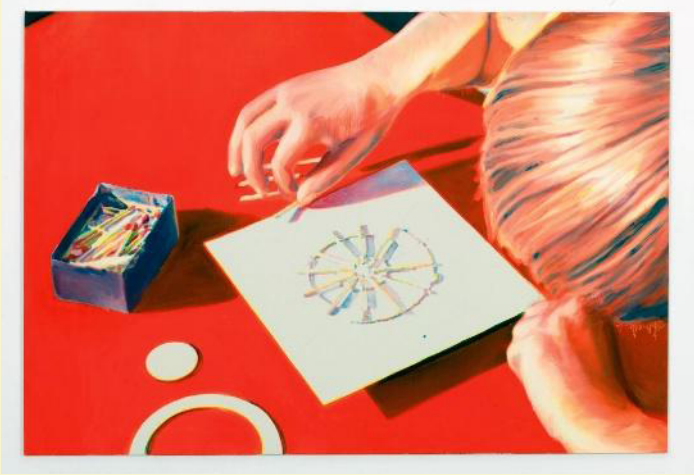
↙
Gina at Bruce's Dinner Party, New York City
de Nan Goldin (1991).

les existences trans à une époque où elles étaient encore largement invisibles...
Organisée par Fredrik Liew, conservateur en chef au Moderna Museet de Stockholm, l'exposition parisienne, qui a déjà tourné dans plusieurs pays, prend appui sur cette ballade emblématique pour dévoiler une part importante des travaux de Nan Goldin. Car, outre *The Ballad of Sexual Dependency,* le parcours dévoile cinq autres installations de la photographe, toutes présentées dans des pavillons autonomes imaginés par l'architecte Hala Wardé en fonction de chaque œuvre, à la manière d'un village de diaporamas. Un village tel un écho au Lower East Side new-yorkais, où tout a commencé à la fin des années 1970 pour Nan Goldin, qui, après avoir étudié aux Beaux-Arts de Boston avec David Armstrong, Jack Pierson, Mark Morrisroe et Philip-Lorca diCorcia ("les cinq de Boston"), a documenté la vie de ses proches, entre déglingue et tendresse.
L'artiste a souvent expliqué que c'est après le suicide de sa sœur qu'elle a commencé à prendre des photos, *"obsédée par l'idée de ne plus jamais perdre le souvenir de personne"*. C'est bien ce fil qu'elle a tiré depuis cinquante ans dans son travail, dont tous les diaporamas rappellent la beauté tenace et solaire.
De *The Other Side* (1992-2021), centré sur ses ami·es trans photographié·es entre 1972 et 2010, à *Sisters, Saints, Sibyls* (2004-2022), témoignage sur le traumatisme des familles et le tabou du suicide, de *Memory Lost* (2019-2021), exploration du sevrage de la drogue, à *Sirens* (2019-2020), plongée dans l'extase de la drogue, jusqu'à sa pièce la plus récente, *Stendhal Syndrome* (2024), qui explore le trouble et la perte de connaissance face au spectacle des œuvres d'art, les images de Nan Goldin sont hantées par la chute, la disparition, les épreuves du corps.
Mais le commissaire de l'exposition tient à relativiser la dimension crépusculaire du travail de Nan Goldin, dont le titre *This Will Not End Well* porte la charge. Oui, ça va probablement mal finir ; sauf qu'on peut aussi y entendre, selon lui, une forme d'ironie et l'affirmation d'une *"joie de vivre inébranlable caractéristique de Goldin"*. Comme si la vitalité se confondait avec la mort dans ses images, la paix avec la guerre, son existence avec celle des autres. *"Les vrais souvenirs que ces photographies éveillent sont des invocations à la couleur, à l'odeur, au son, à la présence physique, à la densité et au goût de la vie",* a écrit la photographe à propos de ses images captant les instants banals de vies non banales.
L'autre diaporama pionnier de Nan Goldin, *The Other Side,* proposé comme *The Ballad...* dans sa version analogique (tel que conçu à l'origine, où le bruit des projecteurs fait partie intégrante de la bande-son), traduit aussi cette attention sensible à "l'euphorie de genre", à l'extase des marges, pourtant souvent rattrapées par le deuil de l'épidémie du sida. Il porte la dimension tendre et amoureuse de la photographe avec ce qu'elle appelait sa "tribu", largement décimée. *Sirens,* réalisation en *found footage,* évoque ces attractions fatales pour les drogues qui ont emporté nombre de ses amies, et à travers elles l'identité de toutes les femmes vivant à rebours des conventions sociales et patriarcales.
De sa sœur à ses ami·es disparu·es, des révoltes écrasées aux figures endeuillées, Nan Goldin a toujours cherché à affronter la façon dont le monde dominant affectait son propre monde. Engagée publiquement depuis des années dans plusieurs causes politiques (la vie des junkies, la lutte contre les opioïdes et le rôle des laboratoires pharmaceutiques, racontée dans le documentaire de Laura Poitras *Toute la beauté et le sang versé,* la guerre à Gaza…), l'artiste n'a jamais dévié de son geste premier : conjurer, par l'image, l'empreinte du temps et de l'oubli, pour conserver près de soi les traces d'une autre vie possible. **Jean-Marie Durand**

Nan Goldin. This Will Not End Well
au Grand Palais et à la chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, Paris, jusqu'au 21 juin.

LE SYNDROME DE BONNARD au Frac Île-de-France, Paris

Partant du postulat que les œuvres d'art ne sont jamais achevées, une exposition mouvante qui défie les conventions.



→
751 - Roue/
752 - New Roue
de Nina Childress
(2005).

À quel moment un·e artiste se sent autorisé·e à supposer que son œuvre est achevée ? Pierre Bonnard, qui n'était pas le plus mauvais des peintres de son temps, a par exemple toujours voulu reprendre ses toiles au nom d'un sentiment d'impermanence de l'art, d'une imperfection à corriger, encore et encore. Il paraît qu'il fut même arrêté un jour par un gardien de musée alors qu'il retouchait en douce une feuille d'arbre dans l'un de ses tableaux. À l'aune de cette figure inspirante, l'exposition collective *Le Syndrome de Bonnard* puise dans les collections du Frac Île-de-France des œuvres traversées par cette question de l'inachèvement, du tâtonnement de la pratique artistique, de la nécessité d'en réévaluer constamment la forme et la portée. Comme si l'artiste contemporain·e devait intégrer l'épaisseur du temps dans le regard sur son travail pour ajuster sa pertinence et conjurer son érosion.
À l'origine de ce projet aventureux, le collectif curatorial Le Bureau, qui défend depuis plus de vingt ans une approche expérimentale de la forme exposition, émet l'hypothèse que certaines œuvres peuvent facilement être rejouées, réactivées et actualisées. Les membres du collectif – Marc Bembekoff, Garance Chabert, Aurélien Mole, Céline Poulin et Émilie Villez – ont construit un parcours déployé sur les deux sites du Frac, au Plateau à Paris et aux Réserves à Romainville. Les pièces d'artistes comme Nina Childress, Charlotte Simonnet, Michel Blazy, Camille Blatrix, Jason Dodge ou Mimosa Echard s'inscrivent dans cette perspective bonnardienne que les commissaires définissent, au-delà de la quête obsessionnelle de la reprise, comme la conscience d'une usure nécessitant de restaurer, déplacer ou adapter une œuvre.
Le parcours au Plateau joue de tous ces écarts et effets de reprise en s'attardant sur divers motifs de ce "syndrome". L'impermanence est revendiquée par l'artiste bonnardien par excellence Jean-Luc Blanc, qui retouche sans cesse ses peintures inspirées d'images figées (sa toile *Un peu étroit,* son installation *L'Encyclopédie traumatique*), ou par Jagna Ciuchta et Melanie Counsell, qui déjouent toute possibilité de fixité du regard dans une installation murale de miroirs déformés et déformants. Une vidéo de Ryan Gander s'attache à la question de la biographie revisitée ; une installation de Joe Scanlan reprend un texte d'Edward Saïd, *L'Orientalisme,* en déplaçant des mots… Partout, les enjeux de la reprise s'entrelacent dans un labyrinthe de formes et de gestes sensibles, attentifs à la versatilité de l'art et de sa réception. **Jean-Marie Durand**

Le Syndrome de Bonnard – Ou l'impermanence des œuvres au Frac Île-de-France, au Plateau, Paris, et aux Réserves, Romainville, jusqu'au 19 juillet.

GIULIA ANDREANI. PEINTURE FROIDE au macLYON

Un regard visionnaire et pénétrant sur les affres du monde.

Si la peinture figurative triomphe aujourd'hui dans les galeries et musées, tout s'y opposait quand Giulia Andreani, Italienne installée en France à l'âge de 22 ans, a décidé de s'y consacrer pleinement il y a une vingtaine d'années. Pour aggraver son cas, son attraction à contre-temps pour le geste figuratif se doublait d'un intérêt pour la peinture d'histoire. Autant dire qu'elle avançait en terrain miné au regard des tendances d'un art contemporain encore fâché avec un genre considéré comme poussiéreux, sinon conservateur.
Or, comme le démontre au macLYON une monographie de ses quinze dernières années de travail, ses choix artistiques n'ont pas fait que préfigurer le retour dominant vers la peinture ; ils l'ont magnifié d'une façon étrange et pénétrante. La soixantaine de toiles et aquarelles, baignant toutes dans un gris de Payne obsessionnel (l couleur du crépuscule), en donne la pleine mesure.
Le titre de l'exposition, *Peinture froide,* pourrait à lui seul résumer l'esprit de son geste pictural, s'il n'était lui-même ironique et ambigu. Comment comprendre le froid de sa peinture autrement que comme une façon de dégriser ses colères et engagements politiques, ou comme une manière de suggérer une distance critique entre ce qu'elle représente – la guerre froide, les dirigeants politiques autoritaires, les figures invisibilisées de l'histoire – et les titres de ses œuvres (*Les histoires d'amour finissent mal en général,* clin d'œil aux Rita Mitsouko pour évoquer la relation entre Gorbatchev et Honecker...) ?
Se confrontant aux images d'un temps défait qu'elle duplique et métamorphose à la fois, Giulia Andreani projette dans ses toiles hypnotiques ses doutes, ses fantômes, ses visions, à l'image d'artistes allemands qu'elle adore (Richter, Polke…) pour lesquels la peinture reste la seule voie possible d'une adhésion au monde. **Jean-Marie Durand**



Giulia Andreani. Peinture froide au macLYON, jusqu'au 12 juillet.

←
Demonstrationsbild
(2019).

Nina Childress · Courtesy of the artist and Gallery Max Hetzler, photo Charles Duprat/ADAGP

CLAIR-OBSCUR à la Bourse de Commerce, Paris

L'art contemporain s'empare de la dualité entre la nuit et le jour pour explorer les nuances du temps présent.

Face aux ténèbres, que voit-on ? Un paysage ou le feu, un chaos ou le néant ? Emma Lavigne, commissaire de *Clair-Obscur,* s'est souvenue de la réflexion du philosophe italien Giorgio Agamben centrée sur cette tension entre lumière et obscurité dans son texte *Qu'est-ce que le contemporain ?* (2008). *"Le contemporain est celui qui fixe le regard sur son temps pour en percevoir non les lumières, mais l'obscurité. Tous les temps sont obscurs pour ceux qui en expérimentent la contemporanéité. Le contemporain est donc celui qui sait voir cette obscurité, qui est en mesure d'écrire en trempant la plume dans les ténèbres du présent."*

S'adossant à cette approche lumineuse mais inquiète des temps présents, l'exposition propose un éclairage de la question du clair et de l'obscur enchevêtrés en leur cœur par des œuvres d'art contemporain. De Pierre Huyghe à Laura Lamiel, de Bill Viola à Philippe Parreno, de Victor Man à Jean-Luc Moulène, de Wolfgang Tillmans à Rosemarie Trockel, de Sigmar Polke à Alina Szapocznikow, tous·tes les artistes ici réuni·es renouvellent le motif classique du clair-obscur, ce contraste entre zones claires et zones sombres inventé au moment de la Renaissance, dont l'œuvre du Caravage reste le modèle consacré. Pour Emma Lavigne, *"le clair-obscur n'est pas seulement une technique picturale du passé : il est un langage visuel qui traverse les siècles et se renouvelle sans cesse, révélant toute la part d'obscurité de l'homme et du monde"*. Pour une grande part des artistes d'aujourd'hui, le principe philosophique et esthétique du clair-obscur *"exprime à la fois la matérialité de la lumière et les zones d'ombre de l'inconscient, transformant notre rapport au visible et à l'invisible"*.

Présenté dans la Rotonde, le film de Pierre Huyghe *Camata* (2024), agitation technologique autour d'un squelette humain découvert dans le désert d'Atacama au Chili, condense l'esprit de tout le parcours, hanté par l'hybridation, voire la confusion, de la nuit et du jour, de la terre et du ciel, de la Terre et du cosmos. Clair comme l'eau de roche, obscur comme la nuit qui s'abat sur les peurs. **Jean-Marie Durand**

Clair-Obscur à la Bourse de Commerce - Pinault Collection, Paris, jusqu'au 24 août.



↓
Camata de Pierre Huyghe (2024).

Pierre Huyghe/ADAGP

COL TEMPO, 1956-2024 de Guido Guidi

Soixante-dix ans d'images bouleversantes de beauté et de délicatesse du photographe italien, réunies en un ouvrage indispensable.

Guido Guidi est un maître, mais un maître discret. Il a aujourd'hui 85 ans et n'est célébré en dehors de l'Italie que depuis une dizaine d'années. C'est avec un précédent livre, *Veramente* (Mack, 2014), dont les tirages avaient été montrés à la Fondation Cartier-Bresson, que l'on avait pu mesurer l'ampleur d'un travail gigantesque entamé au milieu des années 1960. On découvrait alors un coloriste du niveau de William Eggleston, mais dont l'écriture photographique s'inscrivait dans le sillage de Walker Evans ou de quelques grands Anglais des années 1980, du très sensé Tom Wood au très conceptuel Paul Graham. Comme eux, il aime les paysages, ce qu'ils disent en silence d'une société industrielle qui ne sait plus où elle en est, qui s'en va, qui rouille. Et comme eux, il aime construire ses images en séries. Il l'a toujours fait, dès ses débuts où, élève en école d'architecture, il se cherchait dans le désordre et la bousculade, avant de trouver sa formule, son outil au début des années 1980, lorsqu'il fit l'acquisition d'un moyen format, soit une chambre photographique.

La chambre, tous·tes celles et ceux qui ont eu la chance de faire des images avec le savent, impose un tout autre rapport avec la fabrique d'une image : elle est noire, lourde, exige de la patience, du calme, de la lenteur, de la concentration. Elle instaure une sorte de rituel entre le ou la photographe et son sujet. Faire une image à la chambre a toujours quelque chose de sacré.

C'est dire si elle était parfaite pour cet Italien du Nord, qui travaille en vieux maître zen, contemplatif et attentif. *Col Tempo* (un *"album du temps"*, donc), livre somme qui accompagne une grande exposition au BAL, à Paris, retrace le chemin de cette attention sur près de 70 ans. Quatre cents pages, dix-huit séries choisies par le maître lui-même, qui vont de 1956 à 2024. Surprise cependant : si *Veramente* était un album vertical, format taillé pour la figure humaine, établie, droite, *Col Tempo* est un livre horizontal, où l'humain est progressivement évacué, le rapport au temps et à la lumière prenant une place centrale.

Guido Guidi l'a souvent répété : la lecture de l'historien Daniel Arasse, et en particulier de son essai *Le Détail* (1992), a eu un effet décisif sur sa démarche, lui qui voit le monde d'une façon différente de nous autres et se repère sur des formes, des éclats lumineux. Pourquoi fixer un mur, une fente, une herbe qui pousse entre le ciment, et avoir envie d'en faire une image ? Qu'est-ce qui ébranle ce désir ? Le mot n'est pas trop fort, sachant que Guido Guidi laisse d'abord l'émotion le submerger, le mener, avant que ce désir ne vienne s'inscrire dans une série, forcément plus théorique. Chez lui, l'émotion vient avant le discours et sauve du bavardage. C'est sa grandeur, et ça a presque pu être sa faiblesse. Il produit des images qui sont si poignantes qu'elles en viennent à couper la parole. C'est sans doute ce qui explique cette carrière si longtemps discrète, à la limite de l'effacement.

Quand on regarde ses images, on peut se souvenir des grands films d'Antonioni pour leur rapport à l'espace, mais on pense surtout à celui, encore méconnu, de Victor Erice, *Le Songe de la lumière* (1992), qui avait pour sujet un cognassier filmé jour après jour. C'était imposant et fragile, comme le sont les dix images que Guido Guidi a prises en 2007 à la tombe Brion, à San Vito d'Ativole : presque rien, juste un pan de mur blanc pris dans le reflet d'une flaque d'eau après la pluie, et le soleil qui se déplace là-dessus, minute après minute, jusqu'à dessiner des variations infinies. On est saisi d'une envie de pleurer. On vient de surprendre le temps qui passe.



Philippe Azoury

Col Tempo, 1956-2024 de **Guido Guidi** (Mack Books/ Le BAL), 416 p., 65 €. En librairie.



Courtesy of the artist and Mack

CHATELET !



27 MARS
—
2 AVRIL
2026

châ
-te-
let
THÉÂTRE MUSICAL
DE PARIS

AFANADOR

CONCEPT, DIRECTION ARTISTIQUE MARCOS MORAU
BALLET NACIONAL DE ESPAÑA
DIRECTION RUBÉN OLMO

Photos © Thomas Amouroux – Direction artistique : Base Design – Réalisation : .com un poisson dans l'eau - Licences N° L-R-21-4095 / L-R-21-4060 / L-R-21-4069

PARIS PREMIÈRE TRANSFUGE GOBIERNO DE ESPAÑA MINISTERIO DE CULTURA Y DEPORTE inaem INSTITUTO NACIONAL DE LAS ARTES ESCÉNICAS Y DE LA MÚSICA BALLET NACIONAL DE ESPAÑA

VILLE DE PARIS

QUI C'EST QUI COMMANDE ? de Lolita Rivé

Avec une vive acuité, ce podcast démontre que le mythe de l'enfant roi ne résiste pas aux statistiques, qui prouvent que ses droits fondamentaux ne sont toujours pas respectés. Une analyse aussi brillante que perturbante.



Professeure des écoles et journaliste, Lolita Rivé part d'un paradoxe : tandis qu'on affirme partout que l'enfant serait devenu roi et moins bien éduqué qu'avant, les statistiques disent toujours que 81 % des parents utilisent des VEO (violences éducatives ordinaires) qui vont des cris, chantages, humiliations, privations et menaces aux coups physiques, gifles et fessées ; que tous les cinq jours en France, un·e enfant meurt tué·e par un·e de ses parents ; qu'un·e enfant sur dix est agressé·e sexuellement, et ce, sans qu'on les croie dans deux tiers des cas… Bref, on a vu règne plus confortable.

Produit par Victoire Tuaillon, ce podcast en six épisodes offre un démontage en règle du mythe de l'enfant roi et s'inscrit dans le mouvement de lutte contre l'infantisme (les discriminations systémiques et collectives et les violences dirigées contre les enfants). Confrontant les points de vue de psychiatres, sociologues et expert·es en droit, *Qui c'est qui commande ?* construit brillamment sa réflexion sur les droits des enfants.

Évoquant leur statut dans différents pays ainsi que les dispositions prévues par le droit français, avec la fameuse notion d'intérêt supérieur de l'enfant, il explore les pistes pour réduire ces discriminations et les VEO. Il rappelle aussi par la voix de Claire Hédon, la Défenseure des droits, que l'enfant est un·e citoyen·ne comme les autres : *"On ne considère pas les enfants comme sujet de droit. Pourtant, la Convention internationale des droits de l'enfant rappelle que l'enfant devient détenteur de l'ensemble des droits de l'homme dès sa naissance, notamment celui d'être protégé contre toute forme de violence, mais aussi le droit d'être écouté, d'être entendu, de participer aux décisions qui le concerne."*

Donner la parole aux enfants, les écouter, est évidemment une des solutions. Et le podcast le met en pratique en les interrogeant sur leurs droits. Leur parole est parfois saisissante de maturité et de lucidité, parfois plus que celle de leurs parents. **Bruno Deruisseau**

Qui c'est qui commande ? de **Lolita Rivé**, produit par **Victoire Tuaillon** avec le soutien de la Défenseure des droits. Sur Acast.

Les 5 autres pistes du mois

→ *Rôles modèles* sur Acast

Le magazine *Elle* lance son podcast en partenariat avec l'INA, animé par Sophie Marchand (ex-Radio Nova, Arte) et qui racontera à l'aide d'archives des figures telles que Pamela Anderson, Frida Kahlo, Lio ou Nina Simone.

→ *L'Autre Rive de mon corps* sur Binge Audio

Dans la série *Le Cœur sur la table* et en quatre épisodes, Naomi Titti interroge Mihena Alsharif sur son parcours de vie, de son adolescence en Tunisie à la transition de genre qu'elle a entamée une fois en France.

→ *Planète Bureau* sur France Culture

À la lisière de la fiction absurde et du documentaire, cette proposition originale est menée par les journalistes Lila Boses et Camille Mati, et incarnée par l'actrice Antonia Buresi, offrant un regard décalé et critique sur le monde du travail contemporain.

→ *L'investigation connaît-elle son heure de gloire ?* sur France Culture

On vous le répète, *La Fabrique de l'information* est le meilleur podcast actuel sur le fonctionnement des médias, ce que rappelle cet épisode où le célèbre journaliste de *Mediapart* Fabrice Arfi est reçu.

→ *Des émissions drôles* sur France Culture

Matthieu Garrigou-Lagrange s'aventure dans les les archives de la radio française pour une série d'émissions sur l'évolution de l'humour sur les ondes, un sujet ô combien sensible et exploré, de Coluche à *À votre écoute, coûte que coûte*.

Getty Images

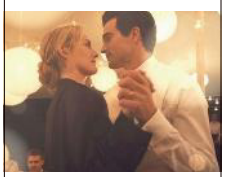
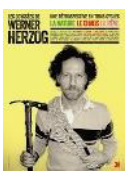
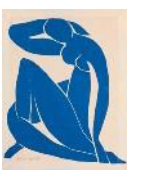
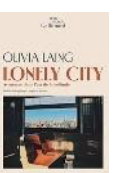
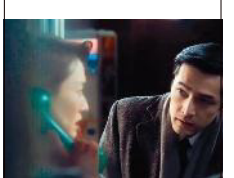
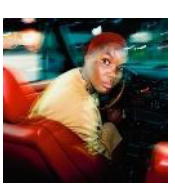
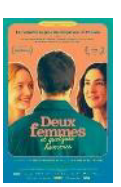
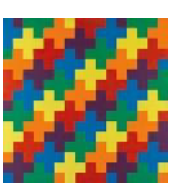
D’habitude, on déteste le bruit des bottes.



radio nova

LES INROCKS D'OR

CE QU'IL FAUT ÉCOUTER, VOIR & LIRE CE MOIS-CI.

	MUSIQUES	CINÉMAS	SÉRIES	LIVRES	SCÈNES	ARTS
1	 *A Wave That Will Never Break* de WU LYF	 *Justa* de Teresa Villaverde	 *Love Story: John F. Kennedy Jr. & Carolyn Bessette* de Connor Hines (Disney+)	 *Le Pain des anges* de Patti Smith (Gallimard/ "Hors-Fiction")	 *Vudú (3318) Blixen* d'Angélica Liddell, Odéon – Théâtre de l'Europe, Paris, du 27 mars au 12 avril	 *Nan Goldin, This Will Not End Well,* Grand Palais, Paris, jusqu'au 21 juin
2	 *Trying Times* de James Blake	 Rétrospective *Les Odyssées de Werner Herzog*	 *Paradise* saison 2 de Dan Fogelman (Disney+)	 *Une année à Paris, avec Gertrude Stein* de Deborah Levy (Éditions du sous-sol/"Feuilleton fiction")	 *Mami* de Mario Banushi, Odéon - Théâtre de l'Europe/Ateliers Berthier, Paris, du 9 avril au 16 avril	 *Matisse, 1941-1954,* Grand Palais, Paris, jusqu'au 26 juillet
3	 *Sexistential* de Robyn	 *La Danse des renards* de Valéry Carnoy	 *The Beauty* de Ryan Murphy et Matthew Hodgson (Disney+)	 *Lonely City – Aventures dans l'art de la solitude* d'Olivia Laing (Gallimard/ "Hors-Fiction")	 *La Puce à l'oreille* de Lilo Baur d'après Feydeau, Théâtre Nanterre Amandiers, du 25 mars au 10 mai	 *Normes corps : Benoît Piéron, Pauline Curnier Jardin, Jesse Darling...,* Palais de Tokyo, Paris, du 3 avril au 13 septembre
4	 *Distracted* de Thundercat	 *Pillion* de Harry Lighton	 *Blossoms Shanghai* de Wong Kar-wai (Mubi)	 *Dernière Année au pays natal* de Pedro Kadivar (Gallimard/"Blanche")	 *Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne* de Marcial Di Fonzo Bo d'après Jean-Luc Lagarce, Théâtre des Bouffes Parisiens, jusqu'au 14 avril	 *Trevor Yeung, Jardin des neuf soleils,* Capc Bordeaux, jusqu'au 20 septembre
5	 *Ambiguous Desire* d'Arlo Parks	 *Deux Femmes et quelques hommes* de Chloé Robichaud	 *Urgences* de Michael Crichton (Netflix)	 *Peine Kapital – Monologue avec l'intelligence artificielle* de Marie José Mondzain (La fabrique éditions)	 *Quintett/Trio/Enemy in the Figure* de William Forsythe et le Ballet de l'Opéra national du Rhin, Théâtre de la Ville - Sarah Bernhardt, Paris, du 25 avril au 6 mai	 *François Morellet, 100 pour cent,* Centre Pompidou - Metz, du 3 avril au 28 septembre

Disney+ · Mubi · NBC · Christophe Raynaud de Lage · Vincent Pontet · Jean-Louis Fernandez · Nan Goldin · Centre Pompidou · Pauline Curnier Jardin/ADAGP · Trevor Yeung/CAPC · Audrey Laurans/CentrePompidou/MNAM-CCI

xiaomi 17 Ultra

CONÇU AVEC Leica



A ↑ G

Image d'illustration. Le produit réel peut varier.
DAS : tête : 0.997 W/kg, corps : 0.989 W/kg, membres : 2.543 W/kg.

Jusqu'au 30 juin 2026

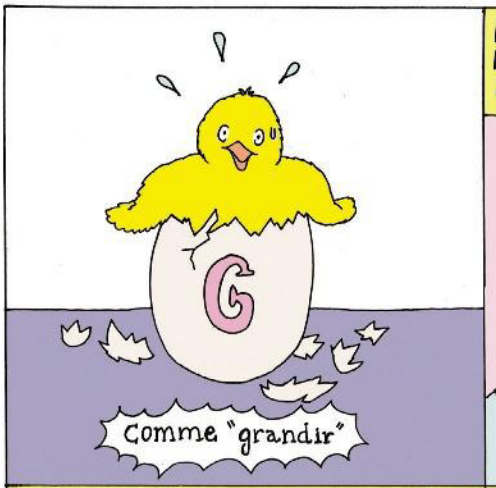
Pour tout achat d'un Xiaomi 17 Ultra, un Pack Photo Pro d'une valeur de 199€ offert.

Transformez votre expérience de la photographie sur smartphone avec le Pack Photo Pro pour Xiaomi 17 Ultra.

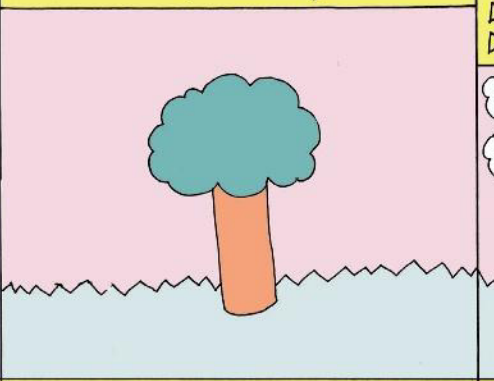
Grip avec commande de zoom, déclencheur et fonctions personnalisables (EV, ISO, WB) batterie supplémentaire intégrée de 2000mAh.



L'ABÉCÉDAIRE DE SALOMÉ LAHOCHE



LORSQU'UNE POUSSE DEVIENT UN ARBRE, ELLE SE TRANSFORME EN QUELQUE CHOSE DE PLUS GRAND, PLUS FORT, PLUS SOLIDE.



CHEZ L'ÊTRE HUMAIN EN REVANCHE, J'AI L'IMPRESSION QUE GRANDIR S'ACCOMPAGNE INEXORABLEMENT D'UNE CERTAINE EXPÉRIENCE D'ÉROSION, DE MORCELLEMENT.



AU DÉBUT, C'EST ASSEZ SIMPLE. ON EST ENTIER, ON EST SOI, ON A DES CONTOURS PROPRES ET BIEN DÉFINIS. LE MONDE EST TOUJOURS SUFFISAMMENT PETIT POUR ÊTRE RANGÉ.



PUISQUE L'ON N'A ENCORE RIEN VÉCU, ON N'EST PAS TRIBUTAIRE DE NOS CHOIX PASSÉS. TOUTE NOTRE RÉALITÉ ONTOLOGIQUE EST CONTENUE DANS LE SIMPLE FAIT D'EXISTER.



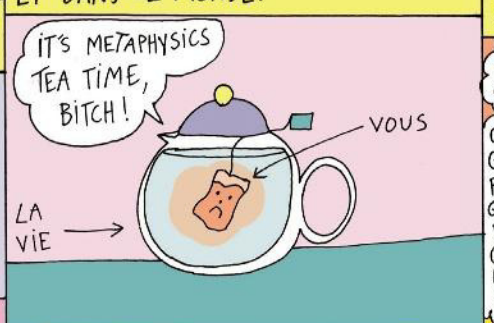
MAIS TRÈS VITE, C'EST LE BORDEL. L'APPRENTISSAGE QUE L'ON FAIT DE SOI ET DU MONDE LAISSE ENTREVOIR LA COMPLEXITÉ INFINIE DE CES DERNIERS. À MESURE QU'ON ENGRANGE DES CONNAISSANCES, LES CERTITUDES S'ÉTIOLENT.



ÊTRE FAÇONNÉ PAR LA VIE IMPLIQUE DE LUI LAISSER DES PETITS BOUTS DE SOI. CHAQUE EXPÉRIENCE SE PAYE, LES CHOSES QUI NOUS TRAVERSENT EXIGENT UN SACRIFICE EN RETOUR. VIVRE N'EST PAS UNE AVENTURE DE LAQUELLE ON RESSORT INTACT.



C'EST UNE IDÉE POUR LE MOINS CONTRE-INTUITIVE QU'EN GRANDISSANT, ON N'AUGMENTE PAS, MAIS QU'ON EST AU CONTRAIRE UN PEU DISSOUS PAR ET DANS LE MONDE.



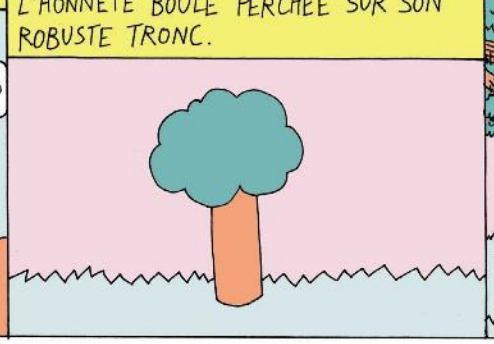
QUELLE SENSATION ÉTRANGE QUE DE DÉCOUVRIR QUE LE NOYAU DE NOTRE ÊTRE NI NE SE PRÉCISE NI NE DURCIT AU FIL DES ANNÉES MAIS SE FRAGMENTE, DEVIENT MULTIPLE ET FLOU, ABRITE DES INCOHÉRENCES ET DES VÉRITÉS ANTINOMIQUES.



JE ME RAPPELLE, PETITE, AVOIR MAL AUX BRAS ET AUX JAMBES PARCE QUE MES OS POUSSAIENT. À L'ÂGE ADULTE, CES DOULEURS DE CROISSANCE ONT PRIS UNE AUTRE FORME.



MAIS À Y REGARDER DE PLUS PRÈS, AUCUN ARBRE NE RESSEMBLE AU PICTOGRAMME ABRÉGÉ, SOMMAIRE ET PARFAITEMENT IDENTIFIABLE DE L'HONNÊTE BOULE PERCHÉE SUR SON ROBUSTE TRONC.



EUX AUSSI PARTENT DANS TOUS LES SENS.



Salomé Lahoche

MUSIC · COMEDY · NATURE · TALKS · FOOD · ART

WE LOVE GREEN



VENDREDI 5 JUIN

GORILLAZ

LITTLE SIMZ · FEU! CHATTERTON · DIJON

SÉBASTIEN TELLIER · ¥ØU$UK€ ¥UK1MAT$U · JIM LEGXACY

DJ GIGOLA · SUDAN ARCHIVES · YOA · LUVCAT · QENDRESA

MAX BABY · TATYANA JANE · ADÉS THE PLANET · ETTA MARCUS · LAZE · radio nova TAKEOVER

SAMEDI 6 JUIN

THEODORA · ADDISON RAE

MAC DEMARCO · DISIZ · OKLOU · HAYLEY WILLIAMS

KI/KI · OVERMONO · DJ HEARTSTRING · MARGUERITE

LANCEY FOUX · SIX SEX · LB AKA LABAT AV/LIVE · NeS · JEUNE MORTY · BAMBY

ERIN LECOUNT · TOCCORORO · OLYMPE4000 · LOUKEMAN · ALEWYA · BLU SAMU

JETLAG GANG · DAWA COLLECTIF & DAYARGA & MIKANO · TTRISTANA · ANY YOUNG MECHANIC · Konbini TAKEOVER

DIMANCHE 7 JUIN

THE XX · CHARLOTTE CARDIN

CHARLOTTE DE WITTE · DOM DOLLA · ETHEL CAIN · ROLE MODEL

MARINA · SOULWAX · BB TRICKZ · KETTAMA · RUSOWSKY · NINAJIRACHI

DANYL · AUPINARD · BAMBOUNOU B2B HAAi · YASMINE HAMDAN

KUMO 99 · DEKI ALEM · SUZE IJÓ & KAMMA · Les Inrockuptibles TAKEOVER

5-6-7 JUIN 2026

BOIS DE VINCENNES · PARIS

B150 NSE HERT

2E

Part No: R542
FCC ID: JQ6-OK54

Cuit cuit cuit, c'est le printemps.



Redécouvrez le Thermomix® TM6,
reconditionné par des Pros.

Flambant *vieux.*

Back Market